

### **9.3. Éléments de l'ontologie**

*Hoger Instituut voor opvoedkunde VII-de olympiadelaan 252020 Anvers*

*Éléments de philosophie*

*Première année : éléments d'ontologie 1993/1994*

#### **9.3.1. Première partie, pp. 1 à 131**

**Contenu : voir p. 265. Notes d'étude : p. 240**

### **Avant-propos.- (01/02)**

Un "avant-propos" contient quelques notions introductives.

#### ***Le cours.***

Les Grecs anciens, qui travaillaient de la manière la plus logique possible, décrivaient une tâche intellectuelle comme suit.

#### ***A. Le fait.***

C'est le sujet ou le thème. -- Dans la théorie de la réalité ou l'ontologie, c'est "Tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, est "quelque chose"". Le terme "quelque chose", compris comme "non-rien", désigne dans notre langage tout ce qui est réel.

#### ***B. Le demandé (souhaité).***

Ici, il s'agit de savoir s'il y a "quelque chose" et, si oui, ce qu'est ce "quelque chose". Plus banalement, il s'agit de savoir ce que l'on entend exactement par "quelque chose" ou "réalité". Découvrir, par la recherche, l'istoria (latin : inquisitio), ce que peut être la réalité.

En termes plus contemporains : l'"être", c'est-à-dire la tentative d'amener tout ce qui est à la compréhension (totale). Seinsverständnis", pour parler avec M. Heidegger.

En termes de logique de la compréhension : se forger une compréhension de ce qu'est la "réalité" de la manière la plus claire et la plus responsable possible.

**Note** - La dichotomie ou système "donné/demandé" trouve son origine dans les mathématiques de la Grèce antique : il faut d'abord délimiter le donné aussi précisément que possible ; ensuite, en tenant compte de tout ce qui est disponible, définir la tâche (ce que l'on doit faire exactement avec le donné ou le thème).

#### ***Éléments.***

Regardez le titre ! Ce terme - "terme" signifie "compréhension exprimée en mots" - provient de la plus ancienne langue grecque.

Stoicheion", en liaison avec "archè", signifiait "élément" (principe, prémisse). Le latin se traduit par "elementum". est "élément" :

**a.** un élément d'un ensemble (par exemple, un écolier est un élément de l'ensemble "écoliers"),

**b.** une partie constitutive à l'intérieur d'un système (par exemple, le quartier d'une ville est une partie de l'ensemble de la ville)... À l'intérieur de la "totalité" (qu'il s'agisse

d'une collection ou d'un système), les Grecs appelaient "stoicheion" tout ce qui était inclus dans celle-ci. Mais ce n'est pas tout : le "stoicheion" devient "arche", présupposition, lorsqu'il est traité de manière logique : une partie de la ville est un élément qui permet de comprendre la ville dans son ensemble. Ou l'inverse : le tout rend une partie compréhensible. Ainsi, "élément et de l'ontologie" signifie "tout ce qui doit être présupposé - 'arche' - pour comprendre l'ontologie".

### ***Propédeutique.***

Les Grecs anciens parlaient de "pro.paideia" ou "pro.paideuma", une "paideia" pour la paideia ou l'éducation spécialisée.

"Éléments d'ontologie", dans ce sens plus étroit, revient alors à "un enseignement introductif ou même élémentaire (très facilité) de l'ontologie".

### ***Entre dilettantisme et spécialisation.***

Un dilettante, en tant que hobby, connaît "un peu de tout", superficiellement. Un "spécialiste", comme un connaisseur, connaît "un peu de tout", en profondeur.

Comme ce cours est "propédeutique", nous choisissons la voie médiane : il fournit des informations, c'est-à-dire la vérité sur la question, et il le fait en tant que moyen de formation générale.

L'université de Harvard défend le "principe de Harvard" : elle ne cultive pas des généralistes, mais des spécialistes. Mais elle exige avant tout une formation générale dans toutes sortes de matières (auxiliaires). Dans quel but ? Pour reprendre les termes de MacLuhan : pour éviter le biais du sujet (une connaissance trop unilatérale et limitée du sujet).

Un bon professeur, par exemple.

a. connaît bien son métier,

b. mais, dans notre monde très complexe, il, elle est généralisé. Si cela s'applique à la profession d'enseignant, alors, dans notre monde hyper-spécialisé, cela s'applique à presque toutes les professions. D'où la "formation continue".

*D'ailleurs, l'un des sens du mot grec ancien "filosofia", que nous traduisons par "philosophie", était "éducation générale".*

### ***Ni mode ni idéologie, mais méthode.***

L'"endoctrinement" est l'un des termes qui est devenu courant depuis la période de contestation. C'est : imposer une "doctrine" ou un enseignement.

Notre cours évite les "modes" car, bien qu'il y ait des modes en matière de philosophie, la "mode" est une vague d'intérêt superficielle qui vient ... et s'en va (rapidement).

L'"idéologie" est une construction irréaliste de la pensée, souvent utilisée par ses adeptes convaincus pour contrôler les autres. Parce que l'idéologie est "irréaliste" (non conforme aux données), elle est indémontrable.

Nous adhérons donc à la méthode. La "méthode" est une approche ou une méthode raisonnée ou fondée. C'est ainsi que nous abordons l'ontologie - et à travers elle - la réalité qu'elle étudie.

## **Exemple 1,-- Existence (existence) et être (essence). (03/09)**

### ***Parménide d'Eléa.***

Le fondateur de l'école éléatique a vécu vers -540. Il est considéré comme celui qui a transformé la "métaphysique", autre nom de la "théorie de la réalité", en ontologie ou philosophie de l'être.

Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs*, Paris, Rocher, 1979, 99/148 (Parménide), dit ce qui suit.

Le fragment d'ouverture du poème d'enseignements de Parménide parle d'un voyage, -- en char avec des chevaux, et de la rencontre avec une déesse.

a. Certains y voient une simple allégorie, c'est-à-dire une comparaison élaborée.

b. D'autres, en revanche, l'interprètent comme la représentation d'un véritable voyage "dans l'autre monde". Pensez aux chamans sibériens qui effectuaient et effectuent encore des "voyages de l'âme", par exemple lors de guérisons. A propos : ceci est typique de ce que l'on appelle "apocalypse" ou "littérature de révélation".

Ramnoux : les deux opinions contiennent une part de vérité. Pour : comparer Parménide avec son prédécesseur Hésiode d'Askra (VIII-ème ou VII-ème e.).

a. Hésiode rencontre des muses, déesses de l'inspiration, qui proclament soit des faussetés probables, soit des vérités réelles (cette ambivalence dans le comportement était bien connue des anciens païens).

b. Parménide rencontre une déesse (cédante) qui enseigne à la fois la "doxa", le faux présenté comme probable, et l'"aletheia", la réalité révélée. Cfr o.c., 103s.

Et Hésiode et Parménide pratiquent l'"apocalupsis" (mot grec ancien pour "révélation"). Mais là où le premier reste dans le cadre de la révélation mythique ou de l'apocalypse, le second remplace le mythe par une "révélation de l'être" ou une ontologie.

### ***Que prétend Parménide maintenant ?***

J. Beaufret, *Le poème de Parménide*, Paris, PUF, 1955, 75/93 (Fragments).-- 1:28/30.-- "C'est une nécessité que tu (= Parménide) entendes "panta" (tout) : aussi bien le cœur tranquille de l'aletheia magnifiquement arrondie, l'être révélé, que la "doxa", les opinions des mortels dans lesquelles il n'y a pas de foi véritable".

Plus loin : 2:2.-- "Ce sont les deux méthodes". C'est le système.

### ***Mais il y a plus.***

6:1.-- "La nécessité est de dire et de penser que l'être est". -- Plus tard, on appellera cela " le principe d'identité " (" Ce qui est (ainsi) est (ainsi) ").-- 8:21.-- " L'être est lui-même ('tauton') et reste lui-même et il est là selon lui-même ". "Kath' heauto" en grec.

Cette dernière se résume à : “L’être(s), c’est-à-dire la réalité, est là selon lui-même, et non selon nous, par exemple ! Pas selon la “doxa”, l’opinion des hommes ! Non : ce qui est, est là tel qu’il est en lui-même, “ objectivement “, indépendamment (au moins dans la mesure où il est en lui-même) de toute autre réalité.

**Note** - Celui qui en doute, c’est-à-dire celui qui le nie, le fait au nom de cette vérité ! Après tout, comment peut-on prétendre que la réalité n’est “accessible que de manière plus subjective”, si l’on ne distingue pas d’abord ce subjectif de l’objectif ? Celui qui en doute le fait d’abord (consciemment ou surtout inconsciemment).

### ***Le donné et le demandé.***

Après cette introduction, nous allons commencer par le thème de cet échantillon.

**Le donné** -- La distinction entre l’existence réelle (“*existentia*” en latin du milieu du siècle) et l’être (“*essentia*”) comme définition de ce qu’est la réalité en soi, qui est courante depuis Platon d’Athènes (-427/-347). Ou, en d’autres termes, comme une “identité” (essence propre) d’“être(s)”.

**Le demandé** : Clarifiez, révélez, “apocalupsis” ou “*alètheia*” de ce couple de concepts.

### ***La vraie science :***

La “science” est définie ici comme une “connaissance solide, si nécessaire prouvable”. Eh bien, Platon, quand il parle de la “vraie science”, l’appelle “*theorètikè tou ontos*”, traduit correctement : “approfondir ce qui est”. Depuis Puthagoras de Samos (580-500), “*theoria*” signifie aller plus profondément que la surface dans quelque chose. Par exemple, la signification des Jeux olympiques de l’époque, que l’on peut vivre en tant que spectateur superficiel, comme le dit Pythagore, mais que l’on peut analyser plus en profondeur. *Theoria*” n’est donc pas notre terme actuel “théorie” (qui est trop rationaliste - intellectuel et signifie construction de la pensée). La “*minutie*” serait une excellente traduction.

On traduit souvent par “contemplation” (“*spéculation*”). Dans notre langage actuel, cela est “trop irréel”, trop éloigné de la réalité, pour être considéré comme une interprétation correcte de la signification pythagorico-platonique.

### ***Un modèle applicatif (“copie”).***

Dans la théorie des modèles, le couple “modèle régulateur/modèle applicatif” s’applique. Le modèle réglementaire est la règle générale, tandis que le modèle applicatif est l’application.

Qu’est-ce donc que la “réalité” ou, en grec ancien, “l’être(de)” ?

J. Brockman, *Les champs morphogénétiques* (une nouvelle science), in : T. Maas, ed. *Dwarsgebakken wetenschap*, Amsterdam, Contact, 1988, 40/50, examine la valeur strictement scientifique - la "véracité" - de Rupert Sheldrake, *A New Science of Life*, Londres, Blond and Briggs, 1981.

Sheldrake part d'un point de vue factuel, à savoir le fait brutal que la biologie établie est confrontée à une série de problèmes non résolus. Cela suggère que ses hypothèses ne correspondent pas aux faits.

Il élargit ces hypothèses, par exemple avec le concept de champ morphogénétique (ainsi que le concept de résonance de forme), afin de rendre les questions non résolues solubles, ne serait-ce que partiellement.

Pour donner un aperçu : en 1920, William McDougall, psychologue à l'université de Harvard, a observé que les rats des générations suivantes apprenaient plus rapidement (c'est-à-dire pas de la même manière) que ceux des générations précédentes dans les mêmes situations. Hypothèse : c'est comme si le premier, d'une manière mystérieuse, ouvrait la voie et facilitait la tâche au second, sans que ce dernier n'ait - selon les hypothèses de la science de l'époque - de contact décelable avec le premier.

Sheldrake appelle "champ morphogénétique" la façon mystérieuse dont ce fait établi se produit : les retardataires se trouvent déjà dans le même champ morphogénétique que les premiers et ils vivent donc avec les seconds.

### ***"Valeur réelle".***

Bien sûr, nous devrions discuter de tous les faits et hypothèses (= hypothèses pour rendre ces faits compréhensibles) discutés ci-dessus.

La "critique" est précisément, en termes platoniciens, le test de la "vraie valeur" de quelque chose.

### ***Les critiques de Sheldrake :***

**a.** Il a publié avant que son hypothèse ne soit rigoureusement prouvée (ce qui, s'il l'a publiée comme une pure hypothèse, n'est pas un crime en soi) ;

**b.** "Ses accusateurs pensent également qu'il fait revivre des 'pseudo-sciences' - telles que la perception extra-sensorielle (ESP), la clairvoyance (en grec ancien : mantic) et d'autres phénomènes parapsychologiques". (O.c., 50).

### ***Note --***

**a.** Les hypothèses sont strictement prouvées lorsqu'elles sont démontrées comme réelles (pour l'ensemble de la communauté scientifique).

b. On sait que le rationaliste moderne (qui n'accepte la raison que dans la mesure où elle présente des données visibles et tangibles pour tous) a toutes les peines du monde à accepter les phénomènes paranormaux comme réels, même s'il ne peut nier leur factualité - la réalité réellement vécue. Il préfère ses présupposés aux faits.

**Conclusion** - Aux yeux de ses détracteurs, la thèse de Sheldrake est "irréelle", dans le sens de "ne pas refléter la réalité". Pour :

- a. la preuve stricte de la réalité n'a pas (encore) été apportée ;
- b. La paranormologie (l'étude des phénomènes paranormaux) n'est pas encore une science acceptée par les rationalistes modernes, elle est, à leurs yeux (comprenez : au vu de leurs préjugés), "une pseudo-science".

En attendant, cela prouve que la distinction faite par Platon entre la science vraie et la science fausse ou du moins incertaine est toujours valable. Tout comme la distinction de Parménide entre "alètheia" (réalité exposée) et "doxai" (opinions), qui ne sont que des probabilités.

### ***"Qu'est-ce que la 'réalité' ?"***

Nous restons avec le même livre, *Cross-baked Science*, 203/219. Rudy Rucker, un ancien mathématicien devenu entre-temps auteur d'ouvrages de science-fiction (par exemple *Software*), écrit un article intitulé : "Qu'est-ce que la réalité ?"

Il commence par une déclaration : "Seules deux choses semblent être vraiment certaines :

- a. une existe et
- b. on fait des observations" (o.c., 203). Le reste se résume à une théorie compliquée sur le sujet.

### ***Constatations - .***

- a. Les scientifiques utilisent le mot "réalité". La plupart du temps, sans étudier séparément ce que l'on peut supposer être réel. Juste comme ça ! Sans recherche !
- b. Certains, comme Rucker, ne l'abordent que de manière très superficielle. Se perdre dans des réflexions.

Tout cela indique qu'il y a place pour une "science" distincte, à savoir l'ontologie ou la théorie de la réalité. Car la question principale de l'ontologie ou de la "métaphysique" traditionnelle reste valable. Preuve : les deux articles précédents, par exemple. L'ontologie traite de la question suivante : "Avec quel droit, "au nom de quoi", nous utilisons le terme "réalité(s)", tant dans la vie quotidienne que dans les sciences professionnelles ?".

### ***Existence et nature de quelque chose.***

Lire par exemple D. van Dalen, *Filosofische grondslagen van de wiskunde (Fondements philosophiques des mathématiques)*, Assen/ Amsterdam, Van Gorcum, 1978. L'auteur y parle des ensembles, -- un des concepts de base -- éléments -- des mathématiques plus récentes, depuis Georg Cantor.

O.c., 4 : van Dalen veut une réponse à la question “Les collections existent-elles ?” ainsi qu’à la question “Nature des collections”. En d’autres termes :

a. Une collection, ça existe ?

b. Qu’est-ce donc qu’une telle collection ? Traduit ontologiquement : la collection existe-t-elle ou plutôt : la collection est-elle quelque chose et qu’est-ce que c’est ?

*Soit dit en passant*, une entité mathématique (“quelque chose”) existe dès qu’une définition logiquement valable est trouvée.

***Il en va différemment avec les entités non-mathématiques.***

Nous lisons ce qui semble à première vue être un reportage sensationnel dans le quotidien néo-zélandais *The Dominion*,-- reproduit dans le Journal de Genève (Gazette de Lausanne) 29/07/1993, 20.-- Le Premier ministre néo-zélandais Jim Bolger est, semble-t-il, affligé d’un pouvoir maléfique, qui touche irrésistiblement ses pairs.

À l’exception de John Major, Premier ministre britannique, tous les Premiers ministres qui l’ont rencontré ont perdu leur poste peu après... Sa dernière victime, au sens involontaire du terme, est le Premier ministre japonais Kiichi Miyazawa. C’est ce que rapporte *The Dominion* qui rappelle qu’après avoir rencontré Jim Bolger, Michel Rocard et Edith Cresson, Premier ministre socialiste en France, ont dû renoncer à leurs postes de chefs de gouvernement.

Le *Dominion* continue : le Turc Turgut Ozal, le Vanuatais Walter Lini, le Canadien Brian Mulroney, l’Australien Bob Hawke, la Polonaise Hanna Suchoka, mais aussi George Bush, ancien président des USA, le vice-président russe Alexander Rutskoi sont sur la liste de la chasse aux indésirables de Jim Bolger !

Conséquence : le *Dominion* se demande si l’invitation faite par Jim Bolger au président américain Bill Clinton de visiter la Nouvelle-Zélande en septembre prochain est vraiment appropriée.

Le *Dominion* souligne même le fait que l’habileté maligne de Jim Bolger dépasse le cadre de la politique internationale : le sport en souffre aussi ! Il a assisté à la dernière Coupe du monde de rugby : en conséquence, la Nouvelle-Zélande ne s’est pas qualifiée pour la finale. Voilà pour la représentation.

**Note** - Ce n’est pas la première fois que l’on identifie, au cours de l’histoire de l’humanité, quelque chose comme “une faculté maléfique”. N’a-t-on pas dit de l’un des papes du XIXe siècle à Rome qu’il possédait le “malocchio” (le mauvais œil) par lequel il causait des méfaits ?

Qui plus est, ce pape était conscient que les milieux romains en particulier - et non les étrangers en Italie - le sentaient. Les mères romaines, par exemple, ne voulaient pas qu'il bénisse leurs enfants (pour éviter les méfaits) ! Il ne s'agit pas d'un rapport frivole. Même les personnes ayant une formation scientifique - y compris celles qui ont étudié le "mauvais œil" - ont pris au sérieux la "rumeur" concernant le pape à l'époque.

### ***La question de la réalité.***

Une personne est appelée en français "monsieur ou madame porte-poisse" ("mischief-maker"). Si l'on fait preuve d'esprit critique, une telle chose n'est, pour l'instant, rien de plus qu'une "rumeur" - quelque chose... que l'on prétend et que l'on raconte. D'un point de vue ontologique, la question est de savoir dans quelle mesure une telle rumeur est réelle. La rumeur est-elle réelle ? -- La question de l'existence et de l'essence, c'est-à-dire. Réel" dans le sens de "refléter la réalité".

### ***Contenu et portée du concept de "réalité(s)".***

Afin d'expliquer ce couple de concepts, nous commencerons par l'expression "Tout ce qui est" et "réalité(s)". Ce sont les deux composantes conceptuelles de l'expression complète "Tout ce qui est".-- Applications : "tout ce qui est" ; "tout ce qui est".

#### ***A.-- Le contenu.***

"...réalité(s), -- donc entre autres, collection ou calamité(s)..." Le terme moyen désigne le contenu de la compréhension, c'est-à-dire ce que l'on connaît et ce à quoi l'on pense lorsqu'on dit "tout ce qui... est",--

#### ***B.-- La dimension***

"Tout ce qui... est". Les extrêmes de l'expression indiquent l'étendue du contenu, c'est-à-dire les choses auxquelles le contenu conceptuel s'applique, -- auxquelles un concept "bat".

#### ***Platon.***

M. Heidegger, *Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1953, 138, dit ceci : "(Dans la langue de Platon) "ousia" peut signifier deux choses.

1. Anwesen " , présence, de quelque chose qui est " présent " (note : donné, à trouver, à trouver).

2. Ce présent dans le " quoi " (note : être, ce qu'il est) de sa forme d'être (" Im Was seines Aussehens " ) :

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüge seines Denkens)*, Frankf.a.M., 1958, 118, ajoute : "C'est ici que se trouve l'origine de la distinction entre "existentia", Dazsein, et "essentia", Wassein. Comme nous l'avons déjà mentionné, les scolastiques du milieu du siècle dernier (800/1450) ont traduit de cette manière le systechie "actualité/être" (contenu dans le terme platonicien "ousia" ("être")).



Le contenu et la portée - mieux “le contenu et la portée” - du concept qui occupe l’ontologie peuvent être esquissés comme suit.

**A.-- Le contenu.**

C’est l’existence et l’essence. Les deux sous-concepts peuvent être distingués mais ne sont pas séparables. Car en exposant les deux aspects (côtés) d’une chose, on en révèle la réalité. On commet une “alètheia” ou “apokalupsis”, une révélation.

a. Si une chose n’existait pas du tout (pas d’“existence”), on ne peut pas dire ce qu’elle est (son essence).

b. Inversement, pour être là (existence), une chose doit présenter un mode d’être (essence)... Il n’y a rien de plus à dire sur le concept d’être ou de réalité. Tout ce qui est ajouté est une transgression de l’ontologie.

**B.-- La dimension (Le champ d’application).** C’est “panta” (eo 03), tout.

De quoi ? Parce que tout ce qui montre “l’existence et l’essence” s’applique à tout. Sur toutes les données factuelles et même toutes les données possibles (= concevables). Tout ce qui existe (de quelque manière que ce soit) et qui présente un caractère d’être fait ipso facto (= par le fait même) partie de “tout ce qui est vraiment”. Et vice versa : “tout ce qui est vraiment “ présente à la fois une existence factuelle et un mode d’être.

**Note --** Cette chose est incarnée ce qu’elle est. Ce qu’est une chose implique que cette chose est. Notez qu’il s’agit d’un langage ontologique et non d’un langage courant ou même scientifique. Par quoi ? Parce que, par exemple, une concoction - je pense que je suis une statue antique d’un taureau (par exemple) - existe réellement (dans mon imagination) - car une telle chose est “non-rien” - et se distingue par sa propre manière d’être de tout le reste de la réalité. Après tout, tout ce qui est distinguable (“discriminable”) du reste a une manière d’être complètement individuelle.

**Application.**

Ce qui est écrit juste au-dessus est la règle générale. Est-il applicable dans la pratique ? Oui -- Juste un exemple -- Nous avons vu il y a un moment que certaines personnes - les rationalistes -- appellent la paranormologie “une pseudo-science”. La question - la question critique - se pose :

“ Dans quelle mesure cette déclaration est-elle rationnelle (justifiée) ? C’est la question de l’existence : y a-t-il une quelconque rationalité dans cette déclaration ? En quoi cette affirmation est-elle rationnelle (justifiable) ? C’est la question essentielle : s’il y a une quelconque rationalité en elle, comment se distingue-t-elle du reste de tout ce qui est ? -- On peut donc continuer à l’infini avec... tout.

## **Echantillon 2.-- De l'utilisation préontologique à l'utilisation ontologique du langage. (10/17)**

### ***En guise d'introduction.***

Ce qui précède nous enseigne que le contenu conceptuel de l'“être (le)” ou de la “réalité” inclut à la fois l'existence réelle (existence) et le mode d'être (essence) - distincts mais non séparés -, que la portée conceptuelle inclut “panta”, tout.

**Note** -- Une portée conceptuelle qui englobe vraiment tout est souvent appelée “transcendantale”, (littéralement : qui transcende tout), tandis qu'une portée non exhaustive est appelée “catégorique”.

### ***Utilisation de la langue.***

On comprend souvent mal l'ontologie en confondant le langage non ontologique avec le langage ontologique.

**a.--** Nous prenons donc le terme “collection”. -- Dans le langage courant, le mot est parfaitement familier : “J'ai une belle collection de timbres ici”. -- Mais la théorie strictement scientifique des collections, inhérente aux mathématiques (surtout depuis Georg Cantor (1845/1918) et le groupe français Bourbaki, *Eléments de mathématique* (1939+)), purifie ce concept quotidien. Avec “akribeia” (mot grec ancien signifiant “précision”), on élabore une définition strictement scientifique.

**b.--** De même, de manière analogue (en partie identique, en partie différente), l'ontologie procède. Elle aussi purifie le langage quotidien ou scientifique. Nous allons maintenant en donner quelques exemples.

### **A.-- “Être” et “types d'être”.**

Il y a un instant, nous avons parlé des dimensions transcendantales et purement catégorielles... Parfois - souvent plus qu'on ne le pense - même les penseurs et les intellectuels confondent les dimensions transcendantales et purement catégorielles.

### ***A.I. -- Diachronique.***

Par exemple, “Devenir n'est pas être”. -- On peut entendre, par exemple, que “la philosophie qui travaille avec le terme “être” est incapable de penser la création, le développement, etc. de manière exacte et véridique”. La “raison” invoquée est la suivante : “Devenir n'est pas être”.

De telles affirmations sauvent un sophisme : elles projettent le vernaculaire dans l'ontologie ! En termes de contenu, le “devenir” a une manière d'être propre, distincte du reste, et une existence propre (sa propre essence et sa propre existence). En termes de taille, il a son propre domaine, c'est-à-dire tout ce qui devient.

En d'autres termes : devenir, c'est devenir être ! Le devenir, comme l'évolution, est un type ou une sorte d'être qui, en dehors de cet être en devenir, comprend aussi tout ce qui ne devient pas.

## **A.II.-- *synchrone.***

Nous en considérons ici plusieurs types.

### **1.-- “*Le rêve n’est pas la réalité*”.**

On peut entendre cette phrase régulièrement ! Mais : une réalité onirique ou onirique n’est pas rien. Elle peut même - il suffit de demander aux psychiatres ou aux thérapeutes expérimentés - apparaître comme “plus réelle que la réalité quotidienne”. Les “fantasmes” dominent parfois le comportement réel bien plus que les choses dites “raisonnables” de tous les jours.

En d’autres termes, une réalité onirique a son propre contenu (existence : dans l’esprit/manière d’exister : distinguable). Immédiatement, le rêve se réfère à son propre domaine ou à son étendue au sein de l’être total ou de la réalité.

### **2.-- “*Lustprinzip / Realitätsprinzip*”.**

S. Freud, le père de la psychologie psychanalytique des profondeurs, nous a enseigné - dans son cadre thérapeutique psychologique qui n’est pas ontologique - le concept de “principe de plaisir/principe d’actualité”.

Freud part d’un couple banal - les gens ordinaires souffrent du “malaise de la culture (du travail)” : aller à ce même travail tous les matins ! - mais la purifie et l’élève à un système psychologique profond.

Un homme ou une femme à la mode “n’aime pas travailler”, mais, dans notre système économique moderne, où le travail représente l’argent et la propriété, il en subit rapidement les conséquences désagréables : il faut manger et boire, s’habiller, vivre... pas sans argent !

Je le répète : la soif de travail est sa propre réalité, qui, comme le rêve, peut déterminer le comportement, c’est-à-dire la réalité de la soif. Les conséquences désagréables sont une autre “réalité”. Ces deux domaines sont englobés par le terme “être”,

### **3.-- “*Un signe représente la réalité*”.**

Cela nous amène soit à la sémiologie de Ferd. de Saussure (1857/1913), soit à la sémiotique de Charles S. Peirce (1839/1914), c’est-à-dire à la théorie des signes.

Encore une fois : un signe ou un symbole a sa propre réalité, qui lui donne sa propre existence et sa propre façon d’exister, -- distinguable du reste.

Une carte (tâche métaphorique) et un panneau routier (signe métonymique) sont là “en soi”, vraiment. Ce à quoi ils se réfèrent, soit métaphoriquement (par ressemblance), soit métonymiquement (par cohérence), est une autre réalité qui lui est analogue (partiellement identique, partiellement non identique).

Une langue - qu'elle soit naturelle, commune ou artificielle - est une collection, ou un système, de signes par convention.

Pensez à une formule (une "formule" est un ensemble de signes) comme celle d'Einstein :  $E = mc^2$  (énergie = masse x vitesse de la lumière au carré). Ces signes apparemment irréels et irréalisables "E, m, c, 2" sont à l'origine de la bombe atomique, car une telle formule "réelle" donne du pouvoir sur la nature (et si nécessaire sur les gens).

De même que les rêves et les désirs, aussi irréels soient-ils, exercent un pouvoir, de même les signes - irréels pour les étrangers - d'une formule.

Les signes, sous forme de langage, sous forme de formule, sont un type de réalité, c'est-à-dire d'"être". Pensez aux systèmes formalisés (mathématiques, purement logistiques) : du papier noirci, mais selon des règles logiquement strictes, n'est pas rien mais la réalité, distinguable du reste... Tout cela est de l'ontologie appliquée parce que les signes sont des types d'être "étant".

**Remarque** : la science va "du nominal à la définition réelle".

Une définition ou une définition de l'être décrit, aussi précisément que possible, le contenu du concept. Et en même temps, bien sûr, la portée du concept.

**a.** La définition verbale ou nominale définit dans le système d'une langue naturelle ou artificielle : les autres mots de cette langue précisent un terme. Mais on reste dans le système de signes qu'est la langue.

**b.** La définition commerciale ou réelle ne se définit que dans le système de la réalité totale, c'est-à-dire en dehors du système du langage, c'est-à-dire par un contact direct ou indirect avec la "réalité" ou la "chose" elle-même.

Il est vrai que le résultat de ce contact exploratoire doit être mis en mots et donc, de manière concrète et "réelle", placé dans le système linguistique existant. C'est cela la vraie science, à savoir "theoretikè tou ontos", comme disait Platon (l'examen approfondi de ce qui est), "alètheia" (la révélation de ce qui est), "apocalupsis", l'effacement de la réalité.

**Note** -- Prenons un roman célèbre, Heliodoros d'Ephèse, qui a vécu, dans l'antiquité tardive, entre 300 et 400, Aithiopika (Destin éthiopien).

Il s'agit d'un long récit d'aventures, dont le cœur est une belle histoire d'amour, typiquement antique. Les amants, après tout, revivent un eros, une vie amoureuse, d'une existence terrestre antérieure (réincarnation).

Les acteurs (les héros, qui agissent) sont Théagène et Charikléia... Pour un historien, par exemple, qui cherche "une définition factuelle" de ce qui est raconté, la question se pose : "Qu'est-ce qui est juste dans le récit inventé (fictionnel) et qu'est-ce qui est juste dans la représentation de faits vérifiables dans le monde de l'époque (historique)" ?

**a.** Une bonne œuvre d'art est toujours, de manière minimale et essentielle, une "fiction" (réalité imaginée). En cela, les "narrativistes" (qui tentent de réduire toute histoire, même historique, à une construction imaginaire) ont, au moins en partie, raison,

**b.** Mais cette même œuvre d'art reflète presque toujours une réalité non imaginée, "historique".

En d'autres termes, il s'agit d'une histoire "mixte" (en partie fictive et en partie historique). - En ce qui concerne la représentation des données en dehors du texte, les réalistes narratifs ont raison. Remarque : nous ne disons pas "imagination/réalité" mais "réalité imaginée/réalité historique". D'un point de vue ontologique, l'imagination est un type de non-naturel, un "quelque chose".

**Note --** Trois types de rationalisme moderne : "Connubium mentis et rei", mariage de l'esprit (raison) et des données. Selon Francis Bacon de Verulam (1561/1626), auteur du célèbre ouvrage de base du rationalisme moderne, *Novum organum* (1620). Dans l'esprit rationaliste, il définit la "science" comme "le contrôle de la nature par l'homme". Voici comment Bacon définit le comportement rationnel.

**a.** Les rationnels empiristes sont comme des fourmis : ils empilent des matériaux factuels mais sans se soucier de la cohérence logique.

**b.** Les rationnels purs ou a-priori, cependant, ressemblent à l'araignée qui, de l'intérieur de son propre corps, tisse des toiles, -- d'une cohérence capillaire et même, dans une certaine mesure, symétrique, mais sans se soucier de leur vérifiabilité par rapport aux faits ou de leur utilité dans la pratique.

**c.** Les rationnels expérimentaux sont semblables à l'abeille : elle obtient ses matériaux des fleurs ; elle élabore elle-même son dessein (nectar)... "Ainsi tout peut être attendu de l'étroite connexion de l'expérience (empirisme) et de la raison (apriorisme)".

Ainsi, il devient clair que - ce que Ch.S. Peirce appelle les “signes de pensée”, c’est-à-dire les concepts, peuvent être utilisés de trois façons. En particulier :

- a. empirique plutôt que de négliger,
- b. a-prioriste plutôt que simplement pré-supposée ou
- c. expérimentalement aussi équilibrée que possible.

Il apparaît immédiatement que le père anglais du soi-disant “empirisme anglais ou plutôt anglo-saxon” était en fait un expérimentateur.

**Note-- “Pensée positive”**

Trois significations, au moins !

**1.1.** W. J. Schelling (1775/1854), penseur romantique au sein des trois grands “idéalistes allemands” (Fichte, Schelling, Hegel), a fondé sa dernière philosophie - il a franchi des étapes - non pas sur des “concoctions” (comme le font les prétendus idéalistes ou les rationalistes a-prioritaires) mais sur des faits vérifiables avant tout par la science historique - l’histoire culturelle en premier lieu. Il désigne la pré-supposition de ces “matériaux positifs ou certains” comme “philosophie positive”, dans laquelle, entre autres, les religions (mythes) ont une place.

**1.2.** A. Comte (1798/1857), le père de la “philosophie positive” ou “positivisme”, mettait les faits scientifiques - issus des sciences naturelles et surtout de la sociologie (qu’il posait comme une sorte de science fondamentale) - au premier plan et non les “idées” a-priori (le mot “idées” n’étant pas utilisé au sens platonicien, mais au sens moderne-rationnel, pour “conceptions” ou concepts).

Comte voyait trois étapes capitales dans le cours de l’histoire culturelle : d’abord la religion (avec par exemple les mythes), puis la “métaphysique” (avec principalement des conceptions), enfin la science (professionnelle), qui présente les deux étapes précédentes comme “obsolètes”. - Cette dernière est une prémisse que ni Comte ni les positivistes n’ont jamais vraiment prouvée !

**2.** Nouvel Âge.-- Le “Nouvel Âge”, à sa manière, met l’accent sur la “pensée positive”. Face à une tâche, vous imaginez (avec une image ou un concept) qu’elle va “bien se terminer”. C’est le rôle de la pensée (une sorte d’auto-hypnose, si vous voulez). C’est ce que les penseurs du Nouvel Âge appellent la “pensée positive”. En d’autres termes, nos conceptions ou notions sont le destin. Ils décident du bon ou du mauvais résultat de nos activités.

Contrairement à la philosophie positive de Schelling ou de Comte, la philosophie du nouvel âge considère que les faits déterminables ne se trouvent pas seulement dans le passé mais plutôt dans le futur,

#### 4. “Les contes de fées sont irréels”.

La fermeture d’esprit des rationalistes modernes classiques à tout ce qui est conte de fées (mythe, légende, etc.) est bien connue.

Pourtant, les contes de fées, les légendes et très certainement les mythes (s’ils sont compris dans une perspective historique religieuse) représentent une réalité.

La raison de ce “malaise rationnel” est bizarre. L’espagnol “bizarro”, par exemple, nous a appris un type d’être. C’est quelque chose de “bizarroïde” :

a. pour la logique quotidienne et ses applications, “capricieuse” (fantastique, à ne pas suivre, à ne pas comprendre et à ne pas faire...).

b. est aliénant (étrange, effrayant - , oui, terrifiant). Il s’agit d’une sorte d’émerveillement.

Une atmosphère, une œuvre, un comportement, etc. peuvent paraître “bizarres”.

#### *Un seul exemple.*

Dr. E. Schertel, *Der Komplex der Flagellomanie* (dans certaines librairies alternatives), 90f. -- “C’est très étrange quand on lit sur Pierre Abélard (= Abailard).

Abelardus vécut 1079/1143 et fut l’un des plus remarquables penseurs (scolastiques) du milieu du siècle. “Le chanoine Fulbert lui confia sa nièce Héloïse (1101/1164 ; plus tard abbesse). Pour l’instruction. Il devait accompagner toutes ses études. Jusqu’à et y compris la “discipline”“.

**Note** : La “discipline”, dans le contexte culturel du haut Moyen Âge, comprenait les coups (de canne, de bâton, etc., accompagnés ou non de défoliation). “Ceci s’ils n’ont pas fait preuve d’une diligence suffisante”.

Héloïse avait dix-sept ans à l’époque et était déjà presque célèbre pour son esprit et ses vastes connaissances. À tel point que l’on se demande si, dans un tel cas, la punition physique peut encore être qualifiée de nécessité éventuelle ou même d’efficacité. Mais l’époque était tellement à la flagellation qu’il était difficile d’imaginer une existence humaine sans “flagellatio”, la flagellation.

Pour Abélard, les choses se terminent mal : il remplace la flagellation par des éléments coïtaux. En conséquence, le furieux Fulbert l’a fait émasculer.

À propos : de telles relations “flagellantes” entre hommes et femmes étaient, à l’époque, tout à fait banales. Ils étaient considérés comme “parfaitement corrects”. À tel point que même une sainte comme sainte Élisabeth de Thuringe (= de Hongrie : 1207/1231) recrutait le grand inquisiteur Conrad de Marbourg (un prêtre pieux et érudit) comme flagellateur régulier, et lui exposait donc volontiers son “ derrière “ (derrière) sans se sentir blessée dans sa chasteté ou son sentiment de honte.

À l'époque, "chaste" signifiait "acoïdien" (sans coït) et tant que cet aspect était respecté, tout le reste était permis, même avec les saints". Tant pis pour le Dr Schertel.

**Note** : Nous avons souligné "un" : "un" signifie "nous, au vingtième siècle". Qui, après le Moyen Âge scolastique, sont passés par la Renaissance et l'humanisme, par le rationalisme et le post-rationalisme. Nous avons, inévitablement, des idées préconçues. Ils agissent comme des "lunettes" à travers lesquelles les "faits" sont vus, c'est-à-dire (ré)interprétés. Ce n'est pas parce qu'elle semble bizarre, comme un mythe ou la vie d'un philosophe du milieu du siècle, qu'elle ne contiendrait pas de réalité (historique). Cet esprit "critique" devrait, ontologiquement parlant, être évident à présent ! En d'autres termes, "bizarre" n'est pas nécessairement "irréel".

### **5.- "Dieu est lui-même".**

N'oublions pas que nous nous intéressons à la distinction entre l'être (transcendantal ou englobant) et les types ou genres (catégoriques) d'être. On entend assez souvent l'expression "Dieu est lui-même".

#### **a. Créationniste.**

Le créationniste croit que Dieu crée le reste, en dehors de Dieu lui-même ("creatio", en latin, est "création"). Et ceci, comme le dit une expression courante, est "à partir de rien" (ce qui signifie que Dieu crée à partir de lui-même en tant que réalité ou être infini).

Le terme "rien" ne signifie pas ici "le néant total ou absolu". Rien n'en découle. Dieu ne peut même pas créer quelque chose à partir de ça ! Rien" signifie, ici, "rien en dehors de Dieu lui-même".

Cela implique que dire que Dieu est l'être lui-même est une expression métonymique : "Dieu est l'être lui-même" car

- a. il est lui-même la source de toute possibilité et
- b. en créant ses communiqués...

#### **b. Panthéiste.**

Le panthéiste croit que Dieu et la création, disons l'univers en dehors de Dieu (dans la mesure où "en dehors" de Dieu a un sens ici), existent quelque part en un. Par exemple, par "ekroè" (latin : "emanatio", écoulement). Dieu, dans cette hypothèse, est, par essence, indissociable du reste (dans la mesure où le mot "reste" a un sens ici, bien sûr). Tout au plus, il se distingue du "reste".

#### **Ontologique :**

- a. l'être général ou englobant est quelque chose et
- b. L'être divin, quelle que soit sa conception, n'est qu'un type ou une sorte d'être (général). Même si Dieu est omniprésent.



### ***B.-- Être et absolument rien.***

En dehors de l'être, il y a le néant absolu. Cette expression est en fait une figure de style... pour exprimer de manière stylisée qu'en dehors de tout ce qui est, "il n'y a rien d'absolu", - avec les types d'être nous sommes restés dans l'être. Maintenant : que dire de ce "néant absolu" ?

### ***L'incongru (absurde).***

Une autre figure de style est "l'absurde". Est "incongru" ou "absurde" "tout ce qui est impossible", c'est-à-dire ce qui ne peut être en aucun cas. L'impensable.

"Il existe un domaine de notre pensée intentionnelle qui englobe tout - il est sans limites. Il englobe tout.

Réalité et irréalité. Tout ce qui est possible et tout ce qui est impossible. Tout ce qui est pensé et tout ce qui est impensé. Tout ce qui est non-contradictoire et tout ce qui est contradictoire.

Car rien n'échappe à notre réflexion intentionnelle. Pas même ce qui se trouve en dehors de l'intentionnalité, car, en le pensant intentionnellement, il est déjà intentionnalité". (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1962, 11).

### ***L'impensable peut être considéré comme intentionnel.***

Penser l'être et avoir l'intention de penser ne sont apparemment pas la même chose, comme le montre la "preuve par l'absurde". -- Les mathématiciens et généralement les logiciens ou les logiciens travaillent régulièrement avec cela.

Après tout, dans un tel cas, il n'y a que deux possibilités, à savoir comme modèle et comme contre-modèle radical. Soit... ou .... En latin "aut" (et non "vel").

On prouve ainsi qu'un terme ou un modèle est impossible (impensable), absolument rien. Avec la conséquence logiquement stricte que l'autre terme ou contre-modèle est possible, oui, nécessaire.

### ***Modèle applicable.***

Voici un exemple de cette règle générale : -- Affirmer que " $2 + 2 = \text{pas } 4$  ; Nous voyons -- pensons -- que c'est un non-sens, -- un non-sens absolu ou une absurdité. La pensée logique-cohérente " $2 + 2 = \text{pas } 4$ ", c'est-à-dire la pensée logique-sens, est impossible. Pourtant, nous pensons n'importe quoi. Et comme un non-sens à cela. Notre pensée intentionnelle englobe le sens et le non-sens, c'est-à-dire le concevable et l'impensable.

### ***Conclusion.***

La véritable étendue de l'être (et en même temps de la théorie de l'être ou de l'ontologie) se révèle - aletheia, révélation de ce qui est - non seulement dans le logiquement cohérent, mais aussi dans le logiquement impossible.

### **Exemple 3.-- Théorie de la négation ontologique. (18/22)**

A et non-A. Ou encore : “A n’est pas”. Ou encore : “Il n’y a rien ici”. Le thème est toujours : l’être et le néant.

**Bibliographie** : D. Mercier, *Logique*, Louvain/Paris, 1922-7, 107s.-- Le terme “ nihil “ (qui signifie “ rien “ en latin) réapparaît dans le terme “ nihilisme “, c’est-à-dire la négation de tout ce qui est comme valeur (supérieure). En d’autres termes, toute valeur possible (supérieure) devient “ nihil “. C’est le déni le plus fort, bien sûr.

**Note**-- Comme il vient d’être dit plus haut, EO 17, notre simple pensée du sens peut faire cette pensée, le nihilisme. Car notre pensée purement intentionnelle inclut également tout ce qui n’est rien, tout ce qui n’est pas - être(s). Même tout ce qui est pur non-sens ou indignité ou être disjoint (multiplicité), mais alors comme pur non-sens, indignité, multiplicité.

**1 -- Bibliographie** : R. Regveld, *Heidegger et le problème du néant*, Dordrecht, 1987.-- Martin Heidegger (1889/1976, penseur existentiel nazi) est connu pour sa “Funamentalontology”, c’est-à-dire son “ontologie fondamentale”. Heidegger accuse “ toute la tradition occidentale de la métaphysique “ (de Platon à Nietzsche) d’avoir oublié l’être (Seine) au profit de l’être (Seiendes).

Il a tenté d’établir une “nouvelle” ontologie fondamentale. Son langage est donc en rupture aussi radicale que possible avec le langage traditionnel des ontologues. Il a souvent recours à un langage poétique, oui, à des “profonds”. Le résultat est une discussion sur l’interprétation correcte.

#### **“Das Nichts nichtet”.**

Le néant n’est pas. Traditionnellement on disait : “Le rien n’est pas”. Si Heidegger veut dire par là que, en dehors de l’être(de), rien n’est, en effet, absolument rien, alors tout le monde peut le comprendre.

Mais lorsqu’il introduit l’expression “Le néant est l’altérité totale de l’être” (“das ganz Andere zum Sein”) ou “Le néant est l’altérité totale face à l’être”, il faut d’abord clarifier ce qu’il entend exactement, de manière innovante, par là.

On a parfois l’impression que “le totalement différent de l’être” est quelque chose d’entrepreneurial et d’actif - une négation active. Ce qui ne peut en aucun cas être dit du néant total. Si une telle chose a un sens, alors seulement quand elle est dite du néant relatif qui ne nie pas l’être absolu mais un certain type d’être, un déni catégorique.

J. Grooten/ G. Steenbergen, ed., *Filosofisch lexicon*, Antwerpen /Amsterdam, 1958, 250, dit : “Le satanisme est l’opinion qui élève la négation de toutes les valeurs à une certaine valeur”. O.c., 201 : “Le nihilisme est la doctrine qui soutient qu’il n’existe rien de tel - dans un sens absolu ou au moins relatif”. Dans le domaine de la connaissance, la “vérité” est ainsi niée. Dans la sphère éthique, la validité des valeurs et des normes est niée.

Appliqué : dans le domaine politique, le nihilisme devient la justification de toute opposition à toute forme de vie communautaire (anarchisme, libertinage) -- “Le néant pas” ! C’est le nihilisme, un libre choix de la volonté qui approuve la pensée négative intentionnelle par la pensée, la parole et l’action “non”, c’est-à-dire qui nie tout ce qui est (valeur, norme, valeur connue, vie communautaire réelle, etc.) En ce sens, “l’autre par rapport à l’être (en tant que valeur ou vérité, en tant qu’affirmation consciente de tout ce qui a de la valeur, en tant que vie communautaire de toute valeur, etc.

**2.-- Bibliographie :** D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, 1966, 92ss.

Bertrand Russell (1872/1970), connu pour sa doctrine anarchique-libertaire des droits de l’homme, ainsi que pour ses quatre mariages), dans ses *Principes de mathématiques*, Londres, 1937-2, affirme que si l’on prétend qu’un objet - ‘A’ - ne présente “aucun être du tout”, cela constitue “une incohérence évidente” (contradiction interne ou contradiction).

“ L’expression “ A n’est pas “, par exemple, doit toujours être soit fausse, soit dénuée de sens. Russell donne une preuve par l’absurde : “Si A n’était rien (ce qui est le contre-modèle de A), la phrase ‘A n’est pas’ ne pourrait même pas être prononcée. Car “A n’est pas” implique qu’il y a 1. un terme “A”, 2. dont tout l’être est nié.

**Conclusion...** “A est”. -- Commentaires de Vernant : parler d’un “ A “ donné et en dire quelque chose n’est possible que si ce donné représente “ un minimum de réalité “.

**Remarque :** le raisonnement de Russell présuppose une compréhension : dès que l’on pose le symbole “ A “ (un morceau de papier noirci), il y a déjà un signe. Ce signe, en tant que signe, est quelque chose. Dire de ce signe qu’il “n’est pas là”, c’est le nier en tant que signe. Comme un signe qui a déjà été dessiné sur le papier !

**Note :** Que dire de “ A n’est pas “, si “ A “ signifie le néant absolu ou même le néant absolu dans la mesure où il est activement voulu (dans le sillage de la pensée à intention négative) ?

Alors l’expression “A n’est pas” est valable dans la mesure où elle se réfère au néant absolu, et “A n’est pas” peut être valable dans la mesure où il n’y a pas de nihilisme actif.

Bien sûr, avec cette interprétation de “A n’est pas”, nous sommes en dehors du langage purement sémiotique ou gestuel des logiciens et des mathématiciens, en pleine ontologie.

Voilà pour le néant absolu et ce qui peut s’y rapporter. - Passons maintenant au néant relatif (qui est catégorique).

L’être transcendantal ou englobant - absolu - ne peut jamais être nié : dès qu’il y a de l’être, l’être doit être reconnu (“Ce qui (ainsi) est (ainsi)”).

Que l’être transcendantal ne puisse jamais être nié est montré, en passant, par le fait que le nihilisme absolu peut être adhéré “ honoré “ par la volonté mais jamais nié, dans la mesure où la volonté est un fait : “ Ce qui est nihilisme est nihilisme “.

### ***Le pur qui ne nie rien.***

“Nihil negativum” en langage scolastique du milieu du siècle... Le pur négativum de rien nie (une simple description de) un fait.

***Modèle appliqué.--*** Quelqu’un, par curiosité, ouvre la porte d’une pièce. Il/elle ne voit “rien”. Sauf les murs, bien sûr. Pas de chaises, pas d’armoires, et certainement pas de personnes. Il/elle résume : “Il n’y a rien dans cette pièce. Il s’agit d’un rien relatif ou comparatif.

En fait, il s’agit d’une figure de style dans laquelle la restriction ou la réserve est dissimulée : “Dans cette pièce, en ce qui concerne les meubles ou les personnes (= jugement restrictif), il n’y a rien”.

D’un point de vue strictement ontologique, cependant, il y a “quelque chose”. a. un espace matériel dans lequel on peut vivre, b. un espace dans lequel on peut stocker, c. un air dans lequel on peut respirer, avec des bactéries et autres. Ontologiquement, cette pièce “vide” est pleine de toutes sortes de réalités !

### ***“La race n’existe pas”.***

Dans un numéro de la revue scientifique spécialisée Eos, au cours de l’année 192, on peut lire ce qui suit : “L’un des arguments contre le racisme est sans aucun doute que le concept de “race” est - biologiquement parlant - un concept totalement dénué de sens pour les êtres humains.

Eos montre que les différences génétiques entre les “races” sont trop faibles pour que la division classique des personnes en “races” - qui n’existent pas biologiquement - puisse être maintenue. Eos le montre encore davantage : les différences génétiques au sein d’une même “race” sont - dans de nombreux cas - plus importantes que celles entre les “races” elles-mêmes.

Il s’agit donc d’une raison scientifique pour éliminer le plus rapidement possible le concept même de “race” de notre vocabulaire.

Exprimé ontologiquement : le concept de “race”, sur les personnes, n’est “rien”. Non-réel, c’est-à-dire qui n’est pas une représentation de la réalité.

**Note :** Le terme “race” est issu du langage pré-scientifique. En ce qui concerne les êtres humains (notez-le restrictif ou caveat), ce concept a donc été purifié à tel point qu’il est interdit ! Elle a été - pour parler avec Platon - introduite comme un lemme (un concept à définir) et, après analyse, éliminée (“falsifiée” dirait-on avec la *Logik der Forschung* (1934) de Karl Popper (1902/1994)).

Dieu crée de manière absolue et relative.

Cf. EO 16 (Créationnisme). -- Dans l’hypothèse créationniste, Dieu crée “absolument” en termes de création (l’univers actuel avec toutes ses possibilités) comme une totalité. -- Mais il crée aussi relativement.

Vladimir Soloviev (1853/1900 : le plus grand penseur de Russie) l’explique comme suit.

Il interprète de manière radicalement biblique l’hypothèse de l’évolution avancée par Darwin et d’autres (le développement des espèces vivantes de l’une à l’autre). Après la création de la matière-sans-vie, Dieu, à un moment donné, introduit la réalisation d’une idée (comprenez : un modèle de base objectif) de “vie” qui existe dans l’esprit de Dieu depuis toute éternité. Immédiatement, dans un biotope purement inorganique, la vie apparaît.

Il en est de même lorsque, dans le monde des êtres vivants (végétaux et animaux), il réalise l’idée de l’homme (présente dans son esprit de toute éternité).

**Conclusion :** dans la totalité de la création, Dieu, par la création relative, introduit la vie (plante, animal) et l’humanité ; la “créativité” de Dieu fonde, renouvelle, restaure. Dans cette perspective créationniste, notre créativité est une “participation” au pouvoir créateur de Dieu... Là où il n’y avait “rien” auparavant, la créativité crée “quelque chose”.

## **2.-- Le vol ou la disparition de rien.**

“Nihil privativum”, en latin scolastique -- l’être, la réalité, qui, normalement, aurait dû être là, est nié comme absent. Ici, au moins de manière déguisée, un jugement de valeur est porté.

Modèle appliqué.

Quelqu’un est mort. Les proches ouvrent une pièce, où - semble-t-il - le père/grand-père a laissé des papiers de valeur, de l’argent, des bijoux et autres - on ne trouve rien ! Déception !

### **“La vie, c’est trois fois rien”.**

On entend l’homme frustré dire cette phrase : “Trois fois” est une figure de style pour “tout et n’importe quoi”. La conclusion axiologique ou valeur de la vie y est articulée.-- Dans la mentalité du Nouvel Âge (EO.14), une telle pensée qui souligne, voire exagère, l’insignifiant est une sorte de “pensée négative” qui aggrave l’avenir.

### **Le mal physique et éthique.**

Une catastrophe naturelle est un exemple de mal physique. Le péché, le cynisme à l’égard d’autrui, par exemple, sont des exemples de mal éthique.-- “Physique” (de “fusus”, en latin : natura) est “tout ce qui est dans la nature elle-même”. L’“éthique” (de “èthos”, attitude d’esprit) ou la “morale” (du latin “mores”, mœurs) est “tout ce qui provient de la volonté elle-même”. Face au mal naturel ou moral, nous réagissons en disant qu’il n’y a pas de bien ou de valeur. En termes de bien, il n’y a rien (qui était attendu).

### **Les trois extensions de temps.**

**Bibliographie** : B. Kuznetzov/ C. Fawcett / R.S. Cohen, ed., *Reason and Being*, Dordrecht, 1986.-- “Le passé n’est plus ; le futur n’est pas encore là ; le maintenant est une sorte de frontière zéro entre les deux.” -- Cette affirmation réduit les trois extrêmes temporels (terme heideggérien) à “rien”.

**Note** -- Vu en perspective, c’est-à-dire la réalité qui y est présente, le “maintenant” que nous vivons d’instant en instant est plus qu’une simple “frontière zéro”. Projeté en coordonnées cartésiennes, le “maintenant” ressemble un peu à une frontière zéro. Mais il ne s’agit que d’une analogie (en partie identique, en partie différente). Mais en tant que procédé stylistique d’exagération (dans lequel la frustration résonne), il n’est pas mauvais.

### **Dieu recrée.**

La Bible - S. Paul, entre autres - dit que, suite à la Chute (le mal éthique et physique), Dieu agit de manière créative. Là où il y a d’abord un manque - rien qui n’était pas prévu - là, Il crée quelque chose.

#### **Exemple 4.-- L'ontologie des lois de l'être (23/28)**

1. *Une loi*, dans ce contexte, est un jugement qui s'applique à tous les cas (possibles). Sans restriction ! Sans réserve. Partout et toujours. Inconditionnel. - Existe-t-il donc au moins une seule loi qui s'applique à tout ce qui (est) ?

2. Après la doctrine de l'intelligence (EO 08v.), une petite doctrine du jugement.

Les concepts, exprimables en termes, sont des morceaux de la réalité pour autant qu'ils se trouvent dans notre esprit. À l'exception, bien sûr, du concept d'"être", car il inclut tous les "morceaux de réalité" possibles. L'"être" est, après tout, transcendantal ou englobant, tandis que les concepts qui n'expriment pas l'être en tant que tel sont "catégoriques".

##### ***La structure identitaire de chaque jugement.***

Le terme "identitaire" signifie "tout ce qui a trait à la singularité ou à l'identité". Nous l'expliquons à l'aide d'exemples.

##### ***1.- Les jugements incorporant le verbe "être".***

a. "La vérité est la vérité".

a.1. le sujet et le proverbe (théorie du modèle : original (= sujet) et modèle (= prédicat)) sont apparemment les mêmes. En tant que simple contenu conceptuel, oui ! Mais pas en tant que fonction ou rôle joué.

La "proposition" (= jugement, déclaration, assertion) comprend quelque chose qui nécessite une explication (information), c'est-à-dire un "original". C'est le sujet de tout jugement.

Cette même proposition inclut quelque chose qui informe ou renseigne, c'est-à-dire un "modèle". C'est en tout cas ce que l'on dit.

a.2. Il s'agit ici deux fois du même concept, à savoir la "vérité".

En termes de contenu, on n'apprend rien sur le sujet en tant que réalité distincte au sein de l'être. Ce que l'on apprend, cependant, c'est que s'il y a une vérité, il y a une vérité. L'original, dans ce cas, est l'identité de la "vérité" en tant que réalité.

***Contre-modèle*** : "La vérité n'est pas la vérité" ! Celui qui dit ça consciemment, ment. Est malhonnête avec la réalité qu'est la vérité. Ce mensonge montre immédiatement un manque - un manque (EO 22) - de respect qui aurait dû être présent. En d'autres termes : l'ontologie est inséparable de l'éthique ou de la conscience.

En toute logique, on dit que, dans le cadre de l'identitarisme, il y a identité totale ou identité globale. La vérité, après tout, coïncide entièrement avec la vérité. C'est ce qu'on appelle aussi la "tautologie".

b. “Cette affirmation est partiellement vraie”.

a. Ici, le sujet et le proverbe se distinguent - “cette affirmation” et “est partiellement vraie” s’opposent en tant qu’original (nécessitant une explication ou une information) et modèle (fournissant une information).

b. L’identité est un exemple d’analogie. ou une identité partielle ou une identité partielle. Le terme “analogue” désigne tout ce qui est partiellement identique, partiellement non identique ou différent.

*D’ailleurs*, le dicton contient une restriction ou une réserve : il ne dit pas “est vrai” mais “est partiellement vrai”. Ce ton ou cette nuance échappe facilement à ceux qui opèrent sans akribeia ni précision.

c. “Prétendre une telle chose est un mensonge”.

“Affirmer” signifie “cet énoncé” et “est menteur” signifie “est faux”. En ontologie, ce qui importe avant tout, c’est le contenu du concept, et non les symboles ou les signes représentant des réalités possibles (comme dans les mathématiques abstraites ou littérales, ou comme dans la logique symbolique ou la logistique).

Le terme “faux” est une négation. Avec cela, sur le plan identitaire, nous sommes face à un cas de non-identité totale ou de différence totale.

Dans ce cas : cette affirmation est manifestement (restrictivement, inconditionnellement, sans réserve) fausse.

### *Conclusion identique.*

“Total identique/partiellement identique (analogue)/total non-identique” est un différentiel qui va de “totalement et complètement oui” à “totalement et complètement non”. Avec un seul moyen terme “en partie oui en partie non”.

### *2.-- Juger sans “être” (explicite).*

Par exemple, “Jean marche”. Le sujet, original qui demande des informations, est expliqué par le proverbe, modèle qui fournit des informations, sous un seul point de vue, celui de la “marche” : “Jean marche”. On peut dire beaucoup plus que cela sur Jean mais, dans les limites (restrictions) de la phrase en question, on se limite à une partie.

Identiquement, il y a une analogie : la réalité “Jean” n’est que partiellement identifiable à la réalité “marcher”. Ces deux termes peuvent être utilisés dans de nombreuses phrases qui incluent d’autres concepts.

*A propos* : un certain nombre d’ontologues traditionnels - non sans raison sérieuse - traduisent : “Jean marche”. Juste pour insinuer que le verbe “être” passe - contre toute apparence - inaperçu lorsque d’autres verbes “sont” sont autorisés à fonctionner dans le proverbe.



### ***La doctrine de Parménide.***

Voir supra EO 03.-- “ La nécessité est de dire et de penser que l’être est “ (6,1).- Car il en va de l’identité de la réalité : “ L’être est lui-même et reste lui-même et il est là selon lui-même “ (8,21).-- “ Kath ‘heauto “, selon lui-même (et non selon autre chose, c’est-à-dire selon nous). Ou : “objectif”.

### ***Un axiome de l’être (en trois mots).***

Le terme “axiome”, en grec ancien, désigne “tout ce qui, par sa valeur intrinsèque, exige une déduction”. -- Traduit : “ prémisses (de base) “ Nous expliquons.

### ***1.- La loi de la pensée unique ou de l’identité.***

La “singularité” est “le fait qu’une chose coïncide avec elle-même”. -- Dans le sillage de Parménide d’Élée, Platon dit (dialogue Sophiste 254d) : “Auto d’ heautoi tauton”. L’étranger, dans la bouche duquel Platon met cette expression, dit avec elle : “Une chose, dans la mesure où elle est confrontée à elle-même, est la même (= coïncide)”.

Avec G.Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1962, on peut dire : “Toute réalité en tant que réalité coïncide avec elle-même, --est totalement identique à elle-même”.

La formulation traditionnelle du principe d’identité est : “Tout ce qui est, est” (jugement d’existence) ou “Tout ce qui est, est ainsi” (jugement d’essence). En d’autres termes : “Tout ce qui est, est (ainsi)”. Car l’essence et l’existence sont distinguables mais en aucun cas séparables. Cf. EO 09.

### ***Note -- Tautologie.***

Le terme “tautologie” n’a pas qu’un seul sens.

**a.1.** “Je suis heureux et satisfait”. -- Il s’agit d’une figure de style : une répétition valorisante (pensez à “Je suis heureux, heureux !”).

**a.2.** “L’homme était fatigué. L’homme était fatigué. Pour .... Il était fatigué”. Il s’agit d’une figure de style “redondante” ou “redundante”. On tombe dans la répétition fastidieuse (au lieu de souligner la répétition, par exemple).

**b.** En logique (logique construite mathématiquement), une “ tautologie “ est une loi : “ Un énoncé qui est vrai dans tous les cas (indépendamment de la véracité de ses parties “.

Par exemple : “p et q ---> p” (traduit sémantiquement : “Si p et q sont (in)vrais, alors p (pris séparément) est également (in)vrai”).

Compris ontologiquement, la loi de l’identité est une “tautologie”.

“A est A” -- Notez que le premier “A” est sujet (original) ; le second “A” est proverbe (modèle) -- C’est une application de notre loi !

La raison de cette loi peut être formulée ainsi : l'identité totale du concept (et de la réalité qu'il désigne) "son(de)" - l'original - ne peut se dire qu'en termes de "son(de)" : "son(de)" ne peut s'expliquer par autre chose que "son(de)".

Lorsqu'un Heidegger dit "Das Sein - sein lassen", alors cette phrase doit être interprétée dans quelque chose comme ce sens.-- Lorsque le positiviste Comte dit "Les faits sont des faits", alors il applique, sur un certain plan (= positif) - le domaine des sciences du sujet - ce que dit la loi ontologique de l'identité.

**Note** -- Nous venons de voir que l'honnêteté et la révérence sont des conditions préalables à l'affirmation de tout ce qui est.

Cela implique que l'ontologie est la base - le "fondement" - de l'éthique (la moralité). Sans le respect de tout ce qui est, dans la mesure où il est, sans la reconnaissance honnête de ce qui est, la moralité n'est pas concevable.- En d'autres termes, la reconnaissance de tout ce qui est, dans la mesure où il est, est plus qu'un simple détachement critique.

Immédiatement, celui qui affirme reconnaît que l'axiome d'identité est "le sien". Il y a un engagement ou une implication, du moins lorsque cet appui est sincère et honnête.

**Note** : Non seulement l'ontologie "fonde" l'éthique. Il fonde également la logique. Toute logique ou logistique inclut dans ses axiomes la loi de l'identité. Sans lequel il ne peut même pas fonctionner !

Imaginez qu'au cours d'une théorie ou d'une pratique logique, "a" soit soudainement identique, totalement identique à "non-a" ! Aucun raisonnement, le cœur de la logique et de la logistique, ne serait possible.

## ***2.- La loi de l'incongruité ou de la contradiction.***

Comme nous l'avons déjà vu, EO 17 (Le néant absolu) : notre intentionnalité - l'intentionnalité de notre conscience - contient à la fois un modèle (l'être absolu) et un contre-modèle (le néant absolu).

L'absurde (le non-sens, l'impossible, l'impensable) peut être signifié comme absurde ou incongru après tout... L'identité de "l'être (le)", a une contre-identité qui n'existe pas !

Déjà Parménide d'Élée tentait de l'exprimer ainsi : "C'est ou ce n'est pas du tout" (8:11) ; "C'est ou ce n'est pas" (8:16).--

### ***Le libellé.***

"Tout ce qui est, est et ne peut être en même temps et sous le même point de vue" (jugement d'existence). -- "Tout ce qui est, est, et ne peut être en même temps et sous le même point de vue" (jugement d'essence). Dans l'une d'elles : "Être et être comme cela ne peut jamais, en même temps et sous le même point de vue ne pas être et ne pas être comme cela".

### ***Le dilemme primitif ou premier.***

“Jean est-il là ou non ?”. Parler ainsi, c’est formuler un dilemme (deux et seulement deux possibilités). On se rend immédiatement compte que cette phrase est une application de ce qui vient d’être décrit comme la loi de la contradiction.

Plus généralement : “Modèle ou contre-modèle “, entendu au sens contradictoire.

### ***“Blanc et blanc”.***

Deux peintres en bâtiment se tiennent devant un mur “blanc”. Ils observent attentivement sa blancheur. L’un d’entre eux dit : “Ce mur est blanc et non blanc” - il s’agit apparemment d’une figure de style pour exprimer le caractère mixte du “blanc de prime abord” : “Le mur, si l’on y regarde de plus près (= restriction, réserve), est (à première vue) blanc et (à y regarder de plus près) non blanc”. En bref : “blanc et non blanc”. Si ce n’est pas blanc pur... Ça n’a rien à voir avec le principe de contradiction.

**Note** -- Le nihiliste peut, bien sûr, prétendre que la loi de la contradiction ne le concerne pas ! Mais alors ils reconnaissent logiquement-épistémologiquement (à la réalité, dans la mesure où ils sont honnêtement et respectueusement d’accord) le principe, tandis qu’avec la volonté, malhonnêtement, irrévérencieusement, ils méconnaissent la loi. C’est invariablement la liberté profonde de l’esprit humain.

**Note** : Il existe des systèmes logiques (logistiques) et mathématiques concevables qui acceptent (énoncent explicitement) l’axiome d’identité mais pas l’axiome de contradiction.

Dans ce cas, ils l’appliquent réellement sans l’énoncer explicitement dans les axiomes du début.

**Remarque** : les marxistes, en vertu de la pensée “dialectique” (travail avec les opposés), parlent régulièrement de “contradictions interpersonnelles”. Ils prouvent ainsi que l’axiome de contradiction est quelque chose de plus qu’une simple forme de vie.

### ***Un modèle applicatif.***

Le système monétaire européen a connu une crise au cours de l’été 1993. Les spécialistes affirment que le cœur de cette crise était “une contradiction”. Plus précisément : entre les économies allemande et française.

L’Allemagne, sous la pression des charges financières de l’unification de l’Allemagne de l’Ouest et de l’ancienne Allemagne de l’Est, veut combler le déficit budgétaire, entre autres, en maintenant des taux d’intérêt élevés. La France, en revanche, malgré une économie fondamentalement saine, a besoin de taux d’intérêt plus bas (qui sont maintenus artificiellement élevés).

Ceci afin de stimuler son économie (en récession) et de lutter en même temps contre le chômage, entre autres.

**Conclusion** - Il y a donc au moins une “contradiction” limitée au sein d’un seul et même système économique (monétaire). - Dans ce sens bien défini, les marxistes ont raison : une telle “contradiction” économique (et immédiatement politique) existe.

3.- La loi du dilemme primaire (troisième exclusion).

Le dilemme de base dit : il n’y a qu’un choix entre le modèle (être) et le contre-modèle (non-être), Eh bien, un dilemme (‘dis’ (deux fois) + lemme) qui inclurait un troisième (ou plus) choix (hypothèse) se détruit lui-même. Car il n’y a que “l’un ou l’autre”.

La formulation : “Soit une chose est (ainsi), soit elle n’est pas (ainsi) : il n’y a pas d’autre possibilité”. C’est ce qu’on appelle généralement “la loi du tiers exclu”.

**Nous concluons.**

Avec ce dernier chapitre sur les jugements fondamentaux (axiomata) régissant l’être (et le non-être), les bases de l’ontologie ont été posées. Puisque, dans notre interprétation qui est la classique, la philosophie est essentiellement ontologie, le socle de ce qui suit, depuis trois ans, est posé.

La suite de l’article montre qu’il en est ainsi.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 453, cite Aristote (Metaph. 10:2 ; De intreprer. 3, in fine).

Einai”, l’être, n’est pas un “semeion” d’un fait séparé.

**Par conséquent**, si l’on dit d’une chose (particulière) qu’elle est “sur” (être), il s’agit d’un “psilon”, d’un terme vide, parce qu’avec lui on ne dit rien sur cette chose qui se réfère seulement à cette chose. Ce n’est qu’en relation avec un autre terme que “einai” (sa) signification prend forme”.

**Modèle appliqué.**

a. Si je dis “Cette fille est là”, cela signifie qu’elle est là, mais que je ne connais rien de spécial à son sujet qui la distingue des autres. On peut dire n’importe quoi à propos d’une chose “qu’elle est” (tant qu’elle est quelque chose).

b. Mais lorsque je dis : “Cette fille là-bas est Mieke et elle est sur le point de se marier”, c’est seulement à ce moment-là que je communique quelque chose de spécial (catégorique) qui est “semeion”, essence, à elle et à elle seule. Ce n’est qu’ensuite que j’exprime les véritables informations qui concernent Mieke.

**Conclusion** : “ Être “ est donc un terme catégoriquement vide.

### **Exemple 5.-- Noms : ontologie, métaphysique. (29)**

Examinons les noms du métier que nous commençons à comprendre dans ses fondements.

#### **1.-- Première philosophie.**

Aristote de Stageira (-384/-322), l'élève de Platon, appelait ce que nous appelons aujourd'hui ontologie ou métaphysique "première philosophie". Sa définition : "étudier l'être en tant qu'être" ! Pas tel ou tel être, pas un ou plusieurs types de réalité ! Non : tout cela, c'est être sans plus.

Puisque : la réalité est le concept de base qui rend tous les autres concepts possibles, elle vient toujours en premier. Même quand on n'y pense pas.

L'étude de la réalité en tant que réalité est, par essence, la prémisse de toutes les formes possibles de connaissance et d'étude. Après tout - c'est le raisonnement d'Aristote - que vaut un scientifique si sa compréhension de la réalité est manifestement confuse, voire parfois complètement fautive ?

C'est aussi pour cela qu'il appelle cette "première philosophie" "sagesse" (c'est-à-dire la perspicacité dans les choses humaines et divines, c'est-à-dire dans toutes les choses), car les divinités connaissent "tout" ("panta") et les humains partagent cette connaissance divine.

#### **2.1.-- Métaphysique.**

Andronikos de Rhodes (entre -100 et 0), un penseur péripatéticien ou aristotélicien, a classé les œuvres d'Aristote dans un ordre particulier.

Tout d'abord, ce qu'on appelait alors les œuvres "physiques" (philosophiques naturelles). Puis, par souci de difficulté, les ontologiques. Titre : "meta to fusika", "après le physique". -- Ce nom, qui indiquait d'abord un ordre pur, est devenu par un jeu de mots -- "meta", en grec ancien, peut aussi signifier "au-dessus" -- le nom des œuvres qui ne s'étendaient pas seulement après le physique (visible, tangible, etc.) mais au-dessus de lui.

Puisque "tout" s'étend au-delà de tout ce qui n'est pas tout, on peut parler d'ontologie... En latin : "trans.physica", qui s'étend au-delà de la "physique".

#### **2.2.-- Ontologie.**

Celui-ci est le meilleur des trois ! Mais, comme c'est toujours le cas, il est arrivé tard. Johan Clauberg (1622/1665), un rationaliste cartésien aux influences platoniciennes, a été le premier à introduire ce nom.

Il affiche le meilleur. Par quoi ? Parce qu'il mentionne le terme "on(t)", qui, en grec ancien, signifie "être".

### **Exemple 6.-- L'ontologie transcendantale. (30/35)**

On peut aussi parler d'"ontologie générale" mais, parce que "général" signifie ici "radicalement général" ou "transcendental", le terme "ontologie transcendantale" est le meilleur.

Maintenant que les concepts de base (existence/essence) et les jugements de base (être est être) ont été clarifiés, nous allons approfondir l'aspect global.

Nous voyons, une fois de plus, comment la religion a ouvert la voie.

#### **1.-- "Panta" (tous).**

Tout être. Toutes les choses (en ontologie, le terme " chose " est identique à " quelque chose ". Avec peut-être l'accent mis sur la concevabilité (pour certains)).

#### **a.-- "Panta" dans Homère.**

On pense qu'Homère a vécu - en Ionie (Asie mineure) peut-être - entre -900 et -700. Son nom est "l'aveugle". Pourtant, il s'est comporté, au moins comme un poète, comme un voyant. Mantis", celui qui voit, -- beaucoup plus profondément et beaucoup plus que le compagnon non voyant qui n'est pas aussi doué, est capable -- avec la coopération de la divinité -- d'"a.lèheia", d'arracher à l'oubli ou de "révéler" tout ce qui est ("vérité"), -- d'"apokalupsis", la révélation. Grâce à sa "conscience élargie" ("mnèmosune" ou aussi "anamnèse").

*Iliade* 2:485.-- "Dites-moi maintenant, Muses - Mousai - qui occupez les demeures olympiques, car vous êtes des déesses. Résolument présent. Tu sais panta, tout. Mais nous n'entendons qu'un "kleos", une rumeur non vérifiée, et nous ne savons rien (...)". C'est le texte.

**a.** Les muses, en tant que déesses, c'est-à-dire des êtres supérieurs et très doués, se caractérisent par la "parousie", l'omniprésence. Pareste", dit littéralement le texte.

**b.** C'est précisément en raison de cette parousie, de cette présence dans la réalité, qu'ils ont une "conscience élargie" informée et qu'ils "savent tout".

#### **Prière.**

Le faillibilisme ou l'inafaillibilité de l'homme archaïque - nous n'entendons que des rumeurs vagues et non vérifiées - nous incite à nous tourner vers la divinité, qui est omnisciente.

Le "voyant aveugle" (c'est-à-dire aveugle comme un mortel, mais voyant comme éclairé par les Muses) prie donc dès le début pour "une bonne œuvre" (c'est-à-dire une œuvre solide). Un poète archaïque n'écrit pas seulement de "beaux vers" (comme ceux d'aujourd'hui). Il est à l'œuvre en tant que voyant dans l'écriture de ses vers.

***b.-- L'ontologie comme théorie de tout ce qui est.***

(c'est-à-dire tout ce qui est "quelque chose", de toute façon), parle, en toute objectivité, c'est-à-dire selon l'objet, du même "panta", tout ce dont parlait un poète comme Homère. Car en tant que méthode, l'ontologie - dans la mesure où elle est restée une véritable "ontologie", comme chez Parménide par exemple - montre précisément la même méthode, c'est-à-dire que l'ontologue "voit" l'être comme étant. Il révèle ce qu'il "voit".

Il commet - pour ainsi dire - "a.làtheia", la vérité sur l'être. Il fait sortir les êtres de leur cachette ("lethè" signifie "oublié"). Tout comme le voyant poétique découvre le destin des hommes et des divinités, de l'univers.

Et pourtant : la différence est frappante - nous venons de dire "les destins des hommes et des divinités, de l'univers". La poésie, au sens archaïque-sacré ("sacré" signifiant "consacré"), se concentre avant tout sur le destin. Le destin, c'est tout ce qui nous arrive. Tout ce qui arrive aux gens. Tout ce qui arrive aux divinités. Tout ce qui arrive à l'immense cadre de la nature dans lequel se trouvent les hommes et les divinités. Le destin est l'histoire que nous - humains, divinités, univers - vivons. Le destin est une chose temporelle.

L'ontologie d'un Parménide est avant tout une "logique appliquée". La logique, c'est la pensée. Au lieu de créer de la poésie, l'ontologue "pense". Il pense le peuple, les divinités, le cosmos.

**Résultat** : des concepts abstraits pour représenter le peuple, les divinités, toutes les choses qui composent le "fusis", lat. : natura, la nature comme la totalité de tout ce qui est. Résultat : Parménide conserve la forme de la poésie, la forme pure, mais le contenu n'est pas une épopée, un récit puissant et séduisant, comme chez Homère, mais un traité, une "théorie".

La pensée abstraite-logique est née immédiatement - et pour de bon en Occident !

Panta', tout le destin. Oui ! Mais l'ontologue les voit comme "panta", tout ce qui est. Comme tout ce qui est donné... à l'esprit de la pensée. Qui trace les similitudes et les connexions. En d'autres termes, elle recherche d'abord des connexions logiques (similitudes, rapprochements). Et les traduit non pas en une histoire (puissante) mais en une "exposition" (théorie).

Nous disons : "traduit". Oui, parce que le déploiement puissant du destin se raidit dans l'état d'esprit solidifié dans lequel il doit avoir lieu.

Une question se pose : où sont les destins maintenant ?

## 2. *“Tout ce qui était, est et sera”*.

Non : le destin des poètes était fixé à l’avance, sous une forme abstraite et logique.

A J.P.Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, I, Paris, 1971, 82, dit : “Les mêmes termes servent, dans les oeuvres d’Homère (Iliade, Odyssée), à représenter la compétence de voyant de Kalchas, le voyant, et, dans les oeuvres d’Hésiode d’Askra - Travaux et jours, Theogonia - à représenter le rôle de Mnémosune ; Se souvenir,”.

*D’ailleurs*, la meilleure traduction de “Remembering” serait “expanded consciousness”. Conscience élargie de celui qui voit plus et différemment que le commun des mortels. Se souvenir est aussi la déesse-causatrice de tout ce qui, chez les humains, les mortels, est une forme ou une autre de conscience élargie. Par exemple, une prémonition qui se réalise. Comme le contact intuitif entre la mère et l’enfant. Et aussi les paroles parfois extrêmement vraies d’un lecteur de cartes qui donne parfois des informations extrêmement précises, Dieu sait comment.

En d’autres termes, ce que le Souvenir est, il le cause. Elle est donc non seulement une “Urheberin” (donneuse de causes, comme l’a dit Nathan Söderblom), mais aussi une “Funktionsgöttin” (utilisatrice), une déesse qui exerce une “fonction” dans l’un ou l’autre domaine (ici : l’élargissement de la conscience quotidienne des mortels).

Vernant : “Le souvenir connaît - et exprime en chanson - tout ce qui était, tout ce qui est et tout ce qui sera”.

Lisez Homère, Iliade 1:70 et Hésiode, Théogonie 32 et 38, et vous verrez que cela est dit avec beaucoup d’insistance.

Mnémosunè, terme similaire à “anamnesis”, lat. : reminiscentia, mémoire ordonnée, possède ainsi une connaissance de “l’être-dans-les-dimensions-du-temps” c’est-à-dire l’être passé, l’être présent, l’être futur.

Nous sommes ici en train de tâtonner pour trouver notre destin. Connaître le destin revient à connaître l’être en tant qu’être passé - ne plus être -, en tant qu’être présent - être juste maintenant - et en tant qu’être futur - ne pas être encore - . Le “temps” est comme un “être” en mouvement. Le temps s’écoule à l’envers. C’est-à-dire : être des flux !

Mnémosunè était considérée comme la chef des Muses.-- Les Muses et les Gedenkens sont un groupe d’introducteurs de déesses de “l’illumination”. “Urheberinnen des Gedenkens”, pour citer le spécialiste des religions Söderblom.

Par conséquent, Homère, Hésiode et d’autres reçoivent des inspirations de la déesse principale et/ou de ses muses.



Le résultat est le suivant : le poète / voyant vit - porté par, englobé par, guidé par les déesses - avec les déesses, une perception directe - “theoria”, perception pénétrante - de tout ce qui était avant (“ta pro t’ eonta”), de tout ce qui est maintenant (ta nun t’eonta”), de tout ce qui sera (“ta t’ essomena”). Immédiatement, nous avons les termes grecs les plus anciens.

Vernant : “Le poète connaît le passé parce qu’il a la capacité d’être présent dans le passé comme un témoin oculaire”. (O.c., 83). En effet, les déesses “ inspirent “ (portent / englobent / dirigent) celui qui est lui-même “ parousia “, présence.

En ce qui concerne le passé, se souvenir - l’une des significations de “Remembering” -, voir, connaître sont fondamentalement les mêmes. En ce qui concerne le présent : se rendre compte à distance, voir, savoir. Concernant l’avenir : voir (à l’avance) et prédire, voir (à l’avenir), savoir (à l’avance).

C’est le Mémorial et ses muses : la conscience élargie. Une conscience qui est tellement “pante”, tous les destins, tout l’être dans le temps, -- tout ce qui était avant, tout ce qui est maintenant, tout ce qui sera, comme un témoin oculaire “proche” - parousia, anamnesis -, que la poésie est précisément dans une culture archaïque-sacrée. C’est ainsi qu’a commencé aussi, mais au lieu d’être le destin-description (narration), le destin (exposer, négocier), l’ontologie.

Ainsi, notre crainte - que le flux temporel de la littérature épique ne se perde dans la congélation de l’être - est en fait sans fondement, si du moins nous nous en tenons aux origines mêmes de la pensée occidentale, c’est-à-dire là où l’histoire du destin se transforme en science du destin.

Nous voulons essayer de garder les deux ensemble dans ce cours. Pour que la théorie ne lâche jamais l’événement. Mais aussi pour que l’événement ne se départisse jamais de sa théorie d’ajustement. Un destin sans une compréhension qui rend ce destin transparent est un destin terne. Une compréhension qui ne reflète pas un destin est une compréhension vide. Le destin et le concept de destin vont de pair. C’est une véritable ontologie vivante. Il s’agit d’un destin ontologiquement mis en œuvre.

### ***Le travail préliminaire nécessaire.***

Les personnes qui ne sont pas en contact avec tout ce qui est conscience élargie pensent souvent qu’une vie “inspirée” les libère de tout effort. Le poète devrait simplement se laisser “porter, englober, gouverner” par une déesse ! (= naïf).

Dans les civilisations archaïques-sacrées, ni les voyants ni les poètes n'agissent de la sorte ! Vernant, lui aussi, est explicite. "Être témoin du passé, révélation directe, don divin, -- toutes ces caractéristiques que montre l'inspiration des Muses et de Mnémosune, la Mémoire, n'excluent pas que le poète y soit préparé par un travail acharné : être voyant s'apprend, se pratique".

Il est évident que faire de l'ontologie s'apprend, se pratique. C'est ce qu'a toujours été la vraie philosophie.

### ***Mise à jour traditionnelle.***

Le terme - courant chez les rhétoriciens ou les professeurs d'éloquence - de "paraphrasis", de rétractation, est ici très utile. En grec ancien, cela peut avoir deux significations :

- a. Dire avec des termes différents (y compris les siens), expliquer (commenter, interpréter) ce que disent les autres ;
- b. déformer le sens de ce que disent les autres.

En termes de théorie des modèles : un original (ce que les autres prétendent) est exprimé en termes de modèle (différent) (ce que l'on prétend soi-même).

Vernant, p.c., 83 : lorsque le poète - en "chantant" (c'est-à-dire en créant de la poésie) - improvise, cela n'exclut pas qu'il le fasse sur la base d'une reproduction exacte d'une tradition poétique transmise de génération en génération ".

Nous appelons cela "actualiser la tradition". Dans ce contexte, "actualiser" signifie interpréter ce qui a été transmis dans le cadre de la situation actuelle ou du présent, mais de telle sorte que l'on reste dans les hypothèses de base de la tradition. On reformule, si nécessaire avec ses propres mots, oui, nouveaux, mais on respecte ce qui a été établi dans les "principia", les présupposés.

Il est immédiatement évident que l'ontologue emprunte un chemin analogue, en partie identique, en partie différent : il parle le langage de la tradition, mais en l'adaptant, en l'insérant dans un nouveau cadre temporel, par exemple le nôtre, post-moderne. Nous appelons cela la "paraphrase ontologique".

**Note** -- Il est fait référence à :

- C. Rehdantz, Hrsg, *Demosthenes (Eight Philippic Reden)*, I, Leipzig, Teutner, 1865-2, 109/133 (Rhetorischer und stilistischer Index) ;
- E.Amon/ Y. Bomati, *Vocabulaire du commentaire de texte*, Paris, 1993 ;
- id., *Vocabulaire pour la dissertation*, Paris, 1992.

### ***La “grande” histoire (transcendantale).***

Le contenu total de toute expansion de la conscience est - ce que nous pourrions appeler, selon les termes du postmoderniste François Lyotard (1924/1998) - l’histoire globale ou grande histoire -- en particulier, le début de l’histoire cosmique (l’histoire des divinités et des êtres humains) est l’enjeu - “ archè “, entendu ici comme “ l’origine globale “ - d’un “ être “ en devenir, dans lequel nous nous situons avec nos destins. Vers un avenir.

#### ***1... Homère, 2 : 484v...***

“Et maintenant, dites-moi, Muses, qui habitez les demeures divines du mont Olympos - car vous êtes des déesses, omniprésentes en toutes choses, alors que nous n’entendons que des rumeurs et ne savons rien - , dites-moi qui étaient les guides, les chefs des Danaes”.

#### ***2.-- Hésiode, Theogonia.***

1/5. “ Commençons par chanter les louanges des Muses héliconiennes, qui habitent l’Hélicon, la grande et divine montagne. Souvent - autour de la source à l’eau glauque et de l’autel du fils primitif Kronos (le dieu suprême Zeus) - ils dansent avec les beaux pieds (...)”.

22/23 - “Ce sont eux qui ont appris à Hésiode une belle chanson alors qu’il gardait les moutons au pied de l’Hélicon”.

27/32. -- “(...) ‘Nous pouvons raconter des choses imaginaires qui semblent tout à fait réelles. Mais nous pouvons aussi, si nous le souhaitons, raconter des choses vraies’”. Ainsi parlaient les filles du grand Zeus (les Muses), véridiques dans l’immédiat. En guise de sceptre, ils m’ont offert, Hésiode, une belle branche arrachée à un laurier en fleur.

Puis ils m’ont donné un chant inspiré par les divinités, afin que je puisse glorifier “ta t’ essomena pro t’ eonta”, tout ce qui sera et tout ce qui était avant.

***Conclusion*** - Tout être, “panta”, “ta pro t’ eonta, ta nun eonta, ta t’ essomena”, tout ce qui était, est, sera.

Il s’agit en fait de la totalité dans sa dimension synchronique et diachronique.-- Lorsque la philosophie prétend pouvoir tout penser, il s’agit d’une paraphrase du discours poético-mantique. Les déesses sont à l’origine de l’aspect transcendantal ou englobant de la philosophie telle qu’elle a été comprise, surtout par la pensée occidentale, depuis Parménide. Diachroniquement, cela signifie que l’on peut construire une “grande” histoire dans laquelle toutes les “petites” histoires - nos destins, par exemple - ont leur place. Vraiment une grande prétention !

### **Exemple 7.-- Ontologie modale (36/43)**

En fait, le terme “ontologie modale” est incorrect : “ontologie des modalités” serait un terme correct.

#### **En guise d'introduction.**

Le terme “modalité” est ambigu.

#### **a. Phénoménologique**

(par exemple, au sens de Hegel) “modalité” signifie la forme ou la forme dans laquelle quelque chose peut apparaître : celui qui retrace les “formes” ou les modes d'apparition de la raison humaine au cours de l'histoire culturelle mentionne les différentes “modalités” de cette raison.

#### **b1. Parlé.**

La “forme” dans laquelle l'énonciation d'un proverbe dans une phrase ou un jugement (discours de costume) peut être exprimée. Par exemple : a. “Il pleut”. b. “Il se peut qu'il pleuve”. La première phrase est dépourvue de modalité ; la seconde présente la modalité “potentialis” (possibilité), exprimée par le terme “peut-être”.

#### **b2. Légale.**

Un acte juridiquement valable peut avoir une modalité, c'est-à-dire une sorte de réserve. Au sens grammatical et juridique, une réserve ou une restriction est à l'œuvre. Une déclaration (discours) ou un jugement (loi) n'est pas inconditionnel ou “absolu” (absolu) mais “sujet à réserve ou restriction”. Par exemple, un contrat de mariage est valable “avec une réserve” (un accord supplémentaire), c'est-à-dire sous condition, et non sans condition.

Lisez l'EO 23. -- Une loi est sans restriction ! Sans plus. Sans aucune condition.-- Ainsi, dans la doctrine du jugement, une modalité est présente dans un énoncé, lorsque du sujet la parole est prononcée avec réserve.

#### **Ontologie des modalités.**

Voici immédiatement la liste : nécessaire - non nécessaire (sous réserve, possible) - nécessairement non. “Non nécessaire” est également appelé “accidentel” ou “contingent”.

#### **Modèles.**

- a. Il est nécessaire que a, a soit (à cause de l'identité totale de a avec lui-même).
- b. Il est possible que a soit égal à b (en raison de l'identité partielle),
- c. Il est nécessaire que a et non-a ne coïncident pas. Ou réécrire : “ Il est impossible que a et non-a coïncident “ : On peut aussi réécrire : “ Il est absurde que ... “.

#### **Bibliographie :**

- G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962 ;
- O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 73 (Modalität), 76/80.

### **Modalités logiques.**

Logique” signifie ici “raisonnement”, c’est-à-dire la doctrine de l’inférence.- Platoniquement parlant, il existe deux types principaux :

a. la déduction ou “sunthesis” et b. la réduction ou “analysis”.

Prenons le calendrier des deux selon Jevons-Lukasiewicz.

#### **A.-- Le raisonnement déductif.**

Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B.

**Modèle d’application** : si toutes les filles sont belles, alors telle et telle fille le sont aussi. Eh bien, toutes les filles sont belles. Donc cette fille et cette fille o.m. sont belles... L’inférence B découle nécessairement des prépositions “Si A, alors b” et “Eh bien, A”.

Théorie des collections : si tout (collection universelle), alors certains (collection privée). Ou encore : du générique au spécifique (dans l’ancienne langue).

#### **B.-- Le raisonnement réducteur.** Si A, alors B. Donc A.

**Modèle appliqué.** -- Si toutes les filles sont belles, alors cette fille et ensuite cette fille. Eh bien, cette fille est - la fille est belle. Donc toutes les filles sont belles.

La conclusion A ne découle pas nécessairement des prépositions “Si A, alors B” et “Eh bien, B”. En d’autres termes : ce n’est pas parce que deux filles sont belles qu’il s’ensuit nécessairement que toutes les filles sont belles !

**D’ailleurs**, ce schéma est celui de l’induction ou de la généralisation... On voit les modalités ontologiques émerger au cœur même de la logique comme raisonnement.

**Note** : La nature tripartite de I. Kant (1724/1804 ; figure de proue de l’Aufklärung allemande).

#### **a. Des jugements assertifs.**

“Il pleut” On affirme de manière neutre que quelque chose - la pluie - est un fait (“assertio” est une pure affirmation).

#### **b1. Jugements apodictiques.**

“Après la pluie, le paysage devient humide”. Même si la nécessité n’est pas exprimée littéralement mais est subjuguée, comme dans cette phrase, il y a une nécessité (ici : naturelle) (‘apodeixis’ est une preuve (force)).

#### **b2. Les jugements problématiques.**

“Peut-être qu’il pleut”. -- Dans la langue de Kant, “problématique” (de “problèma”, la demande) signifie un fait possible.

**Conclusion** : Fait, fait nécessaire, fait possible. On reconnaît, en quelque sorte, les anciens “tropoi” (grec) ou “modi” (latin) ontologiques, c’est-à-dire les modalités.

**Possibilité... Bibliographie** : John Cohen, *Chance, skill and luck (The psychology of guessing and gambling)*, Utr./ Antw., 1965, 165v ;

-- Ton Maas, *Dwarsgebakken wetenschap*, Amsterdam, 1988, 121 (monde stochastique).

**À propos** : le terme “stochastique” (du grec ancien “stochastikos” qui signifie, entre autres, “basé sur des suppositions”) désigne tout ce qui est déterminé par le hasard et ne peut donc être connu que sur la base de suppositions.

Dans ce contexte, “at random”, en anglais, signifie “au hasard” ou “basé sur le pur hasard”, tandis que “randomiser” signifie, entre autres, “classer au hasard dans un groupe”. En effet, un monde ou un univers dans lequel le “hasard” régit les phénomènes est un monde de “possibilité”. L’incalculable, l’imprévisible, implique une multiplicité de possibilités ou de “variables ou facteurs stochastiques”.

**Le terme “probablement”.**

J. Cohen, *Chance, Skill and Luck*, mentionne une expérience fascinante - un test d’interprétation, en l’occurrence, réalisé par des filles de dix ans.

**Donné** : “Que signifie la phrase “Il va probablement pleuvoir” ?

**Demandé** : le sens correct, notamment du mot “probablement”.

C’est clair, tout de suite : les filles devaient marquer la phrase donnée sur fond de l’expression “Il va pleuvoir” (une affirmation sans restriction).

**Résultats**. - Voici quelques réponses.

Fille 1. - “Le mot “probablement” signifie qu’il pourrait ou qu’il va peut-être pleuvoir. Ou encore : qu’il est très probable ou qu’il ne pleuvra pas”.

On observe le tâtonnement de cette fille : “ peut-être “ est moins probable que “ probablement “ ; “ très probable “ est trop probable.

Fille 2. - “Il est très probable qu’il pleuve. Je suppose qu’il va pleuvoir (...). Je ne suis pas sûr qu’il va pleuvoir (...). Je ne sais pas s’il va pleuvoir oui ou non. Je crois qu’il va pleuvoir”. Encore une fois, je cherche - à tâtons - une traduction linguistique correcte du terme “probablement”.

Fille 3. - “Il pourrait pleuvoir. Je pense qu’il va pleuvoir. Je suis sûr qu’il va pleuvoir. Je doute qu’il pleuve”. -- Comme c’est touchant ! “Je suis sûr” et “je doute” en même temps !

**Jusqu’à présent** : 1 est objectif (le phénomène de la “pluie” est mentionné) ; 2 et 3 sont plus subjectifs : “Moi, moi, moi...”.

Maintenant, la fille 4. -- “Il pourrait pleuvoir abondamment. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. Ce serait amusant. Vous allez probablement l’apprécier. Il va probablement venir te chercher”.

Ici, toute orientation objet a disparu, -- pure imprégnation subjective !

**Conclusion** - Les quatre types d'interprétation ou d'interprétation de la phrase avec prescription donnent un différentiel ou une gamme qui va de l'objectif au subjectif pur en passant par le semi-subjectif. Nous voyons immédiatement trois types de "réalité" (dans le sens de "être en phase avec la réalité").

**Remarque** : les organisateurs du test ont peut-être oublié de signaler que la tâche est ambiguë.

a. Que signifie la phrase en elle-même ?

b. Que pensez-vous personnellement, suite à cette phrase ?

Les deux aspects de la question se rejoignent, mais ils sont distincts ou discriminatoires !

Certains - 1 - comprennent : "Que signifient les mots ?"; les autres - 2, 3 et certainement 4 - comprennent : "Qu'en pensez-vous ?".

### **Rumeurs.**

On sait que l'historien antique Cornelius Tacitus (55/119 ; Annales) attachait une grande importance à ce qui, dans le latin de l'époque, était appelé "rumeur" (mv. : rumores), rumeur - tout ce qui se raconte dans les places et dans les maisons sur les gens, les faits.

C'est encore le cas aujourd'hui : l'impression d'image créée par un journaliste de télévision, par exemple d'un homme d'affaires ou d'un politicien, peut être décisive pour la formation de l'opinion ! Si l'on sait aussi combien les journalistes peuvent être sans scrupules ou vendus à des groupes d'intérêts ! Eh bien, de nombreuses personnes qui ont une telle impression - en regardant la télévision, par exemple - réagissent rarement selon le type objectif (filles 1),-- elles réagissent plutôt selon leurs propres souhaits subjectifs ou très subjectifs (filles 2, 3 et 4). Ces derniers oublient que les rumeurs appartiennent à la catégorie de la "modalité possibilité". L'impression d'image créée, par exemple, peut être vraie. En d'autres termes : "L'impression visuelle ou la "rumeur" est vraie - sans préjudice de la possibilité de vérifier plus avant la véracité de la personne qui dit la vérité".

L'ontologie modale n'est donc pas seulement un cas théorique de niemendal au quotidien.

### **Contingentisme.**

Richard Rorty (1931/2007) était un philosophe américain à succès, ces dernières années. Sa *Philosophie du miroir de la nature* (1979), un livre à succès, a fait de lui un conférencier recherché, -- aux côtés d'un J. Derrida (1930/2004, déconstructionniste) et de Stephen Toulmin (1922/2009 ; *The Uses of Arguments* (1958)). En tant qu'"ironiste libéral", il ne prend pas sa propre "théorisation" très au sérieux : il veut fournir des explications à d'autres concitoyens - libéraux - mais pas leur imposer des théories... Penseur sans prétention !

En 199, il a publié *Contingency, Irony and Solidarity* -- La solidarité ou l'unité s'applique à lui, mais de telle manière que chaque sujet individuel peut s'enrouler dans son propre petit nid -- avec l'idéal non-sein, biblique (craignant Dieu), sartrien, païen ou autre devant les yeux. Tant que l'on n'impose pas à son prochain sa propre opinion, trop individuelle, dans notre monde d'interprétations sans fin de la vie et du cosmos, c'est-à-dire dans notre monde post-moderne. Typiquement américain.

*Contingentisme*” est le titre de sa vision la plus individualiste : “contingent” ou “simplement possible ; -- accidentel”. - Les philosophes du passé ne sont pour chacun d'entre nous, pris individuellement, que des produits de pensée non contraignants et contingents. Non que ces produits de la pensée soient restés sans séquelles - parfois profondes - (“réception”, comme disent les rhétoriciens d'aujourd'hui), bien au contraire. Mais leur validité générale, leur universalité, peuvent être “déclassées” en constructions purement fortuites et hautement subjectives.

Les “grands récits” - pensez à la vision biblique du début, du milieu (le Christ) et de la fin (le retour de Jésus), -- à l'idée de progrès des Modernes - font peu d'impression sur la plupart des contemporains d'aujourd'hui, voire aucune. Chacun s'installe dans sa propre vision du monde et de la vie. Et ainsi, ils vivent, aussi solidement que possible, dans la société.

Ainsi, le “contingentisme” ou la “pensée des coïncidences” représente la présupposition d'une multiplicité infinie de sujets ayant des points de vue individuels qui sont dus ou attribuables au hasard.

Encore une fois : une des applications possibles de la modalité “possibilité”. Contingentisme : une série infinie de sujets possibles hautement individuels - avec leurs propres produits de pensée individuels.

Ce qui est en fait une représentation très précise de ce que la planète Terre montre aujourd'hui, dans cette ère post-biblique et post-moderne.

Voir : -- R. Ronty, *Contingence, ironie et solidarité*, Kampen, Kok - Agora/ Deurne, Denis, 1992 ;

-- *Solidarité ou objectivité (Trois essais philosophiques)*, Meppel - Amsterdam, Boom/ Deurne, Denis, 1990.

Cette philosophie est en effet l'une des philosophies possibles. Ce n'est pas le seul possible !



## ***Impossible.***

**Bibliographie** : Charles Lahr, S.J., *Logique*, Paris, 1933- 27, 495.-- L'impossible, l'absurde ou l'incongru, nous l'avons déjà rencontré avec EO 26 (Loi sur l'incongruité). Nous allons maintenant l'examiner plus en détail, du point de vue de la modalité.

### ***1.1 - Carré rond.***

La position que nous défendons est la suivante : nominalement, c'est-à-dire selon le pur son des mots (termes prononçables), cela est possible, mais réellement ou objectivement, c'est-à-dire dans la mesure où les réalités indiquées par les termes sont pensées en elles-mêmes, cela n'est pas du tout possible. En d'autres termes, c'est impossible.

C. Lahr, nourri de la tradition cartésienne française, le prouve comme suit.

**a. Analyse** - Notez que le terme "analyse" doit être compris (non pas dans le sens platonicien de "raisonnement réducteur", mais dans le sens cartésien de division en éléments individuels d'une totalité (ce que Platon appellerait plutôt "stoicheiosis" (elementatio) ou analyse factorielle).

#### ***1. Surface.***

Si l'on part de la "surface", on constate que le "rond" et le "carré" sont tous deux un type de surface. "Dans ce sens" - notez la restriction ou la réserve - ils vont parfaitement ensemble. Ils sont "possibles" et "concevables".

##### **1.1. Forme géométrique des lignes.**

Il est impossible qu'une ligne circulaire coïncide avec les quatre lignes d'un carré. Une telle coïncidence est parfaitement inconcevable, impossible, absurde, grotesque.

##### **1.2. La longueur des lignes à partir du point central.**

Dans le cas du cercle - rond - ceux-ci, en tant que rayons, sont tous de même longueur, alors que dans le cas du carré, ils diffèrent en longueur.

Conséquence : ils ne peuvent pas coïncider et - en tant qu'entité ou "être" - ils sont inconcevables.

#### ***b. Synthèse.***

Encore une fois (pas dans le sens platonicien du raisonnement déductif mais) dans le sens cartésien de la vue synthétique de l'analyse ou de la division en facteurs : en fait - pas mot à mot - l'analyse totale dans les termes "carré rond" ne montre pas une réalité ou un être mais au moins deux choses, impossiblement entrelacées.

**Note** -- Dans la langue de Bertrand Russell - en 1905 - "Il est faux qu'il y ait un et un seul x qui soit à la fois rond et carré". Une telle formulation ne dit explicitement au moins rien sur la modalité d'impossibilité - elle est nécessairement vraie - mais elle y est implicite. Ce qui doit être démontré par la preuve.

### **1.2. - “Deux plus deux font cinq”.**

On peut penser aux éléments séparés - deux + deux et cinq côte à côte - mais en tant que somme ou totalité de sorte que ces deux éléments coïncident, ils sont inconcevables.

### **2.-- Douleur non ressentie.**

Ici, nous pouvons partir d'une définition fondée sur l'expérience du concept de douleur et du concept de douleur non ressentie. Cela fait partie de la définition ou de l'essence même de la douleur que de la ressentir ! Encore une fois : le non ressenti et la douleur peuvent être considérés comme étant côte à côte (séparés), mais pas ensemble.

**Note** : L'harmonisation est une doctrine d'ordre(s). Il s'agit de la théorie des relations (rapports), y compris les structures.

Harmologiquement parlant, l'impensable ou l'impossible, dans les cas mentionnés ci-dessus, est l'application du concept de système.

Par exemple, les nombres “deux”, (deux + deux) “quatre” et cinq. Les nombres forment un système cohérent dans lequel chaque élément distinct présente une et une seule identité (identité totale avec lui-même) de telle sorte que, dans ce système, les autres nombres sont pensés mais différents essentiellement de lui en termes d'identité. Or, si un élément d'un système, ici un nombre, par exemple “deux + deux = quatre”, perd son identité et est confondu avec “cinq”, alors tous les autres (le complément ou l'autre partie de la division) perdent aussi leur identité.

Il en va de même pour les mots d'un système linguistique : si un mot perd son identité (sa signification), tous les autres mots de cette langue sont compromis. Les synonymes le prouvent, mais par paires. Ou du moins ensemble (car ensemble ils ont une seule signification (identité)).

### **L'harmonie.**

Werner Jaeger, qui travaillait à Harvard à l'époque, a déclaré que, surtout depuis les Paléopythagoriciens (-550/-300), le concept d'“harmonia”, littéralement : agrégation (ordonnée et donc belle), -- qui implique une agrégation non contradictoire, était l'un des concepts - catégories - de base de la vie et de la pensée de la Grèce antique, en particulier de l'art (nous pensons aux beaux bâtiments et aux belles sculptures).

L'absurde ne s'intègre pas, sauf en tant qu'élément d'un ensemble harmonieux.

De sorte qu'après tout, le terme “impossible” relève de l'harmologie (et donc de l'harmonie comprise dans son sens grec antique).

**Note** -- Modalités logistiques.

Il existe une différence essentielle entre la logique ou théorie de la pensée traditionnelle-classique (que nous représentons ici) et la logique logistique ou formalisée, mathématique-symbolique, plus récente (bien que déjà préfigurée dans la théorie de la pensée stoïco-antique, entre autres). Ce dernier “calcule”.

**a. La logistique “classique”**

Elle est dite bivalente, parce qu’elle ne “tient compte” que de deux “valeurs” de propositions (= jugements), à savoir les jugements vrais et faux (erronés) (realis et irrealis en grammaire). Une telle logique - qui est elle-même régulièrement appelée “logique” - est alors dite “bivalente”. Les anciens stoïciens (dans le sillage de Zénon de Kition (-338/-264)) ont élaboré une telle logistique.

**b. La logistique modale**

En plus des phrases vraies et fausses, il connaît également des phrases qui contiennent des expressions vraies ou fausses possibles/impossibles/nécessaires.

Déjà Aristote de Stageira (-384/-322 ; le plus brillant élève de Platon) le savait. En grammaire, il apparaît comme le potentialis et l’irrealis.

**Note.**-- En logique traditionnelle, les termes “vrai” et “faux” ne sont pas un fait logique mais épistémologique, car ils ne se réfèrent pas à la dérivation des prépositions à partir des postpositions mais au degré de représentation dans le jugement de la réalité visée par ce jugement (ce que la logique traditionnelle ignore).

G. Jacoby note que - par exemple dans les anthologies platonisantes - les modalités sont discutées mais pas dans un sens transcendantal mais dans un sens catégorique.

**a.** Dieu “est nécessaire” (un être nécessaire).

**bl.** Les “idées” de Dieu (c’est-à-dire ses idées concernant les réalités (à créer)) sont “non-nécessaires”, -- possibles.

**b2.** Le monde actuel - bibliquement parlant : la création - est, comme les idées réalisées, “actuel”.

**Analyse du destin.**

L’analyse du destin est la théorie du destin.

Il est clair que l’analyse du sort comporte un aspect modal. N’entend-on pas dire qu’un destin est “un mal inévitable et donc nécessaire” ? Platon connaît, outre le “ nous “ (lat. : intellectus), c’est-à-dire l’esprit, ce qu’il appelle “ ananke “, c’est-à-dire le destin. C’est tout ce qui, dans l’univers, est opaque à notre esprit humain, mais comme une nécessité inévitable “d’être inclus”. Le “destin”, mais alors dans le sens lourd et impénétrable.

## **Exemple 8. -- Le transcendantal. (44/72)**

### ***Bibliographie :***

- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antw. / Nijmegen, 1944 (11/28 (Les Praesocratiques), 29/56 (Platon)) ;
- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 61f ;
- id., *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, Herder, 1959-5, 382/388 (Die Transzendentalien) ;
- id., *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 1036.

Les scolastiques de la fin du Moyen Âge connaissaient une série de notions “transcendantes” ou, pour ainsi dire, globales : outre l’“ens” (l’être), il y a, selon eux, “unum”, l’un, “verum”, le vrai, “bonum”, le bon (précieux).

Nous nous en tenons à cette liste limitée car elle semble suffisante.

Comme l’affirme O. Willmann : les transcendentalia sont la série de concepts formés par la réunion, voire la fusion, des prépositions paléopythagoriciennes (et éléatiques) l’un et le vrai, et des prépositions platoniciennes (déjà socratiques) l’être et le bon (précieux).

Le microsocrate (petit socrate) Eukleides de Mégare (-450/-380) - l’un des rares esprits du condamné Socrate qui, dans ses derniers moments tragiques, l’a assisté avec d’autres, même rares - a dressé le premier la liste des transcendentalia : l’être, c’est-à-dire tout ce qui est réel au sens le plus large de ce mot,-- la vérité, c’est-à-dire le fait d’être révélé ou mis à nu (“a. letheia”, apokalupsis),-- le bien, c’est-à-dire l’être en tant qu’il est susceptible de jugements de valeur et donc en tant que précieux, évaluable, estimable, de valeur. la vérité, c’est-à-dire la réalité révélée ou mise à nu (“a.letheia”, apokalupsis),-- la bonté, c’est-à-dire l’être en tant qu’il est susceptible de jugements de valeur et donc précieux, évaluable, estimable,-- l’unité, c’est-à-dire l’être en tant qu’il est constitué d’unités ponctuelles et d’unités ou de liens englobants, englobés (pensez au quatre, qui est l’unité ou le lien englobant de quatre unités séparées ou ponctuelles).

Eukleides - selon Willmann - a ainsi ouvert la voie à la “synthèse” ou à la liste des transcendantalismes tels que Platon, suivant les traces de Socrate, les a progressivement conçus.

Beth, o.c., 36, s’attarde, dans le contexte de l’unité, sur la stoicheiosis de Platon ou décomposition des facteurs, telle qu’elle est comprise par la philosophie platonicienne du langage.

C’est ce que l’on entend par transcendantalisme en général.

### **Exemple 9. -- L'unité transcendantale. (45/48)**

Commençons par une présentation actualisée.

#### **A.-- Nos concepts catégoriques.**

##### **a. Le concept singulier.**

Cela coïncide avec l'unité "ponctuelle" (non réductible à quelque chose de plus petit). Donc : l'actrice Marilyn Monroe. En tant qu'actrice, elle est unique, individuelle. L'individuologie traite de telles "unités".

##### **b.1. Le concept privé.**

Marilyn Monroe est un membre - élément, zamel - de la collection privée (spécifique, espèce) d'actrices qui constituent les actrices américaines.

En termes d'antiquité et de bourgeoisie, les actrices américaines sont un type d'actrices qui appartiennent au genre (la collection universelle) des actrices sans exception.

##### **b.2. Le concept universel (général).**

Tout ce qui est actrice (sans plus) constitue - en termes antiques-médiévaux : le genre des actrices. On dit maintenant, depuis G. Cantor surtout, "collection universelle".

#### **B.-- Nos concepts transcendants ou englobants.**

La notion de "pante", tout (EO 30), -- sous la forme diachronique : "tout ce qui était, est, sera" (EO 32), -- en bref : être(de), est globale.

Il s'agit d'une forme ou d'une modalité exceptionnelle de la généralité ou de l'universalité. C'est une généralité et une universalité qui englobe radicalement tout ce qui a été, est, sera, n'a jamais été, est, sera mais pourrait être (tout ce qui est possible).

En d'autres termes : une généralité et une généralité radicales. Non catégorique.

Voici le piédestal. Voyons maintenant comment les anciens ont commencé à voir cela.

##### **La théorie unitaire paléopythagoricienne (hénologie).**

"A eux", unum, l'unique (au sens ponctuel et au sens global). C'est le concept de base.

Note : l'hénologie des paléopythagoriciens est, en fait, une harmologie ou théorie de l'unification. Les Grecs anciens qui faisaient de l'arithmétique, par exemple, partaient du principe que "pour eux", l'unité (ponctuelle), notre "1", n'était pas un "nombre" (comprenez : une multiplicité d'unités ponctuelles ramenées à l'unité). Cependant, les "nombres" ont été construits à partir de cette unité : seul le nombre 2 était un "nombre", c'est-à-dire une collection et un système de deux unités. Un nombre, au sens du grec ancien, est donc une unité (globale) d'unités ponctuelles.

Si l'on s'en souvient bien, on comprendra beaucoup mieux le concept grec ancien de "le vrai et l'unique".

### ***Combinatoire.***

Combiner”, c’est lier et découpler des choses par paires, -- former des “configurations”, c’est-à-dire des formes d’assemblage -- et même joindre ensemble... Lorsque les enfants de la Grèce antique apprenaient l’arithmétique, on le faisait, par exemple, avec des cailloux. Deux cailloux alignés forment une ligne, même imaginaire. C’est la configuration de la ligne sur le terrain de deux cailloux. Trois cailloux forment un triangle de p.ex. (nous disons “p.ex.”, car on peut aussi les “combiner” pour qu’ils se trouvent sur une ligne au sol de trois cailloux). Quatre cailloux forment un carré.

Et ainsi de suite, avec la “combinaison”. De sorte que la combinatoire est en fait une “science de la configuration”.

**Note --** Il faut peut-être - peut-être - comprendre que, chez les Grecs anciens, un caillou - une unité ponctuelle - ne constituait pas un “nombre (forme)” ou une “configuration” parce qu’ils étaient trop occupés à combiner - c’est-à-dire à travailler avec plus d’un seul caillou (unité ponctuelle). Deux cailloux peuvent être combinés. C’est la base de jeu du “premier numéro”, comprenez : “la première combinaison”.

Similitude (collection)/cohérence (système).

L’“unité” est une connexion. La relation est soit la similitude (“totum logicum”, le tout créé par la simple pensée comparative, - disait la scolastique médiévale), soit la cohérence (“totum physicum”, la connexion située dans la “fusus”, la nature, elle-même, - disait la même scolastique médiévale).

C’est - encore - le postulat par excellence de la théorie des ensembles et de la théorie des systèmes.

### ***Plus d’explications.***

En combinant, les Grecs anciens regardaient l’unité (globale) (= connexion) des unités (ponctuelles).

**A.** L’unité englobante peut être la similitude : après tout, une collection est basée sur “une caractéristique commune” (= similitude répartie sur une série de spécimens).

**B.** L’unité englobante peut être la cohérence : un système est fondé sur une seule “caractéristique commune” (= ressemblance) remarquable, à savoir le fait que ses parties - aussi différentes soient-elles - appartiennent à un même tout (totalité).

Ainsi, ensemble, les spécimens - éléments - constituent une collection par la similitude et les parties - sous-systèmes si nécessaire - constituent un système (ou un supersystème si nécessaire) par la cohésion.

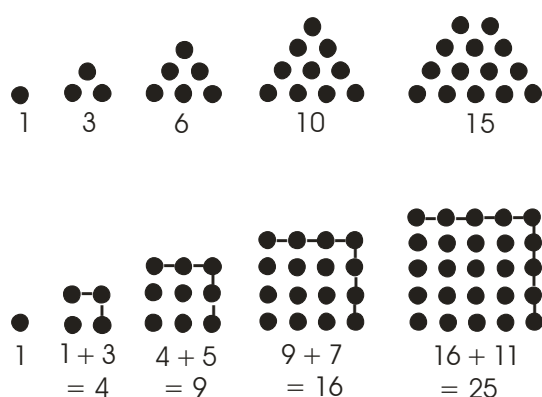
Ce soi-disant aperçu récent était parfaitement possédé et manipulé, par exemple, par les paléopythagoriciens.

Le vrai et l'unique.

Ainsi, pour les paléopythagoriciens, l'“être” était toujours “unité/unités” ; Celui qui a révélé cela - a.lètheia, faire sortir du caché, - apo.kalupsis, littéralement : faire sortir de la dissimulation, révéler -, a fait apparaître la vérité sur la réalité. La véritable unité, c'est ce que les paléopythagoriciens recherchaient vraiment. Comprendre : l'unité/les unités révélée(s), découverte(s).

### **Modèle appliqué.**

Une partie du paléophthagorisme peut être résumée en “arithmo.logie” (science des configurations, combinatoire ; latin : numero.logie). Traduire par “théorie des nombres” est donc très trompeur, car “arithmos”, assemblage et combinaison, signifie configuration.



C'est ainsi que nous comprenons les “nombres triangulaires” et les “nombres carrés”, dans lesquels notre géométrie séparée et notre arithmétique également séparée ne faisaient encore qu'un. Regardez bien : les “nombres” 1, 3, 6, 10, 15 (nombres triangulaires) sont les originaux, - - tout comme les nombres 1, 4, 9, 16, 25. Les modèles (dans lesquels les chiffres sont “représentés”) sont les configurations - c'est ce qu'on appelle la théorie des modèles !

### **Modèle appliqué... Le “choreia”.**

Ce mot est difficile à traduire. Choreia comprend - combine - ... les types de danse contrôlés par des formes ou des configurations de nombres, la musique instrumentale (combinaison de sons), le chant (combinaison poétique de mots et d'idées), -- dans le cadre cosmique des corps célestes (aspect astrologique) avec leurs combinaisons (positions entre eux).

C'est la base du quadrilatère paléopythagorien - le Moyen Âge l'appelait “quadrivium” “ - : mathématiques des nombres, mathématiques de l'espace, musique (comprendre : chorégiologie), astronomie. Remarque : ce quadrilatère est une jonction et une fusion !

### **Modèle appliqué.**

Unités/unités. L'âme immortelle, point central du paléopythagorisme (comme, plus tard, du platonisme), est interprétée comme un “arithmos”, une unité (englobante) d'unités (séparées, distinguables) (facultés, par exemple).

### ***Modèle appliqué.***

Selon les paléopythagoriciens, la beauté, c'est-à-dire ce qui n'est pas ordinaire, est une question d'"unité-en-quantité" (d'unités ponctuelles).

La beauté, dans le sens qui vient d'être défini, était une préoccupation générale des Grecs. Ne connaissaient-ils pas le terme "kalokaigathia", ce qui est propre et bon (précieux) ? Une chose ne peut être bonne, saine, précieuse à tous points de vue sans être propre en même temps.

### ***Harmonia***

Le mot résumé est "harmonia", assemblage et fusion.

### ***Un témoignage.***

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, I, 272. Willmann était un expert du pythagorisme. Voici ce qu'il écrit : "L'unité (ponctuelle) - appelée aussi plus tard "monas", monade, pour la distinguer d'"eux" - est là pour tout "nombre" (pluriel d'unités), - n'est cependant pas encore elle-même un "nombre" mais est dans tous les nombres et leur présupposition".

" Dans tout cela, le double sens du terme " eux ", l'un, s'est révélé utile (...) : l'un en tant qu'unité ponctuelle est " élément " (" stoicheion "), mais au sens de " henosis ", d'unification, il est le lien qui fait de tout " nombre " un " nombre ". Car tout ce qui est "nombre" est toujours quelque chose qui est "un", au sens de "unité dans une multitude".

Il faut donc comprendre les termes : "hen archa panton", l'unique prémisse de toutes choses;--"to hen stoicheion kai archa panton". L'élément unique et la prémisse de toutes choses (cf. Aristote, *Métaph.* 14:4, 17).

A la fois, dans le sens archaïque-grec, "l'un" (et le vrai) était divin et même un modèle (image) de la divinité. Willmann l'exprime comme suit : " De même, la divinité (telle que la conçoit le pythagorisme) est avant les choses : elle en est totalement distincte et pourtant elle est en elles. Ainsi, elle en est le présupposé ('archa', (arche))".

### ***Le seul et unique.***

En grec ancien, "vrai" signifie à un moment donné non seulement "nu" mais aussi "idéal". Pour les pythagoriciens, l'unité en quantité d'unités n'est pas seulement ce qui est effectivement abstractible, révélateur, mais aussi ce qui est "souhaitable" et "idéal". Cette double signification est restée jusqu'à ce jour.



### **Exemple 10...-- La "bonté" transcendantale. (49/58)**

#### **Bibliographie :**

- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, I, 447 ; 451 ;
- G.J. de Vries, *L'image de l'homme chez Platon*, in : Tijdschr.v. Phil. 15 (1953) : 3, 426/ 438 ;
- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antw./ Nijmegen, 1944, 29/56 (Plato),-- surtout 30 (Anamnèse / Stoicheiosis), 36 (Filebos 18b / d (Theuth), 42 (Stoicheiosis), 44 (Stoicheiosis).

#### **Esquisse de la philosophie de Platon. (49/52)**

Nous écrivons "philosophe" - et non "philosophie" - car Platon a évolué tout au long de sa vie. D'où le fait que l'on ne trouve aucun système fermé dans ses dialogues. En effet, le "dialogue" était un élément décisif de sa pensée : la démocratie athénienne se tenait ou tombait, depuis Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425 ; *Historiai*, c'est-à-dire les enquêtes) surtout visible dans la structure du discours lui-même, avec le dialogue. Premièrement, toutes les opinions possibles doivent être discutées - dans le cadre d'un débat libre - avant que l'on prenne position et que l'on défende ainsi une "thèse" (lat. : *propositio*) sur des bases rationnelles.

C'est pourquoi Platon conseillait à ses étudiants - après avoir entendu son enseignement - de parler librement entre eux, oui, de discuter de ce qu'il enseignait. Ce qu'il exprime, dans la Septième Lettre, de la manière suivante :

"(...) Suite à la discussion répétée du sujet ainsi qu'à la coexistence intime, l'idée jaillit soudain - nous pensons à l'aha-erlebnis - dans l'âme - comme la lumière qui s'allume à partir d'une étincelle de feu - et trace ensuite son propre chemin". (Platon, *Der siebente Brief* (An die Verwandten und Freunde des Dion zu Syrakus), Calw, Gerd Catje, 1948, 35).

En d'autres termes, tout comme dans le paléopythagorisme, l'âme, au sens archaïque-antique de "principe de vie", est centrale dans le platonisme. Mais pas de façon individualiste, mais dialoguée : par des discussions répétées et en même temps une coexistence intime - c'est l'ancienne amitié qui devient aussi une "société de pensée" - l'âme parvient à la juste compréhension.

Voilà pour la méthode de la théorisation ou de la pénétration d'un thème. Il s'agit pratiquement de la pure continuation de l'"hetaireia" ou société de pensée pythagoricienne. N'oublions pas que, en grec ancien, "hetaireia" signifiait cohabitation érotique avec quelqu'un" (prostituée, dame de cour). Telle était la profondeur - jusqu'à l'éros - de la pensée commune.

Aperçu du contenu principal

Bien qu'il soit pratiquement impossible de la résumer, la philosophie de Platon est néanmoins "compressible" dans les trois domaines suivants.

"L'âme se compose d'un grand monstre, d'un petit lion et d'un petit homme". (G.J. de Vries, a.c., 432).

Expliquez-moi ça. L'âme de l'homme, individuelle et immortelle (ce en quoi Platon a suivi de près la religion populaire), présente trois aspects fondamentaux :

### ***Le grand monstre***

("diaiata", c'est-à-dire l'âme et la vie ainsi que le manger et le boire, la vie nocturne (lit, vie de rêve), l'eros (vie sexuelle), le travail (vie économique),

### ***Le petit lion***

(Le noble sens de l'honneur, qui reflète la fierté du lion),

### ***La petite personne***

(L'esprit dans l'homme,--qui comprend la pensée et le raisonnement, l'esprit et la volonté).

On remarque immédiatement que Platon n'a pas une haute opinion de l'être humain moyen ! C'est tout à fait exact : sous la direction de son éminent maître Socrate, il avait si bien connu les défauts et les "tendances inférieures de l'âme" de ses contemporains que cela s'est reflété dans la structure de sa philosophie. Rappelez-vous donc bien la dichotomie de base : grand monstre, petit lion, petit homme. Un différentiel parfait ! Du grand au moins grand au petit !

Ce triptyque se reflète dans le reste de son "système".

Platon divise parfois les peuples en trois types, selon le degré auquel ils présentent l'une des trois tendances de l'âme - monstre/lion/homme (psychologie populaire).

Mais surtout, sa sociologie ou sa science sociale reflète la triade : dans son "État" idéal ou utopique, dont il dit lui-même très explicitement qu'il est difficilement réalisable (Platon était tout sauf naïf), il prévoit des travailleurs (= monstre), des protecteurs (lion), des penseurs (homme). Tel était son souci de parler et d'écrire non pas de manière "catagogique" (abaissée-naturaliste) mais "anagogique" (élevée-idéaliste). En ce sens, il était un penseur éducatif de bout en bout.

Le fait qu'il ait voulu éduquer est évident dans sa théorie de la moralité éthique). Trois types de "vertus" (qui font de l'homme un "être vertueux") dominant son éthique :

**a.** la contemplation ((sofrosunè') qui n'éradique pas le monstre) dans nos âmes profondes - ce véritable non-sens selon lui - mais le purifie et l'élève sur un plan supérieur ;

**b.** la virilité ou le courage pensif ('andreia') qui purifie et élève également le "lion fier qui est en nous" ;

Ces trois éléments réunis - ensemble et à l'unisson ou harmonia, comme chez les paléopythagoriciens - constituent le "dikaiosune", lat. iustitia, -- habituellement traduit par "droiture", -- mieux traduit par "vie consciente".

### *Dimension cosmique.*

Il ne serait pas Platon, ni même un Grec ancien, si l'homme et sa coexistence n'étaient pas situés dans le cosmos.

Comme le dit O. Willmann, o.c., 447, la triade de base - monstre, lion, homme - reflète "corps/âme/esprit". Mais on comprend ces termes correctement, c'est-à-dire platoniquement.

Le "corps" est ce qui nous situe dans la réalité matérielle appelée "cosmos". Ce terme n'a en soi aucune signification péjorative, car Platon a le plus grand respect pour le corps (on pense à ses idées de soins corporels, comme la gymnastique et la danse). Le "corps" est ce qui nous rend solidaires de la réalité englobante qui est vécue d'abord comme matière, -- matière ("hulè"), avec ses qualités et ... malheureusement, ses lacunes.

D'où une suspicion bien définie à son égard. L'"âme" est ce qui nous situe dans le monde purement spirituel et incorporel (y compris et surtout le monde des "idées" ou des modèles de réalité cosmique). Une partie est mortelle, une partie est immortelle.

L'"esprit" - "nous", lat. : intellectus - est ce qui nous permet de saisir l'être ou les êtres et donc notre capacité ontologique. Elle fait de notre âme une âme typiquement humaine, transcendant toutes les âmes animales. Grâce à notre esprit, nous saisissons ce que Platon appelait "ananke", incongru et donc difficile, voire impossible à saisir par l'esprit : c'est la contrepartie de celui-ci ! -- Ce qui nous donne une véritable noéologie.

Willmann, o.c., 447, souligne que la triade "monstre/lion/homme" nous situe dans la triade "matière/vie/idée". Qui est donc purement "cosmique".

En d'autres termes, l'homme est un microcosme, le monde dans la petite taille, modèle et image du macrocosme, l'univers réel dans la grande taille. Immédiatement, Platon, avec d'autres Grecs, distingue trois "couches" (niveaux d'être) bien définies : l'être matériel, l'être vivant (animé), l'être idéal ou simplement immatériel.

Voilà pour une "Gesamtschau" ou "vue d'ensemble" de ce que Platon considérait comme la structure de base de sa philosophie établie.

## *Un héritage ancien : la “stoïchiose” (52/55)*

### ***Bibliographie :***

-- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antw. / Nijmegen, 1944, 30, 34v., 36v., 42, 44 ;

-- P.T. van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire* dans : Tijdschrift v. Filos. 54 (1992) : 3 (sept.), rév. 478/ 491 (Menon de Platon).

-- Relisons l'OE 47v. (Le vrai et l'unique), car l'enseignement de Platon à ce sujet en est une élaboration plus poussée, “dialectique”. Ce que nous sommes en train d'esquisser.

### ***1.- L'avis de P.T. van Dorp.***

Aristote, dans un livre sur la mémoire, à la suite de son maître Platon, affirme que la mémoire humaine a deux degrés.

### ***Gradation 1. Mnèmè, memoria.***

Dans le *dialogue de Menon*, Platon, par l'intermédiaire de Socrate, affirme que Menon a effectivement une “mnèmè”, memoria, une mémoire moins développée. Ses idées sont, après tout, entièrement basées sur ce qu'il a entendu et dont il se souvient. Ainsi, il sait ce que les gens disent de beaucoup de thèmes. Il accumule même ces connaissances pour en faire une sorte de vision globale, encyclopédique.

Mais, en dernière analyse, ce type de mémoire est une mémoire “je sais tout”, constituée de données en vrac, sans cohérence ordonnée, sans équations, c'est-à-dire sans lien ni unité. Ce qui revient à une quantité libre sans unité.

### ***Gradation 2. Anamnèse, réminiscence.***

Ce n'est, potentiellement, que dans le cas de Menon, le jeune aristocrate qui en sait beaucoup, la mémoire bien développée. Tout d'abord, ce “souvenir” - en fait : la conscience élargie (EO 30) - est basé sur “ses propres recherches et non celles de quelqu'un d'autre”. Pas sur des ouï-dire et des mémoires. Ensuite, au lieu d'une simple juxtaposition de données en vrac, cette conscience élargie met en ordre ces données en vrac de manière à faire apparaître les liens (similitudes, cohérences) (alètheia, apokalupsis).

L'unité globale dans la multitude d'unités ponctuelles devient ainsi claire. Mais c'est du stoïcisme. Enfin, une telle conscience élargie ou “souvenir” teste ce qui est ainsi connu (“vrai”, “révélé”, “exposé”) par rapport à la réalité qui peut être expérimentée et rencontrée. C'est la deuxième forme de mémoire, celle qui est “développée” et “mature”.

**En passant**, van Dorp appelle la première conscience, moins développée, de la réalité - parce que c'est ce qu'est la "mémoire" en grec ancien - une mémoire "animale" ou animale. C'est-à-dire - selon notre interprétation - la conscience des choses, inhérente au (grand) monstre - la maison - et - la nourriture, la vie nocturne (au lit), le sexe, le travail - et au (moins grand) lion - le sens de l'honneur.

**L'avis de E.W. Beth.**

Là où van Dorp parle d'anamnèse, de conscience élargie, et pense à la stoïchiose, à l'analyse factorielle, Beth s'occupe de l'analyse factorielle (en tant que mathématicienne) pendant qu'il pense à l'anamnèse, à la pensée élargie.

Ni l'un ni l'autre ne peuvent concevoir clairement les deux - stoïchiose (analyse factorielle : l'un dans le multiple) et anamnèse (conscience élargie : l'un dans le multiple).

Beth parle bien sûr aussi du dialogue de Menon... Chacun possède dans l'âme, centre du paléopythagorisme et du platonisme, une capacité d'apprentissage.

Tâche : déconnecter cette capacité d'apprendre, oui, d'aller profondément dans la réalité, de la perception terne et du souvenir tout aussi terne de la perception. Au lieu de "tout ce qui devient" vient ensuite "tout ce qui est". Le pouvoir ontologique ! Plus encore : " et en particulier le bien " (o.c., 32) - mais nous y reviendrons plus tard.

Méthode : dialogue, avec questions-réponses. Ce que Platon appelle "huh dialektikè technè" ou, mieux, "huh dialektikè epistèmè", la dialectique (en tant que savoir-faire, technè, oui, en tant que science, episteme)... C'est ainsi que procède la "theoria", la découverte.

Comme modèle d'"anamnèse", de conscience plus profonde, Platon donne dans le *dialogue de Ménon* un esclave qui résout un problème mathématique difficile.

**A propos** : même un esclave est considéré comme étant en possession d'une mémoire anamnétique aux yeux de Platon ! Si l'on connaît la pensée aristocratique de Platon !

La connaissance (mathématique), la science, de l'esclave naît grâce à l'anamnèse, "o.g.v. stoicheiosis". Écoutez la définition de Beth : la stoïchiose est " une construction à partir de certains éléments primaires " (o.c., 30). Ou encore : " l'explication des choses au moyen de leur décomposition en éléments premiers ou "éléments" " (o.c.,35).

C'est - dans notre langue - "l'un dans le multiple". L'unité englobante dans les unités ponctuelles !

### ***La linguistique de l'époque comme modèle.***

Beth, o.c., 36, 47.-- Platon soutient - ce en quoi il ressemble quelque peu aux structuralistes plus récents - que le "vrai" philosophe opère comme "un linguiste" (Beth, o.c., 47.). Dans le dialogue *Filebos* (18b/d), Platon explique la méthode. C'est la parfaite stoïchiose ou décomposition des facteurs... Nous donnons le texte.

#### **A.-- Au fait :**

Thot ou Theuth était, chez les anciens Égyptiens, le dieu ou du moins l'être divin - c'est-à-dire psychique - qui a inventé l'écriture hiéroglyphique. En tant que tel, Thot ou Theuth est un "Urheber" (N. Söderblom), un responsable.

"Lorsque quelqu'un - un dieu ou du moins un être divin - selon une histoire égyptienne, il s'appelait Theuth - remarqua que le son était infiniment diversifié, il fut le premier à se rendre compte que les voyelles dans cette infinité n'étaient pas une mais plusieurs et, en outre, qu'il existait d'autres sons qui, sans être des voyelles, avaient néanmoins une certaine valeur sonore et qu'on pouvait également en trouver un certain nombre. Il a distingué une troisième sorte de lettres que nous appelons aujourd'hui "consonnes".

Il a ensuite divisé les consonnes jusqu'à ce qu'il puisse les distinguer séparément, de même que les voyelles et les diphtongues jusqu'à ce qu'il en connaisse le nombre, et il a appelé chacune d'elles séparément et toutes ensemble des "lettres".

**B. --** Mais il a reconnu qu'aucun d'entre nous ne pouvait apprendre une seule lettre - sans toutes les autres. Il s'est rendu compte que ce fait révèle un lien qui fait que toutes les lettres ne font qu'une. C'est la raison pour laquelle il leur a attribué une science qu'il a appelée "hè grammatikè", grammaire, théorie des lettres. Autant pour les *Filebos* de Platon.

Ceux qui ont tout ce qui précède " dans la tête " (" anamnèse "), voient immédiatement qu'ici la " stoïchiose ", l'analyse factorielle, est à l'œuvre et de façon pure ! "Chacun séparément" (unité ponctuelle). "Tous ensemble" (englobant l'unité). "Tous... un" (unités ponctuelles ... une seule connexion englobante). "Une connexion".

Les termes utilisés parlent d'eux-mêmes, -- sans commentaire. -- "Un ... séparé / tous les autres" (complément ou dichotomie, inhérent à tout système). Soit tout, soit rien ! C'est l'idée du système, pure. On voit tout de suite que Platon, surtout les pythagoriciens, imite.

***Beth, o.c., 47.***

1. Le vrai philosophe procède de la même manière que le linguiste. Avant d'examiner la langue (dans son ensemble), il étudie les mots, car une langue est "composée" de mots.

Mais les mots sont composés de syllabes, et il faut donc d'abord les comprendre. -- Les syllabes sont à leur tour décomposées (en ce dont elles sont constituées) en éléments des sons fixés par l'écriture. Ceux-ci constituent le point de départ de la recherche linguistique.

2. De même, les vrais philosophes de la nature procèdent lorsqu'ils sondent le cosmos, le "fusis", lat. : natura, nature. Tout d'abord, ils déterminent en quoi l'univers peut être disséqué. On peut ici se référer aux prédécesseurs de Platon.

Anaxagore de Klazomenai (-499/428 ; un philosophe naturel d'apparence moderne) a postulé l'"homoiomereia". Homoiomereia" signifiait "similitude des parties d'un tout" (propriété commune). Anaxagore a mis en avant des éléments formés par des parties similaires.

Leukippos de Miletos (-490/60....) et son élève Demokritos d'Abdera (-460/-370), tous deux connus sous le nom d'"atomistes", proposaient des "atoma", des particules indivisibles, de nature matérielle. D'où, aujourd'hui encore, notre concept d'"atome".

Diodoros Kronos de Iasos (+/- -300 ; dialecticien mégarien) a proposé une sorte de plus petites particules de poussière.

Platon a défendu cette thèse dans son discours, à la fin de sa vie, intitulé "*Sur le bien*". Selon Aristote, qui l'avait entendue, elle a choqué de nombreux auditeurs car, avant de parler de "tout ce qui est appelé "bon" du point de vue humain", elle commençait par des problèmes mathématiques. Platon doit, dans ce discours, avoir souvent mentionné Pythagore et les paléo-pythagoriciens. Comme ses prédécesseurs.

Or, ce que nous avons mentionné dans le paragraphe précédent sur le vrai philosophe et le vrai philosophe naturel - leur stoïcisme - constitue le début de ce discours "*Sur le bien*".

Cette raison a cherché les prémisses du fait que les vrais philosophes et les vrais "fusikoi", physiciens, naturalistes, travaillent de manière stéchiométrique, c'est-à-dire en prêtant attention à l'unité globale dans les nombreuses unités ponctuelles qui constituent - construisent - cette unité globale. Il s'agit évidemment d'un sujet très difficile, sur lequel nous ne souhaitons pas nous attarder maintenant. Nous nous intéressons uniquement à l'analyse factorielle en tant que méthode.

### ***L'être et le bien. (5/58)***

Curieux : Platon, pour parler du bien, commence par l'analyse élémentaire ! Avec le multiple dans l'unique et l'unique dans le multiple !

Mais un vieux proverbe nous met sur la voie : “bonum ex integra causa, malum e quocumque defectu”. Tout ce qui est sain, c'est-à-dire qui possède tous ses éléments, est bon. Tout ce qui manque, même d'un seul élément, n'est pas bon.

En d'autres termes, la valeur (plénitude), la “bonté”, dépend de la perfection, de la “totalité” (comme on dit aujourd'hui). Chaque défaut viole la valeur (totale) ! - Relisons EO 22 (Le néant qui vole ou qui manque).

### ***Le bon.***

E. De Strycker, S.J., *Concise history of ancient philosophy*, Anvers, 1967, 113.

“Dieu est la mesure de toutes choses”. C'est ce qui est dit dans les *Lois* (un texte de Platon).

Nous savons maintenant que, pour Platon, les idées sont la norme ou la règle de conduite la plus élevée. Et principalement l'idée du “bien”. Devons-nous alors considérer cette idée comme le “Dieu de Platon” ?

En effet, si le terme “dieu” signifie la réalité qui est pure perfection, “bonté”, valeur, alors “le bon” est “le dieu de Platon”.

En d'autres termes, l'idée du “bien” n'est pas un dieu ou une divinité conçue personnellement, mais la perfection-sans-autre.

Toutes les idées, c'est-à-dire tous les exemplaires objectifs de toutes les réalités que nous pouvons expérimenter, sont quelque part “divines”. Mais l'idée “le bien” est divine sans plus. De quoi ? Car tout ce qui est “bon” et donc précieux - aussi pauvre ou imparfait soit-il - l'est parce que l'idée de “bon” est présente en lui et le transcende pourtant. Bien que dépassant toutes les réalités - comme celle (EO 48) - “le bien sans plus” est intimement présent dans toutes les réalités - comme celle (EO 48).

Le “bien” est donc l'être ou les êtres, dans la mesure où il peut être apprécié.

### ***Prenez une application.***

Un discours. S'il est construit de manière experte et bien présenté, les protosophes le qualifient de “bon”. Quelle en est la raison ? Parce qu'il atteint son objectif.

Mais pour Socrate (et Platon), il ne s'agit que d'un premier degré de “bonté” ou de valeur. Si, en outre, elle est également consciencieuse - “juste” (dans la langue ancienne) - alors seulement il ne lui manque aucun élément et elle est “saine”, “entière”. Et ainsi, il est bon sans l'autre comme discours (dans la mesure où cela est possible dans le monde matériel, bien sûr).



Dans ce raisonnement concernant la valeur (plénitude) d'un discours, par exemple, on ressent la lutte - menée par Socrate d'Athènes (-469/-399) - contre les sophistes ou "maîtres de sagesse" de l'époque.

**a.** Ils étaient certainement des experts, - grâce à l'enseignement de la "techne", l'habileté.

**b.** Pour, dans de nombreux cas, négliger la formation de la "droiture" (conscience).

Le "bien" était donc pour eux "tout ce qui est habile". Socrate en a tiré une déduction surprenante.

**Modèle abstrait** : si A (compétent), alors B (bon) ; bien A (compétent) ; donc B (bon).

**Application** : si quelqu'un est expert, il est bon ; eh bien, le voleur est expert (dans l'appropriation du bien d'autrui) ; donc, il est bon ! Le voleur - disait Socrate - serait un modèle de "bonté", de valeur, en partant de ce principe ! Eh bien, aucune personne ayant un minimum d'engagement éthique et un minimum de fierté civique n'accepterait cette conclusion. En effet, elle met en évidence le caractère inacceptable de la prémisse selon laquelle tout ce qui est expert est ipso facto également bon (moralement et socialement).

**Conclusion** : la pure expertise sans conscience est insuffisante, il manque un élément.

*Et vice versa !* Un discours simplement bricolé et mal récité - aussi éthique soit-il - n'est pas bon, car il lui manque un élément, à savoir l'expertise.

Eh bien, dans la compétence et dans la conscience, le "bien sans doute" est présent, mais il ne coïncide pas avec lui, car il atteint plus haut et est plus général comme base de tout ce qui a de la valeur.

**D'ailleurs**, la rhétorique est puissante dans la position de Socrate et de Platon. De quoi ? Parce qu'ils ont pris les sophistes, qui ont expertisé le peuple par "son point faible", à leur tour, leurs expertises négatrices de conscience ont perpétué davantage la dégénérescence de la société de l'époque.

Dans le cas de Socrate, cette position a connu une fin tragique : Socrate, sur la base de fausses accusations, a été condamné à mort et, bien qu'il ait pu s'enfuir (comme ses accusateurs l'avaient prévu), il s'est laissé verser dans une coupe empoisonnée et est mort d'une mort exemplaire au service du "bien sans question".

Ce qu'est réellement "le bien (sans plus)", nous ne le savons pas directement. Nous ne saisissons pas directement cette idée la plus élevée et la plus vaste (c'est-à-dire le fondement de la réalité). Nous la saisissons à travers des modèles : par exemple, dans la valeur d'un discours, qui nous permet de sentir l'original, l'idée du "bien sans plus", dans un seul type de celui-ci ; -- par exemple, dans le bon comportement, qui nous permet de saisir l'original, le bien sans plus, comme modèle.

Cela nous permet de sentir le "desmos", la connexion, ou la "sumplokè", l'imbrication, des choses bonnes qui sont immédiatement perceptibles, et l'idée globale "le bien", qui transparait "dans ces choses plus ou moins bonnes". "Le bien" est la lumière indirecte qui éclaire la valeur de ce qui, quelque part, en fait partie. Une lumière qui ne peut être appréhendée qu'indirectement, par le biais de modèles. C'est ce qu'on appelle la "métaphysique de la lumière".

### ***L'Être, c'est le bien.***

Les sophistes, dans des prouesses parfois brillantes, ont imaginé une fausse réalité pour le peuple (naïf).

Platon a poursuivi Socrate sous l'aspect de l'ontologie. Un discours de non-expert qui se présente comme expert est une réalité factice. Un discours non scientifique qui se présente comme "bon" est une réalité factice.

Dans les deux cas, il y a "plus de rien - mèn on - que quelque chose - on ou ontos on -".

Socrate a combattu avec acharnement les fausses réalités que les sophistes colportaient aux gens "crédules", dans leur "technai", leur expertise, dans toutes sortes de domaines culturels. Surtout dans le pouvoir des mots. Le Trivium, grammaire, rhétorique, dialectique (dans le sens sophiste de "l'art de raisonner"), est né avec les sophistes.

Au lieu de cela, Socrate a contraint son auditoire à "traiter de tout ce qui est vraiment réel et non factice". Au lieu des "technai" superficielles, des compétences, Platon a fondé, sur les traces de Socrate, la "theoretike tou ontos", la compréhension de l'être, l'ontologie.

Pythagore avait déjà placé la "theoria", la pénétration, au premier plan : celui qui assiste aux Jeux olympiques peut le faire de manière superficielle (par profit ou par curiosité). Il peut aussi le faire en profondeur, c'est-à-dire jusqu'aux "fondements" ou aux "éléments/propositions". C'est la "theoria" : en tant qu'observateur (watcher) essayant de saisir non pas la réalité apparente mais la réalité réelle. Cela coïncide avec "le bien".

### ***Echantillon 11.-- L'ontologie transcendantale : les sous-sujets (59/72)***

Il ressort de ce qui suit que l'ontologie est une science mais qu'elle comporte plusieurs aspects.

L'être(de) est le concept de base. L'effacement, au moyen d'une recherche perceptive (ce que Platon appelle "theoria"), de l'être(de) est "vérité" sur cet être(de). La "vérité" de l'un est l'occultation de l'unité englobante ou ponctuelle de l'être. L'effacement de ce qui est bon dans tout ce qui est, c'est la "vérité" sur tout ce qui est précieux en lui.

La vérité, l'unité, la bonté exigent un chapitre séparé dans l'ontologie générale ou transcendantale. Plus d'informations à ce sujet maintenant.

#### ***L'être et l'esprit.***

Il convient de noter que nous définissons en même temps le concept d'"esprit humain". Car qu'est-ce d'autre que "la capacité de saisir l'être, la vérité, l'unité, la valeur" ? L'"Esprit" est donc la raison et l'intellect (capacité de raisonnement), mais aussi l'esprit et la volonté (capacité de valeur). Il ne faut donc pas confondre "esprit" et simple rationalisme intellectuel. L'âme humaine, dans laquelle l'esprit est enraciné, est plus que le simple intellect et la raison.

#### ***A.-- Ontologie générale. (59/62)***

L'objet est : tout ce qui (est). C'est : tout ce qui a une existence et une essence. "Comment existe-t-il ?" et "Comment existe-t-il ?". Ou encore, "A quel point c'est réel ?" et "Comment c'est réel ?".

L'action sur elle comprend - comme nous le démontrerons plus loin - l'analyse, le raisonnement réducteur ("Que représente le donné ?"), et la synthèse, le raisonnement déductif ("Quelles inférences représente le donné ?").

Par quoi ? En apprenant à connaître l'existence et l'essence de quelque chose - le donné - en retraçant ses présupposés (réduction, analyse) et ses conclusions (déduction, synthèse).

Toutefois, il existe un chapitre distinct sur ce sujet, intitulé : "La méthode hypothétique".

#### ***La forme essentielle ou "forme" pour faire court.***

Quelque chose" (gr. : ti ; lat. : aliquid) est "réalité" (gr. : pragma ; lat. : res) parce qu'il présente une forme d'être ou une forme tout court. C'est parce qu'il est à la fois situé dans la totalité de l'être(de) et distinguable du reste dans cette même totalité de l'être(de).

Indivise, mais distincte. Nous allons l'expliquer maintenant.

### ***La forme essentielle.***

En grec ancien : “eidos” ou “idée”. Littéralement : l’existence de quelque chose, c’est-à-dire l’être de quelque chose dans la mesure où il dit quelque chose à notre esprit (suggère un concept).

L’existence réelle et le mode d’être sont résumés dans le terme “forme (de créature)”. Nous allons l’expliquer, car le terme “forme” prête à confusion.

#### ***1.-- La forme mathématique de l’espace.***

Prenons un cube. Il a une configuration ou une “forme” géométrique. S’il est vide, un contenu peut y être ajouté. Ou encore, le cube peut être fait de métal ou de bois - dans ces cas, un système ou une paire émerge : “forme/contenu”, ou “forme/poussière”. Ce qui est en elle et ce dont elle est composée est la substance.

La “forme” est la disposition des parties.

#### ***2.-- La forme ontologique (être).***

Eidos ; “idée”, -- lat. : forma.-- C’est le résumé de l’existence et de l’essence, de l’existence et de l’être, de quelque chose (le donné).

Par exemple, un cube (métallique) a une forme créative qui englobe à la fois la forme géométrique et la substance (métallique) dont il est composé.

Ainsi, la forme ontologique d’un cube rempli de lait comprend à la fois sa forme géométrique et son contenu (le lait).

#### ***Le rôle régulateur et directeur de la forme créature.***

La forme essentielle est presque toujours contenue dans une “kinesis”, du latin motus, un processus (changement, mouvement). C’est précisément dans ce processus que deux caractéristiques apparaissent.

#### ***1.- La forme essentielle est normative, régulatrice.***

Les processus (le comportement) d’un cube rempli de lait, par exemple, dépendent ou (sont régis par) la forme d’être comme prémisses : si le cube (qui est ouvert) est incliné, le lait s’écoule ! Si le cube est fermé, la forme de l’être change (et, s’il est incliné, le lait ne s’écoule plus). Si on le remplit de matière solide, il risque de se renverser (car la forme de l’être a changé !).

Dans la langue ancienne : la forme essentielle est “metron”, lat. : mensura, mesure, des processus et des comportements. Ou norme, règle de conduite... En d’autres termes : toute chose se comporte selon sa propre nature.

#### ***2.-- La forme de la créature est cybernétique, direction.***

Les premiers penseurs grecs pensaient de manière “cybernétique”, résume Aristote : une constitution, par exemple - dit-il - met en avant trois concepts de base :

**a.** telos” (lat. : finis), but ;

**b.1.** “par.ek.base”, déviation,

**b.2.** “ep,an.orthosis” ou “rhuthmosis”, correctif ou de retour.

C’est la téléologie (la doctrine de la finalité).

Toutes les cultures archaïques et anciennes connaissent ce schéma cybernétique. Tout comme la révélation biblique.

**a. L'objectif du paradis.**

La pensée encore mythique des débuts de la Bible nous dit qu'Adam et Eve, le couple primitif, vivaient "au paradis".

C'est : un état idéal, bien que sur la voie d'un salut plus poussé.

**B1. La chute.**

La déviation se produit par le péché, c'est-à-dire la méconnaissance de l'objectif paradisiaque. La Chute, dans le contexte du "tôledôt" ou de l'histoire du lignage telle que l'entendent les auteurs bibliques, conduit au "péché originel"; c'est-à-dire à la déviation qui se transmet à "la progéniture" par la procréation.

**b2. La rédemption.**

Cependant, immédiatement après le "premier péché", Dieu - Yahvé, la divinité trinitaire - fournit un rédempteur. C'est le feedback ou le correctif.

C'est ainsi que la Bible pense. C'est ce que pensent les Pères de l'Église. C'est ainsi que pensent les théologiens à l'esprit traditionnel. Ils pensent rationnellement. La forme de l'être n'est pas notre compréhension humaine. -- Ousia", la forme de l'être, est l'unité de l'existence réelle et de la manière d'être. Il en est de même pour Platon.

Heidegger traduit cela par "Seiendheit", littéralement : "être". La qualité qui fait d'une chose ce qu'elle est. Nos concepts sont des "reflets" de cet être. C'est ce qu'on appelle "l'homme miroir" (R.Rorty).

**Modèle appliqué.**

"Mieke est un professeur". -- il subjugue l'original, c'est "ousia", -- en latin scolastique, "obiectum materiale" ("objet matériel"). Voici "Mieke" telle qu'elle est. Objectif. En soi.

Le dicton, le modèle, n'est qu'un seul aspect de l'"ousia" ou forme d'être de Mieke. Un échantillon (avec une valeur inductive, c'est-à-dire généralisatrice). Rien de plus.

En d'autres termes, le concept abstrait de "professeur" - dans notre esprit - est applicable à Mieke, mais la réalité totale de Mieke - son "ousia" ou forme d'être - dépasse largement la réalité indiquée par ce seul concept abstrait.

En langage scolastique, le modèle est appelé "obiectum formale", l'objet formel, c'est-à-dire ce qui, dans l'objet matériel ou la réalité totale, est exposé et fixé dans un concept abstrait.

En d'autres termes, il est vrai que nous sommes des "personnes miroir", car notre esprit (dans ses concepts) reflète la réalité. Mais ces réflexions ne sont le plus souvent que des aspects, des échantillons. Sauf dans nos concepts transcendants (mais alors ceux-ci sont trop généraux).

**Note --** Nous rappelons le texte d'Aristote : “ L'être “, einai, n'est pas un attribut, “ sèmeion “, de quelque chose (catégorique). Immédiatement : si on dit “ être “, sur, (note : de quelque chose de catégorique), alors c'est un mot vide, “ psilon “, car il ne signifie rien (note : catégorique). Ce n'est qu'en relation avec un autre terme (note : de nature catégorielle) que l'“être” acquiert un sens (note : catégorique) et l'“être” sans une telle chose ne donne aucun contenu de pensée (note : de nature catégorielle)”. (Ar., De interpret. 3, in fine).-

Par exemple : “Mieke est un être, une réalité”. Cette phrase signifie bien que Mieke “ est là “, mais elle ne dit “ rien “ (catégorique, c'est-à-dire ce qui ne concerne que Mieke) et est donc - catégoriquement parlant - “ vide “. Le jonglage avec “ l'être “ et “ l'étant “ et les autres transcendentalismes - un, bon, - vrai - en tiennent compte : c'est précisément pourquoi une ontologie et une philosophie “ réelles “ (correspondant à la réalité) ont besoin d'une information autre que simplement ontologique, à savoir une information catégorielle.

Sinon, on parle de “dans l'air” et de “dans le vide”. Aujourd'hui, ces informations proviennent a. des connaissances de tous les jours, b. des sciences professionnelles, c. des enquêtes, par exemple.

En d'autres termes, le transcendentalisme est une lumière omniprésente qui éclaire les choses mais n'est pas ces choses elles-mêmes.

### ***B.-- Ontologie générale (62/72).***

Les autres transcendentalismes sont des sous-chapitres de l'ontologie générale. Un mot à ce sujet.

#### ***B.1.-- Aléthéologie (ontologie de la vérité). (62/64)***

La doctrine de la vérité a déjà été abordée indirectement à de nombreuses reprises : “a.lètheia”, (// apokalupsis) signifie “être révélé”. L'effacement et l'exposition de ce qui est.

Sur l'être en tant que réalité transcendante et l'être en tant que réalités catégorielles au sein de l'être global : c'est l'“ousia”, l'existence/essence, qui est exposée et offre la “vérité”.

Dire que l'être et la vérité sont convertibles signifie donc que la réalité est négociable (dans la mesure où elle est cachée, bien sûr,--ce qui n'est jamais tout à fait le cas) et donc accessible (au moins en principe) à nos esprits orientés vers la vérité.

Les ontologues traditionnels appellent cette accessibilité “intelligibilité”. D'autres parlent de la “rationalité” de tout ce qui est. Ce terme est bon s'il n'est pas interprété de manière unilatéralement moderne.

Rationnel” signifie ici “révélateur (de la réalité)”. Pas l’emprise brutale de la science professionnelle sur la réalité, par exemple, que préconisent de nombreux penseurs modernes.

***L’axiome de la raison ou du motif (nécessaire et) suffisant.***

Le fait que les penseurs archaïques aient cherché si tôt l’“arche”, la prémisse - nous pensons à Anaximandros de Miletos - ou aient avancé un “stoicheion”, un élément (qui joue le rôle de l’“arche”) ou une “hupothèse”, une supposition, trahit le fait que le principe de la raison suffisante était la lumière qui éclairait leur recherche.

Ce principe informatif est le suivant : “L’être a une raison ou un fondement (explication, prémisse, hypothèse) (nécessaire et) suffisant, soit en lui-même, soit en dehors de lui-même”.

C’est la base de la méthode hypothétique, qui joue un rôle si décisif chez Platon.

***a. Déductif (sunthesis).***

Schéma (Jevons/Lukasiewicz) : Si A (prémisse, raison ou fondement), alors B (sens intelligible, “ vrai ; non absurde “) : Eh bien, A. Donc B.

***Exemple*** : si toute eau bout à 100° C, alors cette eau ici et maintenant. Eh bien, toute eau bout à 100° C. (Loi, -- loi naturelle). Donc cette eau ici et maintenant bout à 100° C..

***b. Réducteur (analysis).***

Schéma (Jevons/ Lukasiewicz) : si A (raison ou fondement), alors B (sensible). Eh bien, B. Alors A.

***Exemple*** : si toute eau bout à 100° C, alors cette eau ici et maintenant. Eh bien, cette eau ici et maintenant bout à 100° C. (échantillon, fait établi). Ainsi, toute l’eau bout à 100° C.

***Note*** -- On voit que le stoïcisme ou l’analyse factorielle est ici le fond, la prémisse : de tous (éléments) on conclut à un seul (déduction) et d’un seul (élément) on conclut à tous (réduction et ceci comme induction ou généralisation). Dans la réduction, on conclut de l’application à la règle générale (c’est ce qu’on pense pour le moment (comme un lemme) de toute façon) : si un cas d’eau bout à 100° C, pourquoi pas toute l’eau ? Car, si cette hypothèse est vraie, alors ce cas devient compréhensible, sensible, compréhensible, explicable.

C’est ainsi que la vérité sur la réalité est révélée. Les exemples montrent donc que le principe de la raison suffisante ou du fondement est un aspect - et un aspect très important - de la vérité ontologique.

### ***L'“argumentum ex absurdo”.***

La preuve par l'absurde, c'est-à-dire par le complètement incompréhensible (EO 26), a sa racine dans la vérité de l'être : tout ce qui est révélé, “vrai” ; tout ce qui n'est (complètement) rien n'est pas révélé (et est en même temps une illusion complète), “faux”.

### ***Épistémologie.***

Episteme”, lat. : scientia, science.

**a.** Au sens large : tout ce qui est connaissance est objet d'épistémologie ou d'épistémologie.

**b.** Au sens étroit : tout ce qui est connaissance (‘cognition’) strictement scientifique est l'objet de l'épistémologie,-- mieux : l'épistémologie.

**Note** -- D'autres utilisent le terme “gnoséologie” pour la connaissance au sens large : “gnosis”, en grec ancien, est la connaissance.

Dans les cercles cantistes modernes, cela ressemble à la “kriteriologie”, doctrine des “critères”, du discernement, concernant certaines connaissances. Ou comme “critique de la connaissance”, critique ou discernement - testant la recherche sur la valeur de la connaissance, -- une des nombreuses formes de “critique” qui est si “in”.

### ***“Vérité” comme “accord avec”.***

La vérité logique est le fait qu'un jugement correspond à la réalité visée par celui-ci. Il s'agit alors “d'un jugement vrai ou correspondant”.

Mais il y a aussi d'autres correspondances -- ce sont -- au lieu d'être passives ou oisives -- des vérités (comme dans la vérité logique) des correspondances ou des vérités actives.

Ainsi : la vérité éthique qui signifie que la vie pratique ou le comportement d'une personne est conforme aux hypothèses qu'elle défend.

Ainsi : la vérité artistique qui signifie qu'une œuvre (œuvre d'art) correspond à la conception que son créateur a dans son esprit.

Ainsi : la vérité théologique selon laquelle ce que Dieu crée correspond aux idées qu'il s'en fait.

**À propos** : Nikolaï Gogol, écrivain ukrainien (1809/1852), a décrit les caricatures des idées de Dieu, visibles et tangibles dans la vie quotidienne des gens et leurs fautes et péchés parfois mortifères. Gogol regardait avec beaucoup d'humour, d'ironie et même de sarcasme : il riait parce qu'une caricature fait rire, il pleurait parce qu'une telle caricature est mauvaise. Ce qu'on appelle “le rire tragique” de Nikolaï Gogol.

Nous abordons ainsi les types de vérité ontologique et immédiatement les fondements de l'épistémologie (logique), de l'éthique, de la théorie de l'art, de la théologie) comme applications de la théorie de la vérité ontologique.



## ***B.2. Harmologie (ontologie des relations) (65/68).***

La doctrine de l'unité a déjà été discutée à plusieurs reprises (par exemple, lorsque nous discutons du stoïcisme). Maintenant, une brève explication.

Harmotto" signifiait "Je me joins ou je fusionne". L'"Harmologie" est donc "doctrine de l'assemblage et de la fusion", -- doctrine de l'ordre. Il s'agit invariablement d'amener des unités ponctuelles et irréductibles à une unité globale. Ou vice versa. Pensez au concept paléopythagoricien de la forme du nombre (EO 47).

Il est essentiel de combiner, d'apparier, les éléments les uns après les autres.

Ici, subjectivement parlant, "mnèmosune", souvenir (EO 30, 32) ou "anamnèsis", lat. : *reminiscentia*, conscience ordonnée ou souvenir (EO 52), est une condition possible. Procéder de manière ordonnée implique inévitablement une conscience élargie.

### ***Identité.***

Relisez EO 23. -- Une chose est totalement identique à elle-même (identité réflexive). Une chose est partiellement identique à une autre. Le terme "partiellement identique" est également appelé "analogique". Quelque chose n'est absolument pas identique à quelque chose de (complètement) différent... Voir le différentiel ou la gamme... C'est là que la commande est à l'œuvre. Et donc aussi combiner,-- aller par deux (vers quelque chose et quelque chose d'autre). Par exemple, sur le sujet et le proverbe dans une phrase, au sein d'une même opinion concordante.

### ***Méthode comparative.***

Comparaison" signifie ici "regarder côte à côte". En effet, le terme "comparer" est parfois utilisé dans le sens d'"équivaloir à quelque chose d'autre". Comparer, ici, est pris dans le sens très large de "combiner", regarder ensemble.

### ***Similitude et cohérence : connexion.***

Pour cela, nous nous référons à l'OE 46 (Similitude (collection)/cohérence (système)). -- Lorsque l'on "combine" plus d'une donnée - élément -, deux types principaux d'unité ou de parenté (globale) apparaissent rapidement : ils montrent une ressemblance, au moins en partie (et une différence) ; ils montrent une cohérence, au moins en partie (et une rupture, un écart).

### ***Théorie de la relation.***

L'unité englobante est la relation. Ou "relation". La similitude est un type de relation ; la cohésion en est un second.-- En logistique, l'étude des relations est appelée "logistique relationnelle".

Quand on dit que “l’être et le un sont interchangeable (convertibles)”, cela signifie que la réalité consiste en un nombre (infini) d’unités ponctuelles, qui peuvent être fusionnées en unités globales. Ou encore : tout ce qui est, est un gigantesque réseau de relations, de similitudes (collections) et de connexions (systèmes).

C’est la condition de possibilité de la théorie des ensembles et des systèmes, l’étude du “totum logicum” et du “totum physicum”.

### ***Digression.***

Abordons brièvement certaines des principales unités ou relations englobantes.

***Bibliographie*** : J. Royce, *The Principles of Logic*, New York, 1912-1 ; 1961-2, surtout 72ff.

La relation de base est appelée “englobante” (“implication”). Ainsi, danser et chanter implique a. de danser et de chanter simultanément et b. de danser et de chanter à tour de rôle (“danser et/ou chanter”). On peut aussi retourner l’expression : “danser et chanter en même temps ou à tour de rôle est inhérent à la danse et au chant”.

Nous avons immédiatement la “somme logique” : “(simultanément ou à tour de rôle) chanter et/ou danser”. Le “produit logique” est alors “chanter et danser simultanément”.

### ***Les négations ou les dénis.***

a. Soit chanter, soit danser” (en latin “aut”) est une contradiction. Comme x et non-x.

b. “Ni chanter ni danser” (ne rien faire des deux) est en contradiction avec “chanter et/ou danser”. Comme x et y contre o.

***Note*** : On constate que J. Royce combine, assemble et fusionne comme les anciens praticiens de la stoïchiosé.

### ***Digression.***

***Bibliographie*** : H. van Praag, *Mesurer et comparer*, Teleac, de Haan, 1968.

L’addition est une relation à une syllabe ou une bijection. “Pour chaque gifle qu’il me donnait, je lui en donnais une”.

### ***Arrangement topologique (arrangement intermédiaire)***

est de situer quelque chose entre deux autres données. “Entre x et y, j’ai localisé z”. Cela inclut la notion d’“intervalle” ou d’“espace entre”.

***Il s’agit d’ailleurs*** d’une notion de base en topologie mathématique. On pétrit une boule d’argile souple sans la fracturer (c’est-à-dire dans l’intervalle d’étirabilité maximale).

La séquence est la disposition d’un élément après l’autre, -- évidemment dans le temps. La séquence peut être sérielle ou cyclique (= circulaire, comme l’ordre récurrent des jours de la semaine).

### ***Digression.***

La théorie de l'interprétation est l'une des nombreuses applications de la clarté.

Nous avons déjà vu un type, à savoir la relation unipersonnelle ou "addition". Mais il existe la "relation simple et multiple" et la "relation simple et unique". Alkmaion (= Alkmeon) de Kroton (-520/-450 ; élève de Pythagore) reconnaissait déjà que les "symptômes" (signes) d'une maladie peuvent être interprétés de plusieurs façons (ce qui implique une "ambiguïté unique").

La capacité de résumer une multitude de données est un signe de "grande univocité". Ce sont quelques-unes des "unités de synthèse" ou "relations" que l'on trouve souvent.

### ***Le couple "élément/préposition".***

Ce couple est un couple de base. C'est le fondement de la logique. Logique "ici dans le sens traditionnel d'"étude des phrases conditionnelles" ou des "implications", des dérivations. "Si A, alors B". Étude, en d'autres termes, de phrases hypothétiques.

### ***1... Stoicheion.***

**a.** Stoicheion", lat. : elementum, signifiait "Tout ce qui, comme spécimen d'une collection ou comme partie d'un système, contribue à fonder une totalité (collection, système)".

Par exemple : toutes les parties d'une chose en forme de ligne. Donc : toutes les lettres de l'alphabet grec. Même l'aiguille d'un cadran solaire.

**b.** Stoichiose", lat. : elementatio, analyse factorielle, est "la construction - ensemble - d'une totalité à partir de copies ou de parties ou, inversement, la décomposition d'une totalité en ses copies ou parties".

Exemple : dans l'Antiquité tardive, un "stoicheiomaticos" était surtout un astrologue. Celui qui établissait des horoscopes, construisait à partir des éléments du cosmos - ta stoicheia tou kosmou, elementa mundi - , c'est-à-dire des corps célestes (avec leurs divinités : astrothéologie), une image cohérente d'un destin.

**D'ailleurs**, même S. Paul connaissait cette signification (dans Gal. 4:3 ; 4:9 ; Col. 2:8 ; 2:20).

À **propos**, l'"arithmos" paléopythagoricien (EO 47) est un type de stoichiose.

Plus encore, philosopher, c'est en fait faire preuve de stoïcisme : fusionner une vision de la vie et du monde. - La philosophie systématique, même aujourd'hui, est une application d'un tel "Weltbild". (M. Heidegger), car elle tente de retrouver le concept général d'"être" dans tous les sous-domaines possibles de la réalité totale (ce qui devient alors une ontologie particulière ou catégorielle).

**Remarque** -- Ce que les anciens appelaient “élémentation” ou analyse factorielle, R. Descartes (1596/1650 ; père de la pensée typiquement moderne, très influencée par la science) l’appelle “analyse et synthèse” : une totalité - collection, système - trop vaguement conçue, il la décompose en ses spécimens, ses parties, -- afin de reconstruire la totalité - ensemble et la rassembler. Ce qui donne alors une totalité “claire et distincte”.

L’“analyse” (la division) de Descartes n’est pas une négation de la totalité ou de la “Gestalt” : c’est une méfiance à l’égard d’une image trop vague de cette totalité, qui ne s’impose que par cette “analyse”.

## **2.-- Arche.**

Arche”, lat. : principium, “principe” ; c’est-à-dire ce qui doit être mis en premier.

En fait, l’“arche” est “tout ce qui contrôle (détermine, définit à la fois) quelque chose de telle sorte que cette chose ne devient intelligiblement “vraie” que si l’on place cette chose de contrôle en premier”.

**Conséquence** : “archè” est une préposition.

Donc : le début de quelque chose (la prémisse de la “methodos gennetikè”, la méthode génétique, qui examine quelque chose, le détruit, dans son cours).

Ainsi : l’origine.

Donc : les dirigeants d’un pays. Sans le commencement, l’origine, les gouvernants, ce qui est gouverné par eux est incompréhensible.

### **Le principe de l’“archè” (nécessaire et) suffisante.**

Relisons l’EO 63 (L’axiome de la raison ou du motif (nécessaire et) suffisant).

Les deux schémas de Jevons-Lukasiewicz commencent par énoncer le principe de la raison suffisante : “Si A, alors B”. Cette étape est suivie d’une double application :

**a.** de manière déductive (sunthèse), lorsque la raison suffisante est connue (Eh bien, A. Donc B) ;

**b.** réductive (analysis), où l’on cherche la raison suffisante (Well, B. So A).

En d’autres termes, tant en avant (déductif) qu’en arrière (réductif), l’archè est centrale. Et immédiatement le principe immortel de la “base” suffisante.

On comprend ainsi le lien : “stoicheion te kai arche”, elementum et principium, élément et prémisse.-- Ce qui est “raison” ou “fondement” est un élément du raisonnement. Or cet élément de raisonnement peut être une unité ponctuelle - élément - mais aussi une unité globale - totalité.

**Conclusion**-- Élément, prémisse, hypothèse : trois termes qui font référence au contenu (implication) (“si, alors”).

### **B3.-- Axiologie (bonté). (69/72)**

Le bien - la valeur - a également déjà fait l'objet d'une discussion : Socrate en particulier et, dans son sillage, Platon en ont parlé comme s'il s'agissait d'une question principale.-- Maintenant, un bref contexte.

Axia", lat. : valor, valeur -- "Le bien", dans le langage ontologique, signifie "ce qui est, dans la mesure où il représente une valeur (plénitude) et est à la fois "un bien". Dire que "l'être et le bien sont interchangeables (convertibles)" signifie que "tout ce qui est est soumis à des jugements de valeur". Ce qui est, est précieux. Ce qui n'est rien manque de valeur-volatilité.

Platon, dans ses *Nomoi* (Lois), dit : "L'homme applique la gratitude - note : l'appréciation - à trois possessions : les divinités, son âme, son corps".

G.J. de Vries, *L'image de l'homme chez Platon*, in : Tijdschr.v.Phil. 15 (1953) : 3, 430v., disant : "Ainsi l'âme, autant qu'elle doit prendre soin d'elle-même (*Faidon* 115b), doit satisfaire le désir qu'elle prenne soin de tout ce qui est inanimé (*Faidros* 246b)". Ainsi, par exemple, une "libération" prématurée de l'âme du corps par le suicide est inadmissible (a.c., 431).

En d'autres termes : on n'attribue pas à Platon un dualisme radical (âme / corps). Ni un mépris total pour le corps. Mais un ordre de préséance.

Platon, dans sa psychologie ou science spirituelle, distingue - comme nous l'avons vu - trois "parties" (aspects). Lisez EO 50 : le grand monstre, le petit lion, le petit homme. Tout d'abord, cette division est, aux yeux de Platon, incomplète : d'autres "parties" "ou aspects de l'âme peuvent être trouvés, et pourront être trouvés. Mais aussi : Platon fait ici de la psychologie des valeurs, non pas en vue d'une élimination radicale mais en vue d'une mise en situation correcte.

#### ***A cause du gros monstre, notre âme est concentrée sur des valeurs comme :***

- a.** diaita, maison et nourriture (ce qui est très précieux aux yeux de Platon),
- b.** le sommeil (il donne des conseils sur la façon d'avoir un "bon" sommeil),
- c.** La sexualité (éros et procréation, -- vie familiale),
- d.** les biens économiques (par le travail).

#### ***À cause du lion inférieur, notre âme est dirigée vers***

Notre propre honneur (avec tout ce que cela implique).

#### ***A travers la petite personne, notre âme se concentre sur***

Tout ce qui est incorporel, oui, l'être transcendantal.

Il s'agit d'une liste multiple de "biens", c'est-à-dire de réalités de valeur. On le voit : ni ce que le grand monstre, ni ce que le petit lion "valorise" ne sont exclus, même si le centre de gravité de l'être humain "vrai" (idéal) se situe dans le petit... Cf. de Vries, a.c., 431/433.

### ***Soins de santé.***

Ce n'est un secret pour personne que les paléopythagoriciens mettaient l'accent sur tout ce qui était supérieur (pensée anagogique). Néanmoins, prendre soin de tout ce qui est corps (santé) fait partie intégrante du sens paléopagoricien de la valeur.

***Bibliographie :*** O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus* I, 302.- Selon Willmann, la médecine pythagoricienne imposait une profonde révérence pour le tout " sacré " (le sacré) que la santé englobe. Ainsi, promouvoir sa santé était appelé " to sofotaton ton par hemin ", ce qui, parmi toutes les choses humaines, témoigne par excellence de la " sagesse ".

Ce terme résume l'idéal de l'homme archaïque et antique (quelque chose comme être général et bien formé).

a. La sagesse consiste à prendre soin de sa santé et, si nécessaire, à la restaurer.

b. La sagesse est même un " élément " et une " prémisses " de la santé, car la " sophrosune ", la santé de l'âme, c'est-à-dire sa " sagesse " ou formation générale et saine, assure la santé physique.

*C'est d'ailleurs* dans le même sens que parle Platon, qui, plus il vieillissait, plus il appréciait la "sagesse" pythagoricienne.

### ***La médecine.***

La médecine pythagoricienne - sur les traces de la médecine archaïque et sacrée - tentait de traiter les maux principalement par l'âme. Après tout, l'âme est tellement unie au corps que, si l'âme est "saine", le corps le sera inévitablement aussi.

C'est ainsi que l'on comprend le rôle de la choreia (ED 47), l'unité globale de la danse, de la musique instrumentale, du chant (poésie) dans un cadre cosmique - Platon le recommanderait aussi - dans la médecine pythagoricienne. Ainsi, la musique - si elle était bien choisie - permettait de contrôler les états d'âme et d'atténuer les douleurs du corps.

### ***La magie.***

En tant que rationaliste, Willmann est troublé par l'utilisation de la magie par les paléopythagoriciens. - L'âme de l'homme est une entité "divine" (comprenez : psychique) qui donne vie au corps, qui partage alors cette divinité ("daimonion"), sous la direction d'un "daimon" (ange) qui l'accompagne. Cela permet des "incantations".

*Note* -- Ce n'est pas le lieu ici de discuter longuement des méthodes occultes (dont l'exorcisme (incantation) paléopythagorien est un type) : cependant, nous notons, en passant, que la structure " corps ('daimonion', c'est-à-dire doué pour l'occulte)/âme ('daimon', c'est-à-dire doué pour l'occulte)/ ('daimon' (c'est-à-dire guide(s) doué(s) pour l'occulte) " est une structure récurrente ou une unité englobante. Avec cette différence que, dans le monde biblique, la divinité trinitaire contrôle tout cela.

### *Le souci de la propreté.*

Un "bien" (valeur) qui est souligné à maintes reprises est "tout ce qui est beau". C'est, au sens du grec ancien : " tout ce qui, parce qu'il n'est pas ordinaire, force l'admiration et l'étonnement ". Il peut être physiquement propre. Il peut également être technique ou habile (un navire magnifiquement construit, par exemple). Il s'agit avant tout, chez les pythagoriciens et les platoniciens, d'un comportement éthiquement propre : nos concitoyens ne disent-ils pas encore d'un acte peu scrupuleux "Ce n'est pas propre", ou "C'était laid de sa part" ? Propre" a encore la connotation de "conscientieux" dans notre usage vernaculaire ("juste" dans le langage antique).

O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 301 : "L'idée que la musique, c'est-à-dire l'art des muses (EO 30 ; 32 (Mnèmosunè)), au sens le plus élevé, est la philosophie elle-même, -- idée exprimée à plusieurs reprises par Platon, se trouvait déjà chez les pythagoriciens".

On entend bien : la philosophie, définie par Pythagore comme " filosofia ", la sagesse, serait donc, aux yeux des pythagoriciens et des platoniciens, musicale !

C'est différent du soi-disant "rationalisme" ou de la "non-mondanité" généralement attribués au pythagorisme et au platonisme par des personnes non qualifiées !

Filo.sophia", c'est-à-dire le faillibilisme ! Le "fallibilisme" est la "conscience de la faillibilité". Les penseurs religieux tels que les pythagoriciens et les platoniciens étaient parfaitement conscients qu'un mortel terrestre "ne peut posséder la sagesse". Seuls les divinités et les "daimones", divinités inférieures douées, possèdent - pensez aux muses - la sagesse, c'est-à-dire l'éducation générale et solide qui peut les ramener à la pleine réalité. Un mortel ne peut que "participer" à cela. C'est tout.

La choreia était le moyen par excellence d'établir le contact avec les muses, contact dont le "philosophe" pensait tant besoin.

Les paléopythagoriciens pratiquaient la pensée logique. Ainsi, ils ont pratiqué l'art de la définition.

“ De préférence, les maxima (sommets) des propriétés sont l'objet de la réflexion :

“ Qu'est-ce qui témoigne de la plus haute sagesse ? “. L'harmonie des nombres (note : on traduit généralement ce terme par 'nombre')”. “Qu'est-ce qui témoigne de la plus haute sagesse dans les choses humaines ? La médecine. “Qu'est-ce qui est le plus beau ? L'harmonie”. “Qu'est-ce qui est le plus fort ? L'aperçu”. “Qu'est-ce qui est le mieux ? Le “eu.daimonia” (le bonheur,-- littéralement : avoir une bonne daimonia ou force vitale psychique ou divine) !”. - “ Qu'est-ce qui est le plus révélé (“ vrai “) ? La dépravation de l'humanité !”. (O.Willmann, *Gesch.d. Idealismus*, I, 283).

Comme on le voit, “harmonia”, c'est d'abord l'unité et la conjonction, puis, depuis l'époque des paléopythagoriciens, la beauté, c'est-à-dire tout ce qui, par son caractère peu commun, suscite l'admiration et l'étonnement. Mais c'est l'objet de la stoïchiosé, l'analyse factorielle, basée sur la “hénologie” pythagoricienne ou théorie de l'unification (qui, dans les unités ponctuelles, constate l'unité globale et, dans l'unité globale, détruit les unités ponctuelles).

Conclusion : de même que la philosophie pythagoricienne (et platonicienne) n'est plus concevable sans être en même temps promotrice de santé (au sens holistique, global, physique et spirituel), de même elle n'est pas concevable sans être musicale, de part en part amoureuse de la beauté. Cela est dû aux cérémonies religieuses au cours desquelles les muses étaient invoquées, -- en tant qu'inspiratrices, en tant que dispensatrices d'énergies supérieures, “daimoniques” ou même hautement divines. -- Cette structure ou cette unité englobante est la véritable “philosophie”.

### ***Le souci du bien éthique.***

Ce thème a déjà été développé plus haut (EO 56f.), dans un sens platonique - seulement ceci : “kalokaigathia”, c'est-à-dire l'unité globale du beau et du bon. “Au kalon”, lat. : pulchrum, le beau. “A agathon”, lat. : bonum, le bon. Les deux se rejoignent : le fait que le beau et le bon sont un. C'est le terme grec ancien “kalo.kai.agathia”, joint à “kalokaigathia”.

Sur cette note anagogique (vers le haut), nous pouvons clore le chapitre sur le transcendantal en toute conscience. Si seulement nos postmodernes d'aujourd'hui, qui mettent l'accent sur le bas, le “catagogique”, pouvaient apprendre quelque chose des pythagoriciens et des platoniciens !



### **Exemple 11. -- La méthode hypothétique. (73/80)**

**Bibliographie** : E. De Strycker, S.J., *Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie*, Antwerpen, 1967, 103v. (La méthode hypothétique).

Hypothèse”, l’établissement d’un fondement, -- fondement,-- en langage logique : prémisses (condition). La forme verbale : si, alors. Ces phrases conditionnelles constituent le cœur de la pensée traditionnelle ou de la logique et de ses applications (méthodes).

Mais l’ontologie les applique avant la logique.

Platon a emprunté la méthode hypothétique à la (logique appliquée et à la méthodologie des) experts de l’époque.-- Dans le langage dialectique platonicien, une “hypothèse” ou “supposition” est “tout ce qui est avancé (sans preuve) entre des interlocuteurs et à partir duquel quelque chose d’autre peut être inféré (déduit)” :

Et ce, de deux manières : soit l’hypothèse est connue comme un axiome ou une prémisses connue et acceptée (déduction, “synthèse”), soit l’hypothèse est recherchée - à partir de certaines données - (réduction, “analyse”).

Dans le cas de la recherche de la ou des bonnes hypothèses, Platon utilise - d’abord - un “lemme” ou une “hypothèse provisoire” (une “hypothèse de travail”, disons-nous maintenant), -- jusqu’à ce qu’il s’avère que cette hypothèse provisoire est valide ou non.

#### **Modèle appliqué.**

a. Établissement : grossesse. b. Ce “phénomène” (phénomène, manifestation) ou “ce qui est immédiatement donné” devient transparent, compréhensible, “vrai” (révélé), si l’on suppose qu’un rapport sexuel a eu lieu. C’est alors l’“hypothèse” ou l’“explication” (l’explication qui a du sens).

Il s’agit d’un exemple d’“analyse” ou de “raisonnement réducteur”.

Inversement : a. les rapports sexuels ; b. la grossesse. Le “phénomène” ou fait vérifiable est déductible de la “cause”. Il s’agit alors de la “synthèse” ou “raisonnement déductif”.

#### **Des mathématiques professionnelles à l’ontologie.**

La pratique courante des mathématiciens de l’époque était la “synthesis”, la déduction.

Un certain nombre de notions de base (un/plusieurs -- point, ligne, plan, corps, etc.) ont été proposées, ainsi qu’un certain nombre de jugements de base (axiomes, postulats). Sans preuve, c’est-à-dire sans déduction à partir de prémisses déjà données. Mais à partir de celles-ci, toute une série de dérivations ou de “déductions” surprenantes ont été obtenues - appelées “théorèmes” en mathématiques.

Aujourd'hui, on l'appelle encore : "la méthode axiomatique-déductive". Ce qui est initialement "caché", dissimulé, dans un nombre très limité de notions et de jugements de base, est systématiquement "révélé", "mis à nu" et donc - au sens ancien - "vrai" (alèthes) dans les propositions qui - strictement logiques - en découlent.

Platon, en tant qu'ontologue, s'est rendu compte que les notions et les jugements préconçus des mathématiques étaient eux-mêmes ouverts à l'"analyse" ou à la réduction. En particulier : quelles sont les prépositions (plus larges) de ces concepts et jugements de base ? Les "hypotheses" mathématiques, les présuppositions telles que "un/plusieurs" et "ligne, plan" etc., sont quelque part des "réalités", des "onta" ou des êtres ! Parmi beaucoup d'autres êtres ou réalités ! Et si l'on s'attaque d'abord à ce concept de base (avec les jugements de base, comme "Tout ce qui est (ainsi), est (ainsi)" (EO 23/28 (Lois de l'être)) ? Sans oublier le couple "un/plusieurs" et "l'unité globale des unités ponctuelles" (EO 47/48 : Le vrai et l'un).

Il est certain que les concepts transcendants ou englobants (avec leurs jugements) sont des présupposés des concepts mathématiques de base.

En d'autres termes : "si les concepts et les jugements transcendants, alors ceux purement mathématiques - compréhensibles, dans leur essence ou sont exposés et donc, anciennement, 'vrais'". Une partie au moins de la vérité sur les concepts et les jugements de base des mathématiques devient ainsi claire. C'est compréhensible.

Cette proposition très abstraite devient très concrète lorsque la question est posée différemment : "Quel genre de réalités sont les réalités mathématiques ? Cette question fait encore aujourd'hui l'objet d'un vif débat parmi les spécialistes. Si l'on est dans l'ignorance de tout ce qui est réel, alors on est aussi dans l'ignorance de la réponse à la question du bon type de réalités qui sont des entités mathématiques !

### ***Conclusion.***

L'ontologie de Platon était une analyse fondamentale ou présuppositionnelle des mathématiques. En appliquant sa méthode réductrice aux fondements mathématiques eux-mêmes.

### ***De la connaissance totale à la connaissance ontologique.***

Non seulement les mathématiques, mais aussi tous les types de connaissances - technai et simples intuitions populaires - ont été soumis à une réduction par Platon, suivant les traces de Socrate.

Relisons EO 56 (Un discours) : nous y voyons Socrate et “l’unité globale dans les unités ponctuelles” (lorsqu’il dit qu’un discours dont l’élément est la conscience n’est pas (entièrement) bon) et “la réalité” (lorsqu’il qualifie d’irréel un discours qui évoque de fausses réalités) comme présupposés ontologiques. Dans ce cas : d’un discours. C’est une analyse fondamentale ou présuppositionnelle du discours.

*A propos* : les prémisses ou axiomes des sophistes sont immédiatement soumis à une enquête. C’est-à-dire : pas seulement accepté mais examiné. “Examen critique”, dirait-on maintenant. La “critique” présuppose des normes, car elle est “jugement de valeur” ou “évaluation” : comment porter des jugements de valeur, si l’on n’a pas de présupposés “au nom desquels” on juge, on condamne ? En d’autres termes, on exerce une réduction ou une analyse.

### ***Ontologie catégorielle.***

Les “catégories” sont des concepts fondamentaux. Eh bien, l’analyse par Platon, par exemple, des (fondements des) mathématiques ou des (postulats des) sophistes et de leurs discours est carrément une “ontologie catégorielle” de ces objets d’analyse. -

“Au nom de” une ontologie transcendantale. Ainsi, il a mis en avant la notion fondamentale d’“un” et de “bien” (sans parler d’“être”) pour qu’elle soit évaluée de manière critique.

Vérifier la valeur ou l’unité d’une chose, c’est la “critique” : elle se fait invariablement “au nom” d’idées et de jugements préconçus.

En d’autres termes : plus une personne est critique, plus elle utilise des “hypothèses” préconçues, des axiomes ! Qu’il/elle suppose - consciemment ou souvent inconsciemment - être solide.

L’ontologie catégorielle est donc une “critique” d’une catégorie ou d’un domaine de la réalité, -- “au nom du transcendantalisme”. C’est pourquoi nous nous attardons sur ces transcendances. Ils sont la base de notre réduction ou analyse, -- “si être, un, vrai, bon, alors concepts de base pour la critique”.

Immédiatement, on peut juger les choses “au nom de l’être (réalité), de l’unité (ressemblance/cohérence), de la vérité (révélation), du bien (valeur)” et le faire avec un point de départ solide.

La méthode est claire : il faut d’abord bien connaître la catégorie (le domaine) - les mathématiques, la parole, le sophisme - ; ensuite, on se rabat sur les transcendantalismes.

### ***Théorie platonique. (76/80).***

Comme on l'a dit à maintes reprises, la "theoria", c'est-à-dire le fait d'approfondir quelque chose tout en l'observant.

#### ***1. L'intention,***

dans le cas de Platon, c'est : connaître à fond l'existence (l'existence réelle) et l'essence (la manière d'être), du moins aussi à fond que possible. Ou, en termes plus modernes : décomposer le statut ontologique (la place que quelque chose occupe dans la réalité).

#### ***2. Le remède.***

La méthode hypothétique. Approfondir, en observant, quelque chose - le thème -.

- a. analyse, réduction, aux prémisses,
- b. synthèse, déduction, vers les déductions.

Appliquer ce schéma hypothétique à quelque chose implique que l'on discerne plus précisément son existence et son essence (EO 09). Car on analyse - de manière réductrice ou déductive - quelle réalité ou, selon le cas, quelle fausse réalité peut être trouvée dans cette chose. En même temps, quelle unité, bonté ou fausse unité, fausse bonté est présente dans cette chose.

Parce que l'on veut discerner l'existence et l'essence, on s'engage dans une ontologie transcendantale ou générale. Parce que l'on veut discerner l'existence et l'essence de quelque chose, on s'engage dans une ontologie catégorique ou particulière.

#### ***Pratique.***

Nous prenons le voleur/voleur.

##### ***a. Analyse de base.***

Diagramme (Jevons-Lukasiewicz). -- Si A (prémisse), alors B (intelligible). -- Eh bien, B. Donc A.

Dans ce cas, "A" est un lemme, une prémisse provisoirement introduite. D'où le nom de "méthode lemmatique-analytique", dont on attribue la paternité à Platon.

Quelles sont les prémisses sur lesquelles le vol commence ? L'un d'eux est l'axiome selon lequel tout ce qui est possédé - par d'autres, c'est-à-dire - peut et, surtout, peut être retiré par le vol.

Autre hypothèse : à condition de prendre en compte les représailles de la victime (et sa répulsion). Autre hypothèse : à condition de tenir compte des représailles de la partie lésée (et de les repousser). Aussi : mettre la conscience au moins "entre parenthèses" (en grec ancien : "epoche", lat. : suspensio). Ou encore : supprimer la conscience, consciemment ou inconsciemment (ce qui est, par exemple, en grec ancien, "para.frosune", penser à côté de la réalité). C'est : fuir la réalité éthique.

### ***“Ne pas vouloir savoir”.***

La “para.frosune”, la pensée hors de la réalité, présente donc deux types principaux. Le “vouloir” peut être inconscient : les psychologues parlent alors, aujourd’hui, de “répression” ; le “vouloir” peut aussi être conscient : il s’agit alors de “répression”. Le plus souvent, il est impossible de savoir (“découvrir”) si elle est consciente ou inconsciente.

### ***Une histoire.***

Les récits peuvent être des “phénoménologies” brillantes, des descriptions d’êtres (“fainomenon”), ce qui se montre immédiatement et est donc “vrai”, révélé, est d’emblée + “legein” (articuler, représenter, décrire). Nous le voyons depuis les mythes archaïques jusqu’aux blagues les plus récentes... Ce qui suit donc.

### ***Aveugle.***

“Un jeune homme a réalisé qu’être marié n’est pas sans poser de problèmes. Un soir, pour montrer l’amour sincère qu’il portait à sa femme, il lui a dit sans détour : “Chérie, devine ce que j’ai fait pour toi aujourd’hui ? “C’est probablement la énième fois que je fais une bêtise ! -- “Non ! Non ! J’ai souscrit une assurance-vie”. Ce à quoi elle a répondu : “J’ai toujours su que tu étais un type méchant. Pensez-y : c’est assurer sa propre vie !

S. Kierkegaard (1813/1855 ; fondateur de la pensée existentielle ou de la pensée de la vie et de l’engagement) a passé toute sa vie à essayer de faire comprendre aux chrétiens danois qui étaient - bibliquement parlant - des païens, qu’ils ne se rendaient pas compte qu’au lieu d’être de vrais chrétiens, ils étaient en fait des païens. Toute sa rhétorique - sa méthode de persuasion - visait à cela. D’où ses œuvres dites “esthétiques”.

Nous avons tous fait l’expérience de la difficulté de surmonter les préjugés : la femme de tout à l’heure était tellement convaincue de l’opinion qu’elle avait de son mari que - sans réfléchir à ce qu’il disait - elle l’a condamné a priori. Avec cette fois une ironie tragique : l’assurance-vie n’est justement pas un acte égoïste ! Elle était si irréaliste, si éloignée de la réalité qu’était son mari ! Peut-être que de nombreux sophistes, à l’époque de Socrate, étaient tout aussi éloignés de la réalité de leur expertise sans valeur, voire cynique - technai. Cela les a conduits à faire taire “la voix de la conscience” afin d’obtenir “pouvoir” et “prestige” (le petit lion de la science (de l’âme) de Platon).

Et, en tant qu’éducateurs, “sophistai”, d’apprendre aux autres à l’acquérir. Ce qui est une sorte d’antiphrase, parler contre son meilleur jugement.

Pratique : prendre le voleur/la voleuse à nouveau.

b. l'analyse des inférences.

Diagramme (Jevons-Lukasiewicz). -- Si A (prémisse) alors B (compréhensible).  
Alors A. Alors B.

Aucun "lemme" ou "prolepsis", déclaration préliminaire, n'est nécessaire ici, car la déclaration est connue plutôt que recherchée.

Ce qui est recherché, ce sont les déductions. Quelles déductions peuvent être tirées, déduites, du vol ? Encore une fois : la méthode est la "theoria", l'observation de l'existence et de l'essence du vol. Encore une fois : le destin, car c'est ainsi que se révèle le destin d'un individu, d'une société.

Éthique, c'est-à-dire lorsque la conscience intime est examinée. Mais aussi "politique", c'est-à-dire lorsqu'on examine les (conséquences pour les) autres dans la même société. Pour tous les penseurs de la Grèce antique, c'était une préoccupation majeure.

*Note* -- Jusque et y compris dans les années 1950, cette vision "éthico-politique" a prédominé. À partir de ces années-là, il a été remplacé par ce que l'on appelle depuis lors les "humanités". Les seconds, en revanche, veulent être "sans valeur". C'est-à-dire qu'ils s'en tiennent strictement aux faits définis ou positifs, sans aucun jugement de valeur (certainement aucun jugement de valeur religieux ou moral (éthique)).

### *Un schéma de narration.*

Une déduction des conséquences du vol peut utiliser le schéma "présage (VT) / suite (VV)". Ici :

- a. Il y a d'abord un présage (un fait qui donne lieu à ce qui suit), à savoir le vol ;
- b. il y a une suite (les faits ou les destins sur lesquels se termine le vol, par exemple).

Le voleur, par exemple, n'a plus de paix intérieure : il n'est pas un instant absolument sûr que le vol réussira (ce qui est toujours une entreprise risquée) ou que les victimes réagiront.

Les gens n'ont plus la paix : pas un instant on n'est sûr qu'un voleur ne va pas frapper quelque part. Une personne se méfie de l'autre.

Immédiatement, une atmosphère générale s'installe : plus le vol réussit, plus les personnes ayant une conscience faible sont incitées à faire de même. D'autres en étendent le caractère peu scrupuleux aux autres sphères de la culture : les biens, oui, mais pourquoi ne pas nuire à une bonne réputation, par exemple ?

Il s'agit à nouveau d'une ontologie catégorielle, dans laquelle la catégorie "vol" est élucidée ontologiquement de manière déductive.

### ***Une mise à jour.***

La dissection de l'inférence se retrouve, par exemple, dans "la maxime pragmatique" (maxime de Ch. S. Peirce (1839/1914 ; fondateur du pragmatisme).

***Bibliographie*** : Kl. Oehler, Einl., *Charles S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken* (Comment rendre nos idées claires), Frankf.a.M., 1968, 62/63ff.

Voici, traduite, la maxime : "Approfondissez les 'effets', les conséquences, qui - d'une manière concevable ('concevablement') - peuvent avoir une portée pratique. Ainsi, nous arrivons à comprendre que l'objet de notre pensée a de tels effets. Si nous procédons de cette manière, notre compréhension de ces effets est la totalité de notre compréhension de l'objet".

Le texte est, comme c'est souvent le cas chez Peirce, difficile à articuler. Ce qu'il veut dire, c'est qu'imaginer une action, une expérience dans laquelle l'objet de notre pensée - le donné - est impliqué, est la voie vers sa compréhension (expérimentale).

### ***Modèle appliqué.***

Qu'est-ce que nous voulons dire quand nous appelons quelque chose "dur" ? Apparemment ceci : que beaucoup d'autres substances - si on les pose dessus (action, expérience) - n'y laissent pas de rayures.-- "Tout le concept de cette propriété - la dureté - (qui l'est pour toutes les autres propriétés) réside dans la pensée des effets. Il n'y a absolument aucune distinction entre un objet dur et un objet mou, tant que ces objets ne sont pas testés". (O.c. 66/67).

Peirce : on prétend qu'une telle définition pragmatique trahit "un principe sceptique (de doute) et matérialiste". Pourtant, il ne s'agit que de l'application du principe logique que Jésus a recommandé : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". Oui, elle est très étroitement liée aux présupposés de l'Évangile. (O.c., 62/63).

Comme avant : Platon examine les conséquences, individuelles (éthiques et sociales), du vol. Ainsi, l'objet de sa pensée, le vol, devient clair(er) : il crée une compréhension claire (...), un aperçu - theoria - de cet objet.

Dans sa démarche "pragmatique", Peirce adopte la même approche. -- Les deux examinent les déductions de l'introduction dans la vie d'une compréhension provisoire de quelque chose.

En fait, il s'agit d'une méthode "historique" : le concept de "démocratie", par exemple, ne devient vraiment clair que lorsqu'il est présenté comme un régime réel - cette démocratie !

### ***La “dialectique historique” de Platon.***

Nous avons relu l’EO 49 (le philosophe de Platon). La méthode y a été exposée : dialoguer, réfléchir ensemble de manière intime, aborder un thème. Cela s’appelle “travailler de manière dialectique”.

Dans le sillage des Éléates (Parménide), la logique joue le rôle principal. Cela conduit certains qui ne connaissent pas bien Platon à croire que le mouvement (“kinesis”), le va-et-vient, l’histoire (l’ensemble du destin) ne jouent aucun rôle dans sa pensée, sinon un rôle ridicule. On dit que sa méthode ne réside que dans le “transcendant”.

Nous citons W.C. Salmon, *Logic*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J., 1963, 30/32 (Reductio ad absurdum).--Citation 1.

#### ***1.-- Définition.***

“Bien dit, Kefalos”, ai-je répondu. “Mais pour ce qui est de la ‘justice’ (vie consciencieuse), qu’est-ce que c’est ?”. -- “Dire la vérité et payer ses dettes”, dites-vous. Rien de plus que ça ? N’y a-t-il pas d’exceptions même dans ce

**A.--** “Si aucune exception, alors quelles conséquences (s’il y en a) ?” - Supposons qu’un ami, de bonne humeur, me donne des armes pour les garder. A un moment donné, pas de bonne humeur, il demande à les récupérer. Est-ce mon devoir de les rendre ? Personne ne soutiendra que c’est mon devoir ou que, si je le fais, j’agis en conscience - et de même, ils seront d’accord avec moi (si je le soutiens) pour dire la vérité en conscience à quelqu’un qui n’est pas de bonne humeur.

**B.--** Bien définir, c’est définir de manière restrictive (avec des réserves) si nécessaire. “ Mais, si c’est le cas, alors “ dire la vérité et payer ses dettes “ n’est pas une bonne définition de la droiture.

Vous voyez : les événements imprévus, voire imprévisibles, qui composent l’histoire jouent - logiquement - le rôle de prémisses dont découlent les déductions.

**a.** Si avec l’esprit, le devoir de revenir. Si ce n’est pas avec l’esprit, devoir de ne pas revenir.

**b.** Les coïncidences jouent donc un rôle essentiel dans la dialectique - la conversation entre penseurs sur une base logiquement stricte. C’est ce qu’on appelle la “dialectique historique”, c’est-à-dire le fait de raisonner ensemble, de manière logiquement stricte, en tenant compte de plus que de simples données et prémisses abstraites. - Cela limite considérablement le nombre de déclarations “absolues”.



## **Exemple 12.-- La méthode diététique-synagogique. (81/92).**

**Bibliographie :** E. De Strycker, *Beknopte gesch.v.d.fil.* Diairesis', lat. : divisio, division.

La classification au sein d'une unité englobante (ici : un concept générique ou sexué) est généralement platonique. Les espèces - " eodè ", lat. : espèces - sont après tout englobées par les " genè ", lat. : genres, genres.

Pour clarifier : les genres représentent les collections universelles ; les espèces les collections privées. Le résumé "sunagogè", - également "sunopsis", est le mouvement opposé de la pensée.

La classification va du concept le plus général au concept le moins général ; le résumé va du concept le moins général au concept le plus général.

### ***Stoïchiose.***

Relisons EO 52vv.-- C'est clair : la classification et son inverse, le résumé, sont des applications de la méthode stéchiotique qui va de l'unité globale aux unités ponctuelles et vice versa.-- Ordonner les concepts est un type d'action ordonnatrice.

### ***Les villes.***

**Bibliographie :** O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 132.

Un lieu commun est un point de vue principal qui résume une multitude de choses (une unité englobante).

**Topics**" est la théorie des "topoi", des lieux, des lieux communs - ce que nous considérons aujourd'hui comme étant à la fois la logique des concepts (catégorèmes) et l'ontologie (catégories).

**Schéma.** - Un "schéma" est une unité complète de platitudes.

Il existe de nombreux schémas de ce type.

Pensez au schéma psychanalytique "conscient/subconscient/inconscient". Ou encore : "Lustprinzip/ Realitasprinzip". Ces ensembles de concepts - les schémas - servent de "paradeigmata", de paradigmes (Kuhn) ou d'exemples de manuels pour les psychanalystes lorsqu'ils traitent de problèmes humains. Quelqu'un arrive, raconte une histoire (anamnèse). Pendant ce temps, dans l'esprit de l'analyste qui écoute attentivement, les schémas émergent et éclairent ce qui est raconté, révélant la réalité dans/derrière les mots de l'histoire ("vérité").

C'est la valeur, la valeur d'usage, des platitudes (par exemple sous la forme d'un diagramme)... La question se pose : de telles platitudes existent-elles aussi pour la logique et l'ontologie ?

## **A.-- De categorem. (82/84).**

### **Bibliographie :**

- O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, III, 1037 (Universalies) ;
- id., *Abriss d. Phil.*, 121ff. (Définition de Die) ;
- D. Mercier, *Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 99/104 (Les prédicables ou catégories).

Katègoroumena”, lat. : praedicabilia, aussi : “quinque voces”, tout ce qui peut être révélé, rendu public de quelque chose. Ainsi, depuis Porfurios de Turos (233/305 ; néoplatonicien), connu pour son Eisagoge (Lat. : Quinque voces) comme introduction aux œuvres logiques d’Aristote, il y a eu cinq points de vue principaux.

Genos’, lat. : genre, genre (collection ou classe universelle). Ainsi, par exemple, “être vivant”.

2Eidos ; lat. : espèce, genre (collection privée ou classe). Ainsi, par exemple, “plante”, parce que c’est une espèce ou un type d’“être vivant”.

**Au passage**, un troisième point de vue principal apparaît immédiatement, à savoir celui qui distingue (discrimine) la plante de tout ce qui vit en dehors d’elle (par exemple le fait qu’elle s’enracine dans la terre ou autre, germe, vit et meurt en temps voulu). Ce qui fait la différence, les anciens l’appelaient “eidopoios diafora”, lat. : differentia specifica, différence spécifique.

Les deux derniers “voces” des cinq.

**1.** Idion’, lat. : proprium, propriété. Mais attention : selon Mercier, c’est la caractéristique essentielle ou naturelle qui est en cause. Ainsi, par exemple, dans le cas de “être vivant” : être vivant.

**2.** Sumbebèkos”, lat. : accidens propriété accidentelle. Par exemple, le fait que l’on trouve une plante en Afrique du Sud est une pure coïncidence.

### **Le diagramme en arbre de Porfurios.**

Ce qui suit montre bien qu’il y a du stoïcisme dans les noms de catégories :

**a.** une chose (ousia, substantia) ; **b.1.** une chose inorganique ; **b.2.** une chose vivante ; **b.3.** une chose végétale ; **b.4.** une chose animale ; **b.5.** une chose humaine.

On constate que le concept transcendantal ou global de “quelque chose” est réparti sur cinq “catégories” ou types d’êtres. Cela est dû à des différences spécifiques.

Ainsi, l’unité globale dans les cinq unités ponctuelles - catégorielles - est révélée. La base : la similarité et la non-similarité. Ce qui renvoie à l’idée de collection (ou à l’idée de “classe”, qui permet de classer les choses en “classes”). C’est ainsi que les choses sont ordonnées. Oui, on peut les définir (sexe x différence d’espèce = espèce).

Définir quelque chose - lui donner ses caractéristiques essentielles - est une nécessité quasi quotidienne. S'exprimer clairement, par exemple, c'est être capable de définir les choses en question de manière limpide.

Sur la base des trois premières catégories, nous disposons d'une formule pratique et "opérationnelle" : sexe x différence d'espèce = espèce.

### ***Application.***

***Bibliographie*** : F. De Wachter, ed. *Over nut en naddeel van het postmodernisme*, Kapellen, Rickmans, 1993.

Depuis trois décennies, on discute beaucoup des termes "moderne" et "postmoderne" (littéralement "namodern")... Le livre cité tente de mettre de l'ordre dans ce fatras d'idées. Nous nous inspirons d'une des idées principales pour "définir" ce que pourrait être le postmodernisme.

### ***A.-- Genre (comprenant une collection ou une classe).***

Commençons par un modèle (les gens aiment dire "métaphore" maintenant).

**a.** Nous sommes tous dans le train qui traverse le paysage à grande vitesse, de façon délibérée - mécanique. Il s'agit du substrat ou de la sous-structure moderne, technique et mécanique.

**b.** En attendant, nous restons assis, insouciant, profitant, regardant la série fugace de paysages. Apprécier les impressions (une sorte d'impressionnisme). Ne fonctionne pas comme le conducteur du moteur. Mais esthétiquement absorbé par tout ce qu'il y a à vivre. C'est la superstructure postmoderne-avant-gardiste.

***D'ailleurs***, nous disons bien "avant-garde", parce qu'une avant-garde moderne d'artistes - pensez à Guys et à Baudelaire, au siècle dernier - a vécu cette dualité "train/plaisir esthétique".

### ***Un autre modèle :***

**a.** il y a la métropole moderne ; **b.** nous nous y promenons, en profitant - sans travailler - mais en nous détachant esthétiquement... La dualité : site/se promener avec plaisir ! Typique des postmodernes.

### ***Fragmentation.***

Les similitudes et les cohérences - les connexions ou les unités globales - s'effacent au profit du promeneur ou du passager du train : il y a tant de paysages, tant de vues de la vie et du monde côte à côte, l'une après l'autre ! On n'a pas le temps de "l'approfondir" (théorie platonique). L'unité dans la multitude devient la multiplicité dans l'unité ! Ce n'est certainement pas l'idéal. Mais adhérons à la "fröhliche Wissenschaft" de Nietzsche,-- pour ne pas succomber à la gravité tragique de la vie de l'humanité traditionnelle. Profitez de l'État-providence !

***Différence / type spécifique (collection ou classe incluse).***

Le genre réel est la “culture”, répartie en deux types, moderne et post-moderne.

***a. Le modèle paléopythagoricien.***

Définir, c’est-à-dire tracer le contour d’une chose de manière à ce que toutes ses copies et seulement ces copies soient indiquées par elle, était un exercice des paléopythagoriciens, selon O. Willmann, *Gesch.d.Ideal.* I, 283.

Par exemple : “Qu’est-ce qu’une accalmie ? Une masse d’air au repos. Une mer sans vagues.

Notez la structure (unité englobante) :

1. genre : masse d’air, mer ;

2. différence d’espèce : au repos, sans mettre bas. Ensemble : l’espèce, l’eidos ou le genre... On le voit : méthodiquement ! En ordre !

***b. Application.***

“Qu’est-ce que le postmoderne ? Le moderne (train, grande ville), vécu à travers l’esthétique-l’aérien”. Les deux modèles couvrent en fait une définition sans sa forme extérieure... On comprend ainsi ce que dit De Cauter, dans le livre mentionné : “ La postmodernité est : 1. la modernité 2 . dans son état final “.

Les termes “moderne” et “postmoderne” diffèrent, mais sont également liés. La recherche d’une définition de cette notion consiste à rapprocher, voire à fusionner, les termes “moderne” et “postmoderne”, comme nous l’a enseigné le stoïcisme antique.

**Note** -- Ce livre tente de rendre cette idée principale, juste définie au moyen de modèles (métaphores et définitions réelles), vraie en ce qui concerne l’architecture, voire l’art en général, les sociétés corporelles, les Nouveaux Mouvements Sociaux (= NSB), la multiculture, le polycentrisme des cultures sur tout le globe, les points de vue sur la vie et le monde en général.

***Génétiqnement résumée.***

La “methodos gennètikè” (méthode génétique) voit le phénomène de manière diachronique, -- dans son cours (“processus”).

On pourrait dire que l’expérience rare de “grande ville/ flânerie” ou de “train/ plaisir” s’est banalisée avec le temps. Comme le souligne Luc Anckaert, dans : *Streven* 60 (1993) : Oct., 857, dit : “La culture moderne d’avant-garde est devenue une expérience quotidienne à notre époque”. Il s’agit là aussi d’une définition uniquement historique, diachronique, qui considère l’évolution culturelle de la modernité pure à la postmodernité. Quant à savoir si cela signifie la fin (De Cauter), nous laissons la question ouverte ici et maintenant.

## **B.-- Les catégories. (85/86).**

**Bibliographie** : O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 394/ 400 (Die Kategorien).

Depuis au moins Aristote, si ce n'est avant lui, les concepts ontologiques de base, tels qu'ils circulent dans l'ontologie traditionnelle, sont appelés "catégories". -- "Katègoria", lat. : praedicamentum, concept fondamental.

Les termes "katègoroumenon" et "katègoria" viennent tous deux de "katègoreo", je révèle (a.o. sur le terrain : expose déjà). Ainsi, la "catégorie", comme les catégorèmes, est un point de vue principal qui rend quelque chose, un révélateur.

Comme le dit O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 394, chez Aristote, le concept de "catégorie" se situe dans la théorie du langage - surtout dans la théorie du jugement.

### **Cohérence.**

Le contexte actuel - contrairement à celui des catégorèmes, qui étaient basés sur la similarité - est la cohérence. La chose qui est considérée est considérée comme un système. Ensemble, oui, ensemble à l'intérieur de ce système et à l'extérieur de celui-ci sur la base de la cohérence.

La liste d'Archytas de Tarentum (= Archytas de Tarentum ; -445/-395 ; paléopythagoricien) -- Ce savant et homme d'État a à son actif une liste que l'on retrouve avec certitude chez Aristote.

### **A.-- Chose (quelque chose) / relation.**

**a.** Hupostasis' lat. substantia', quelque chose d'indépendant, -- dans le sens le plus large de "tout ce qui est contemplatif en soi".

**b.** "Pros ti", lat. : relatio, relation.-- La chose et la relation sont le système de base ou la paire de base.

À *propos* : une relation est quelque chose qui se situe entre au moins deux choses ; des substances, des auto-substances. Un rassemblement, oui, une réunion d'au moins deux entités.

À *propos* : "su.stoichia", paire d'opposés, est un terme typiquement pythagoricien... La chose et la relation sont la base. Le reste de la liste est "complémentaire".

### **B.-- Quelques paires de concepts.**

#### **1. Quantité (quantité) / qualité (qualité).**

"Poson/ poion", lat. : quantitas/ qualitas.

**a.** Quantité : "deux miles d'ici" ;

**b.** Qualité : "un paysage ensoleillé" (deux miles/ensoleillé).

Notez les quantités et qualités cachées : "Danig (quantité) a vu sa femme avec joie (qualité), où "avec joie" est une qualité d'une personne" -- "Des pigeons puissants (quantité) ont volé dans l'espace aérien (où "puissants" est "nombreux").

## **2. Lieu / heure.**

“Pou/ pote” (lat. : locus/ tempus)... “Sur la plage se trouvait une belle perle” (sur la plage). “Hier, il pleuvait” (hier). “Johnny est arrivé à l’heure” (there/ on time).

**Note** : Ces définitions de lieu et de temps sont très bien situées. Et aussi : ils “singularisent”, c’est-à-dire qu’ils indiquent l’unicité, la singularité de quelque chose. Ils sont également “concrets” : quelque chose est toujours “concret” - latin : concretus, fusionné, c’est-à-dire trouvé dans un ensemble de circonstances.

Un personnage comme Napoléon, par exemple, n’est “compréhensible” (“vrai”, révélateur comme il l’était) que si on le situe dans le cours de l’histoire et qu’on le ramène à son pays, la France. Cette limitation dans le temps et dans l’espace est l’aspect “concret” de la question.

Plus encore : le singulier ou le seul est toujours fusionné avec le cadre dans lequel il se trouve. Par conséquent, quelque chose est invariablement “singulier-concret”.

## **3. Oisiveté (activité) / Paresse (passivité)**

“Poiei/ paschein” (lat. : actio/ passio).-- “ Il s’est laissé faire “ comprend les deux “ mouvements “ ou “ processus “ : laisser (passif, subir), faire “ actif “, (agir sur).-- “ Jetés dans le monde, nous concevons ce monde “.

## **4. Condition volontaire et souffrante.**

“Souvent, on ne traduit pas mais on le dit dans les termes latins, à savoir situs et habitus.

En grec et en latin, on utilise des verbes intransitifs. Je suis dans la peur” (état actif, à la fois spatial et local, ainsi que psychologique, intérieur).-- “Je vais bien parce que je suis armé” (état passif, à la fois intérieur et extérieur).

**Note** -- Ce dernier système est lié aux conjugaisons des langues anciennes. Cependant, ils restent valables dans nos langues également. Car les clauses de condition font partie intégrante de la langue.

**Conclusion.** - En principe, on donne à quelqu’un un sujet de discussion ou un traité à écrire. Les paires ci-dessus peuvent servir de platitudes pour faciliter l’“invention” (gr. : heuresis, lat. : inventio). En d’autres termes, ils ont une valeur “heuristique”.

En effet, si l’on peut développer ces dix aspects d’un thème, on aura déjà fait un bon bout de chemin dans le développement du thème. Après tout, on trouve des “pensées”. Un système de pensées.

### ***Notions restrictives. Et les jugements. (87/92) .***

Nous l'avons déjà vu dans l'OE 87 ("N'y a-t-il pas d'exceptions même là ?"). Nous y avons vu qu'il existe une généralité réelle et une généralité factice. Nous allons maintenant examiner ce point plus en détail.

### ***Dialectique***

***Bibliographie :*** A.Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, Rösl., 1922, 126ff.-- Gödeckemeyer l'affirme comme suit.

Quelle est la principale préoccupation de la dialectique de Platon ? Réponse : pour obtenir la clarté, dans la pensée pure, sur la susceptibilité des idées (concepts) à être traitées ensemble et en combinaison (stoïchiose), ainsi que, à ce propos, sur l'agencement des concepts en globaux (plus généraux) et en compréhensifs (moins généraux). Dont nous avons déjà vu des modèles.

### ***L'importance du poste.***

Une première restriction ou réserve découle du point de vue ou de la perspective à partir duquel on juge -- "L'observation montre qu'une chose - selon le point de vue à partir duquel on l'aborde - peut être interprétée à la fois comme unité et comme multiplicité".

### ***Modèle appliqué.***

"Par exemple, un être humain est, dans la mesure où il est comparé à d'autres êtres humains, une "unité" (note : appartient à une même collection ou classe en vertu de caractéristiques communes). Cependant, dans la mesure où on l'aborde isolément et en tenant compte de sa structure interne ("composite"), il est une "multitude" (note composé de parties très différentes et donc "nombreuses)". (O.c., 123)

***Note*** -- La "perspective" - un concept souligné par Nietzsche - est expliquée par le modèle suivant : un arbre, vu de loin, est petit ; vu de près, il est grand. Pourtant, en soi, en tant que "substance" sans "relation" (les deux principaux points de vue des catégories), c'est un seul et même arbre. Ce n'est donc pas Nietzsche mais Platon, si sous-estimé par Nietzsche, qui a réalisé la perspective de nos jugements. Et l'a articulé clairement, dans un langage logique. Bien avant Nietzsche.

### ***Penser.***

La pensée, selon Platon, a deux aspects, un aspect logique et un aspect épistémologique.

### ***1. Aspect logique.***

Gödeckemeyer, o. c., "Toute pensée est union ou connexion, c'est-à-dire de noms (sujets) et de verbes (dires). Toute réflexion se déroule comme suit : un sujet est associé à un proverbe.

Ce qui permet de confirmer ou d'infirmer l'affirmation. Toute pensée est donc un jugement, une affirmation (unification) et une négation (séparation). Ce sont les formes élémentaires de celle-ci". Cf. EO 23 (Doctrine du jugement) -- On sent, dans tout le texte de Gödeckemeyer, la doctrine de l'identitarisme.

## **2. Aspect épistémologique.**

Logiquement, la phrase ou le jugement est considéré en lui-même - comme une substance. Epistémologiquement, cette même phrase est considérée "en relation" avec une réalité, la chose jugée.

Gödeckemeyer, ibid. "Tout jugement se réfère à un fait dont il revendique quelque chose. Il s'ensuit qu'elle peut être vraie ou fausse. Vrai" dans la mesure où, par rapport au donné, il énonce ce qui est ; "faux" dans la mesure où il traite le rien comme une chose". -- Cfr EO 64 (Epistémologie).

**Note --** Il est clair que la méthode diététique-synoptique est à l'œuvre ici encore : la liaison des concepts repose sur le fait d'englober et/ou d'être englobé -- Ce qui est particulièrement frappant, c'est que Platon " relie " également les points de vue ou les perspectives entre eux. Et qu'il " relie " également les jugements et les réalités qui sont jugées. Toujours par la "stoïchiose", l'essence de sa dialectique.

Mais devons-nous continuer dans cette "manie de la connexion" ? -- W.N.A. Klever, *Dialectisch denken (Sur Platon, les mathématiques et la peine de mort)* Bussum, 1981, 32.

"V. Goldschmidt résume la démarche logique (note : méthode) des dialogues socratiques dans la formule "Et alia. Et oppositum. Et idem non". Traduit : "Aussi autre. Et le contraire. Et le même pas". Il a donc bien touché la structure (V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon (Structure et méthode dialectique)*, Paris, 1947).

Socrate est confronté à plusieurs reprises à certaines définitions... Un concept - par exemple "le bien" - est identifié - provisoirement - à un autre concept - par exemple l'utile - et ainsi compris. Dans ce cas, "le bien" est réduit ou "spécifié" à "l'utilité".

Cependant, l'analyse telle qu'elle est effectuée par Socrate enseigne maintenant que des choses autres (et alia) qu'utiles et utiles sont également appelées "bonnes" ..... En d'autres termes, cette définition est trop étroite.

En effet, les recherches en cours montrent que "le bien" est le contraire (et oppositum) de "l'utilité". De sorte qu'"il devient seulement évident que la détermination du "droit" s'est transformée en son contraire" (État 343a).



En d'autres termes, décrire le bien comme "ce qui est utilisable" est vrai jusqu'à un certain point (= restriction ou réserve). Oui, non seulement l'utile n'est qu'un concept englobant, dans l'unité englobante du bien comme concept plus englobant : certaines formes d'utilité ne sont radicalement pas bonnes !

**Conclusion** : à partir d'une description trop étroite, on arrive à deux conclusions effroyables :

- a. D'autres choses sont également bonnes,
- b. certaines choses utiles ne sont pas bonnes, le contraire du bien. C'est la dialectique platonicienne. C'est une pensée restrictive, c'est-à-dire qu'elle est attentive aux limites de ce qui est affirmé.

La décision de Klever.

"Dans la connaissance scientifique - n'oublions pas que c'est de cela qu'il s'agit - on réalise la cohérence, la structure, le système. Cela se fait en entremêlant nos idées.

Note : En termes platoniciens : *sumplokè*, interconnexion ; *desmos*, connexion - "Ce n'est que par l'entrelacement mutuel des concepts - 'ton eidon *sumplokèn*' - que l'intuition surgit (Sophistes 259e)". "Séparer tout de tout n'est pas philosophique" est ajouté - à l'intention des "analystes" fanatiques (note : dissidents) (O.c., 54).

Klever ajoute : "Voilà donc le dernier mot de Platon sur la connaissance scientifique. Comme on peut le constater, il est ainsi arrivé au seuil de la théorie des systèmes (...)" (O.c., *ibid.*).

### **Modèles applicables. (89/92)**

G.J. de Vries, *Plato's image of man*, in *Tijdschr.v.Phil.* 15 (1953) : 3, 426/438.

"Ainsi, le corps peut devenir une entrave à l'activité de l'âme. Il s'agit alors d'une "prison" dans laquelle l'âme est enfermée - comme une huître dans sa coquille - et dont elle aspire à être libérée.

C'est une affirmation platonique. Et maintenant sa portée véritable, c'est-à-dire réelle et non apparente. "Ce sont peut-être les "thèses de Platon" les plus connues.

Ils sont en effet fondamentaux. Mais... comme toutes ses "thèses", elles n'ont qu'une validité limitée. (A.c., En d'autres termes : quand on lit Platon dans la réalité et non dans l'apparence, on doit toujours situer une de ses thèses (= jugements) dans le cadre entier de sa pensée dialectique : ce sont des thèses-avec-préservation. C'est-à-dire qu'elles se réfèrent à d'autres propositions, qu'elles sont imbriquées avec elles.

Ces “ autres propositions “ (et alia), voire ces “ propositions opposées “ (et oppositum), sont, par exemple, que “ l’âme doit prendre soin de tout ce qui est inanimé autant qu’elle prend soin d’elle-même “ (*Faidon* 115b ; *Faidros* 246b).

### ***Modèle différent.***

L’âme choisit elle-même son “daimon”, l’être surnaturel qui contribue à déterminer son “bonheur” (“eudaimonia” ou “kakodaimonia”, bonheur ou malheur). Mais - “et alia”, “et oppositum” - “après ce choix, il est lié à ce daimon” (a.c., 436)... C’est la conception double, contradictoire, du destin chez Platon.

### ***Un autre modèle.***

Platon considère qu’il est possible de voir la vie comme un jeu. Il l’appelle “l’ensemble de la tragédie et de la comédie de nos vies”. Il ne s’agit pas du tout d’une sous-estimation souriante ou lugubre de l’existence humaine. L’homme est, à ses yeux (il était profondément religieux), “un jouet de la divinité” : c’est précisément “ce qu’il y a de mieux dans l’homme”. Ainsi, il parle - selon de Vries - “ avec la divinité devant les yeux et impressionné par elle “ (a.c., 437).

La vie, selon Platon, est un mélange - ensemble - oui, un amalgame - de déceptions parfois dures (il en a connu beaucoup), et de joies. Selon Platon, qui est réincarniste, la raison profonde de ce phénomène, située dans l’“anamnèse”, est le fait que l’homme, avant son existence terrestre, jouissait “d’un spectacle et d’une vue béate”. Le souvenir qu’il en garde a des séquelles : plus ou moins consciemment, l’homme s’efforce de retrouver cette “expérience béate”, afin de la revivre.

Conscient de cela, l’homme peut concevoir cette vie terrestre comme “un jeu” (deuil et réjouissances).-- Telle est la thèse.

Mais maintenant la restriction ou la réserve (et alia et oppositum) : la pièce (de théâtre) est “ ambivalente “ ou “ double “. La pièce peut avoir une bonne nature (“comme un reflet de la vie céleste”). Il peut aussi avoir une nature non bonne : comme un simple “jeu”.

Seule l’idée la plus élevée et la plus universelle, le “bien”, n’a pas de double valeur : c’est le bien indivis, le bien absolu, le bien sans autre. Tous les autres “biens” (valeurs) sont “mêlés” ; le bien et le mal. Par exemple, le drame (deuil et comédie) qu’est la vie.

### ***Un autre modèle.***

La dialectique est le stoïcisme, la réunion de thèses parfois opposées. Par exemple, ce qui suit.

Platon est parfois accusé d'être au berceau du "rationalisme occidental". C'est parce qu'il est un raisonneur parfaitement logique. Que l'ensemble de la tradition occidentale a imité, encore et encore.

Mais regardez : dans l'univers, le cosmos ou "fusus", la nature (la totalité de tout ce qui est), Platon remarque deux "forces".

**a.** Nous " , lat. : intellectus, esprit (raison, raison,--esprit, volonté), -- " intuition qui accompagne le but " (de Vries, a.c., 427).

**b.** Aneke', lat. : necessitas, destin. Cette seconde "force" est la co-cause "déraisonnable" mais inévitable de tout ce que le cosmos montre. En particulier : le divin, comprenez : le modèle supérieur, oui, paranormal, de tout est empêché par cette " nécessité ",--" dans une certaine mesure " (restriction, réserve).

**Conclusion.**-- Thèse : nous, caractère raisonnable, "rationalité". Proposition opposée : ananke, déraison, "irrationalité".

### ***Dernier modèle.***

Nous citons simplement... de Vries, a.c., 437.

"Le jeu de nos vies,-- trouve sa limite dans l'action éthique (et les actions politiques et pédagogiques qui y sont liées). Où la liberté de jeu rencontre la responsabilité envers son prochain. Où le devoir intervient.

Dans la vie, et même avant, l'homme est appelé à prendre des décisions morales pour lesquelles le souvenir d'un spectacle apprécié (dans une existence passée) et la perspective d'un jeu complet peuvent fournir un appui, mais pas remplacer la gravité du choix. Vouloir jouer alors serait une anticipation illicite (préconceptions) qui présuppose une harmonie qui n'est pas (encore) présente.

Dans le domaine théorique et artistique, l'homme peut vivre pleinement "la liberté du jeu".

Cela ne vous rappelle-t-il pas les étapes de S. Kierkegaard ? Il affirme que dans une première étape existentielle, l'homme peut "jouer" (avec des idées, -- théoriquement ; - - avec des plaisirs : esthétiquement). Mais déjà, à ce stade, le stade éthique, responsable, est à l'œuvre : la vie est un sérieux qui limite le jeu des idées et des plaisirs.

Relisons maintenant l'OE 56 : Chaque défaut viole la valeur totale ! En d'autres termes : proposition : jeu ; proposition opposée : sérieux... C'est la dialectique.

### ***Sa propre opinion/les opinions des autres.***

Socrate, et dans son sillage Platon, avaient leurs propres opinions, du moins sur des points fondamentaux, principalement : “éthiques”, les questions de conscience, et “politiques”, les questions de communauté. C’est un aspect. Les autres - et alia, et oppositum - sont les opinions qui “diffèrent” !

***Bibliographie*** : A.R. Henderickx, *La justice dans l’État de Platon* dans : Tijdschr.v.Phil. 7 (1945) : 1/2, 19/34.--

Céphalos pense que la “dikaiosune”, la justice - c’est-à-dire le fait de se comporter consciencieusement en société - consiste à dire la vérité et l’honnêteté, -- Polémarque à faire le bien à ses amis et le mal à ses ennemis. Thrasumachos : dikaiosune, justice, ne signifie bénéfique que pour celui qui est le plus fort, le plus puissant;-- Glaukon : on tient “dikaiosune” pour “un moindre mal” ; Adeimantis : une justice factice donne à l’homme tout le bonheur terrestre.

C’est l’ambiguïté de ce qu’on entend par un seul et même terme (avec une multitude de significations parfois contradictoires) : dikaiosunè, justice, conscience.

C’est là, en passant, la base du nominalisme des sophistes. “Dikaiosunè” est seulement un “onoma”, un “nomen”, un mot-son. Ce que le mot-son recouvre réellement dépend du point de vue et de l’interprétation de chacun.

Socrate et Platon, en revanche, ont soutenu qu’au milieu de ces nombreuses positions et interprétations, il existe une idée de la justice à l’œuvre qui est objective, même si elle est interprétée différemment selon les régions et les individus.

***Conclusion*** - Ce n’est pas le milieu commercial (Kefalos), pas le cercle d’amis (Polemarchos), pas la mentalité d’alors d’une bonne partie des concitoyens avec leur cynisme (Thrasumachos), pas la recherche éternelle de compromis d’une partie des citoyens d’alors (Glaukon), pas l’opportunisme sans âme (Adeimantos) qui est le bon point de vue ! Même s’il y a beaucoup de vérité descriptive là-dedans (en tant que science positive).

Pour Socrate - Platon, l’âme, l’essence de l’être humain, doit être examinée afin de trouver la bonne définition de la conscience... Entre-temps, toutes les opinions sont discutées démocratiquement.

La méthode diététique-synoptique les distingue (classe), -- les opinions, mais les résume (résume). Jugement critique.

### **Exemple 13 -- La méthode inductive (généralisation). (93/ 97)**

Socrate d'Athènes - avec lui Platon - est connu pour l'application très fréquente de la "méthode inductive". Brièvement décrit :

**a.** d'au moins un spécimen avec une caractéristique (frappante) on décide sur tous, oui, tous les spécimens possibles d'une collection ;

**b.** à partir d'au moins une pièce avec une propriété (frappante), on conclut au système de toutes les pièces. La première méthode d'induction est appelée "généralisation", la seconde "généralisation". Les deux conduisent à une totalité, composée d'éléments ou de parties. On sent le souffle du stoïcisme ! En particulier : le rassemblement, voire la fusion, d'unités ponctuelles en une unité globale. Mais maintenant, sur la base de la perception.

#### ***Anaxagoras et d'autres. (93/95)***

Socrate s'inscrit dans une longue tradition. Les Milesiens, sous la direction de Thalès de Miletos (-624/-545), avaient lancé une tradition d'observation de la nature. On en trouve des traces étendues chez Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425 ; Historiari) et Thucydides d'Athènes (-465/-395 ; Guerre du Péloponnèse) - pour ce qui est des sciences humaines - et chez Anaxagore de Klazomenai (-499/-428).-- Arrêtons-nous un peu sur ce dernier.

#### ***Sciences naturelles.***

D. Gershenson / D. Greenberg, *Anaxagoras and the Birth of Scientific Method*, New York, Blaisdell, 1964, affirme qu'avec Anaxagoras, nous sommes en présence d'une véritable science naturelle au sens actuel. Pourquoi ? Parce qu'il détenait une théorie unifiée des phénomènes naturels qu'il soutenait avec (rationnellement parlant) des bases observationnelles solides couplées à un traitement logique solide.

**a.** Au lieu d'expériences passives, il a proposé des observations actives, c'est-à-dire des tests ou des expériences.

**b.** Construction de théories logiquement strictes. - À son époque, les penseurs d'Hellas ont commencé à formuler des règles de comportement logique.

**a/b.** C'est précisément la fusion, - la combinaison, oui, des deux méthodes, l'observation, oui, l'expérience et la logique appliquée, qui lui a permis d'acquérir une solide connaissance de la nature de la matière et de l'univers - le cosmos ou la nature - en tant que totalité. C'est, selon Gershenson/Greenberg, toujours la caractéristique des sciences naturelles contemporaines.

### ***Du visible à l'invisible.***

Déjà Hérodote, Hist. 2 : 33, par exemple, tient ce principe scientifique archaïque : “Du connu je conclus à l'inconnu” (il dit littéralement). D'ailleurs, sa critique scientifique des textes d'Homère (qu'il interprète en partie mal, car Homère était un poète-sorcier (EO 30) et n'avait aucune prétention scientifique) repose sur le même axiome : “Homère prend comme point de départ quelque chose d'inconnu, d'indestructible. Je ne sais rien de ce courant “Okeanos”. Homère, comme le Grec moyen de son âge archaïque, croyait en une eau mondiale, Okeanos. - Cfr. Fr. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, Freiburg, Rombach, 1971, 145, 173.

Chez Anaxagore, la formulation est claire : “ Opsis ton adelon ta fainomena “, littéralement : voir les choses invisibles, (...) les choses qui se montrent (= immédiatement données).

En d'autres termes : “ ta chrèmata “, les choses immédiatement données sont par le raisonnement (et/ou la “ vision “) - la raison nécessaire et suffisante pour joindre ensemble (soit comme prémisse, soit comme inférence) les choses non immédiatement données.

Cf. EO 76/80 (Théorie platonicienne) : Platon, suivant les traces de Socrate, part précisément de la même prémisse.

***Stoïchiose...*** L'unité dans la multitude (des unités ponctuelles) et vice versa !

### ***A.-- Généralisation.***

Anaxagore illustre son discours scientifique par l'expérimentation : “Cela montre qu'à l'époque d'Anaxagore, il n'était pas rare de soutenir l'observation directe par une expérimentation active” (Gershenson/Greenberg, o.c., 42).

Il a immédiatement souligné la reproductibilité par tous des procédés ainsi démontrés. Il les a placés dans une collection (classe) avec une seule et même propriété.

***Mod. Appl.--*** O.c., 40.-- Il a fait sauter, par exemple, un sac à vin. Il en a tordu le col jusqu'à ce que l'air comprimé rende fermement dur le sac souple. Puis il a montré qu'une fois arrivé à ce point, le sac résistait à la pression d'une force considérable.

Causé - dit-il - par l'air, qui est donc une réalité matérielle et tangible. En effet, il avait d'abord capturé de l'air, apparemment en “rien”, dans un de ces sacs à vin flexibles... Eh bien, cela ne s'applique pas seulement à ce spécimen d'air mais à tous les spécimens (possibles) (généralisation).

Comme vous pouvez le constater, la méthode inductive - et même expérimentale-inductive - avait, avec Socrate et Platon, de solides prédécesseurs.

### ***B.- Globaliser.***

Ici aussi, on part d'une seule "partie", mais non pas pour généraliser comme précédemment, mais pour "globaliser", c'est-à-dire pour appréhender la réalité globale.

***Appl. mod.*** - O.c., 16.-- Un grain - Tant que ses constituants sont bien ordonnés - peut vivre, peut croître, par ex.

Deuxième étape de l'expérience (biologique) : Anaxagore plante le grain dans la terre. Processus double ou "kinésis" (lat. : motus) :

**a.** La structure spécifique ("unité d'enveloppement") du grain est détruite et ses particules éparses prennent l'apparence d'une matière sans vie ;

**b.** c'est précisément à cause de cela, ou du moins en même temps, qu'est créée une nouvelle plante qui portera ensuite elle-même des grains, car elle présente à son tour le même type de structure ou "unité globale d'unités ponctuelles". Si ce n'est pas du stoïcisme, cette fois sous la forme d'une vision d'un système, qui - soit dit en passant - se répète.

O.c., 34 : "Une structure ou une configuration est construite, à partir d'éléments désordonnés, en une totalité ordonnée". C'est ainsi que les théoriciens résument l'idée d'Anaxagore.

Platon, par exemple, mettrait l'accent sur cette même structure, et sur le plan cosmique, comme Anaxagore : "L'esprit - nous - qui gouverne l'univers est le même que l'ordre juste" (Kratulos 413c).

Voilà pour ce qui a précédé Platon sur la généralisation ou la généralisation (induction).

Nous verrons que ce qu'Anaxagore a tenté de réaliser dans les sciences naturelles, Platon, à la suite de Socrate, l'a transféré au niveau humain, c'est-à-dire au sein de la conscience et de la société. La psychologie, la sociologie, la culturologie prennent ainsi progressivement et de manière très touchante leur essor. Et ce, dans le sillage de Prophilosophie, qui mettait l'accent sur la coexistence humaine et l'expertise qui peut y être apportée.

***Note.--*** La sophistique, avec son argumentation, c'est-à-dire avec sa volonté de persuader, et la persuasion pratique et surtout théorique, n'était pas si nouvelle ! Voyez-vous Anaxagore et d'autres convaincre lorsqu'ils réalisent une expérience en public ? Ce même public qu'ils devaient convaincre de ce qu'ils faisaient. La science sans argumentation n'existe pas.

Conclusion (syllogisme).

Une phrase de clôture est un ensemble de trois phrases, dont deux sont des phrases prépositionnelles logiques et une est une phrase postpositionnelle logique. A partir des deux phrases prépositionnelles (phrase 1 et phrase 2), on conclut avec la phrase postpositionnelle. Nous avons déjà vu à plusieurs reprises que cela peut se faire de plusieurs manières (EO 76/80).

Si A, alors B. C'est phrase 1.-- Eh bien, A. Donc B. (phrase 2 + concl. ).-- C'est le schéma syllogistique de déduction et de réduction, de raisonnement en avant et en arrière.

### ***Les trois principaux types de Ch. Peirce (1839/1914).***

Sur les 256 "combinaisons" possibles de syllogismes, 90 sont logiquement valables et 5 ou 6 sont communes. Cependant, nous nous attardons sur ce que Peirce nous enseigne.

#### ***1.-- Déduction.***

Tous les haricots de ce sac sont blancs. Eh bien, ce haricot/ces haricots (une poignée par exemple) proviennent de ce sac. Donc ce haricot (singulier)/ces haricots (particuliers) sont blancs... Nous déplaçons maintenant la première préface vers la fin.

#### ***2.-- Réduction***

(sous la forme d'une induction - généralisation).

Ce grain/ces grains (simples/individuels) proviennent de ce sac. Eh bien, ce haricot/ces haricots sont blancs. Ainsi, tous les haricots (universels) de ce sac sont blancs... Encore une fois, nous déplaçons la première préface vers la fin.

#### ***3. -- Hypothèse***

("abduction" dans le langage de Peirce).

Ce haricot ou ces haricots sont blancs. Eh bien, tous les haricots dans ce sac sont blancs. Il s'agit également d'une réduction, mais cette fois-ci pas d'une induction "généralisée", mais d'un raisonnement hypothétique.

Ainsi, le domaine du raisonnement inductif est quelque peu délimité. L'induction est une hypothèse, car on n'en a pas la preuve déductive : c'est seulement une supposition. L'hypothèse de Peirce est en fait une généralisation : d'une partie on conclut au (appartenant au) tout ou système qui, dans ce cas, est le sac. Bien que l'ensemble de l'affaire puisse aussi être interprété comme une simple collection, bien sûr.

#### ***L'induction socratique.***

Socrate est caractérisé par Aristote comme suit. "Il fut le premier qui - dans ce but - chercha à articuler des définitions générales (...). La raison valable pour cela était sa volonté de parvenir à des décisions par le raisonnement ('sullogizesthai') (...).



Deux éléments sont avec la raison l'accomplissement propre de Socrate : le raisonnement inductif et les définitions générales" (Ar., *Metaph.* M 4 : 1078 b17-32).-- Nous avons déjà vu cela EO 80 ("N'y a-t-il pas d'exceptions même là ?").

Socrate est notamment choqué par l'émergence d'une élite de "spécialistes", experts dans une "technè", une connaissance, une compétence, une (proto)science. Si vous aimez : "spécialistes". Ils étaient experts en agriculture, en construction navale, etc., mais manquaient de conscience ("justice").

Par conséquent, ces spécialistes représentaient, à ses yeux, un danger potentiel pour la "polis", la société. Car ils étaient - sur le plan éthique - des "idiots professionnels".

### ***La dialectique socratique.***

Il les a cherchés, ces spécialistes et leurs maîtres, les sophistes. Il a raisonné en dialogue. - Pour ce faire, Socrate prélève des échantillons de la totalité des comportements réels - ceux qui sont sans scrupules comme ceux qui sont consciencieux. Pour généraliser, selon le cas. C'est-à-dire, induire.

### ***Et aussi les autres avis.***

Ayant l'esprit démocratique, comme il l'était - il a témoigné dans sa vie d'une grande liberté de critique contre les mœurs établies, il a commencé par supposer qu'il était "un ignorant". Afin d'inciter les contrariants, les interlocuteurs ordinaires, à sortir de leur coquille. Il était conscient que lui aussi ne connaissait que des échantillons et non l'ensemble. Il a donc beaucoup appris, notamment des sophistes.

C'est ainsi que les dissidents ont pris la parole. Démocratiquement. C'est-à-dire que d'autres échantillons - parce que d'autres points de vue (EO 87, 92) - ont été exposés ("a. letheia", "apocalupsis", vérité).

En bref : l'induction dialogique. C'est le cœur de la dialectique de Socrate. Les dialogues de Platon en sont le reflet.

***Applic. mod.*** " Ainsi Socrate observe que nous appelons quelqu'un " un bon coureur, un bon lutteur, un bon chanteur " seulement s'il ne peut pas courir, lutter, chanter bien à volonté. Pas s'il échoue contre sa volonté". (E. De Strycker, *Bekn. gesch.*, 74).

À partir de ces échantillons, Socrate conclut que la capacité englobe les deux possibilités : performer, échouer en connaissance de cause et échouer volontairement. C'est donc "la caractéristique commune" (de la collection des "capables").

## **Exemple 14.-- Types de méthode inductive. (92/115)**

Considérons maintenant une multitude d'inductions.

### ***1.- L'approche sommative, "formelle" ou "aristotélicienne".***

Ce que l'on a déterminé de chaque membre d'un ensemble ou de chaque partie d'un système pris séparément, on le résume en l'affirmant de tous les membres ou parties ensemble. Cfr EO 81 (Méthode diététique et/ou synoptique).

### ***Modèle appliqué.***

Dans son *Analutika* (= logique), Aristote dit : "L'homme, le cheval, la mule - chaque espèce prise séparément - vivent longtemps. Eh bien (selon une interprétation de l'époque), ce sont les (seuls) animaux sans bile. Ainsi, tous les animaux sans bile, pris ensemble, vivent longtemps". - Nous avons complété le texte d'Aristote par "pris individuellement" et "pris tous ensemble" pour clarifier ce qu'il voulait dire.

**Note** -- "Summative" indique parfaitement, car "summa", somme, désigne chaque personne prise séparément. "Formel" n'est qu'une formulation accidentelle, car "formel" signifie ici "résumer" ; "aristotélicien" est une épithète purement accidentelle, bien sûr.

### ***Une formule plus stricte.***

Pensez à un enseignant qui, après avoir vérifié chaque devoir séparément, les compte à nouveau : tous ensemble ! Le nombre est la somme de tous les individus. Elle est représentée par un nombre.

I.M. Bochenski, O.P. *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 146.

Il appelle l'induction sommative "induction complète" (encore un autre titre) -- "Are  $x_1, x_2, x_3, \dots$ ".  $x_n$  sont des éléments d'une classe  $a$  et tous ses éléments - donc, en dehors de ceux-ci, il n'y en a pas - et si  $f$  (note : une caractéristique ou une propriété qui a été testée) appartient à  $x_1, x_2, x_3, \dots, x_n$ , alors  $f$  est commune à tous les éléments de  $a$ ".

**Note** - Il ne faut pas oublier que l'induction sommative ou sommaire est au cœur de tous les types d'induction. Pourquoi ? Car une généralisation ou un généralisme présuppose invariablement une telle induction sommative.

Par exemple : j'observe que deux fois un échantillon d'eau bout à  $100^\circ \text{C}$ . J'en fais la synthèse et formule une hypothèse : toute eau possible bouillira probablement aussi à  $100^\circ \text{C}$ . Sans cet estivage des deux spécimens, - deux fois un spécimen d'"eau" - on ne peut pas généraliser, - à tous (possibles).

2. -- *Induction amplificatrice, élargissant les connaissances (99).*

Le raisonnement par induction sommative : de tous séparément à tous ensemble...  
Le raisonnement amplificatif : d'au moins un à tous (possible).

En d'autres termes, l'induction sommative résume les échantillons testés. L'induction amplificatrice s'étend - on dit aussi "extrapole" - aux échantillons testables, mais non encore testés. Donc : sur l'extension des résultats sommatifs.

**A.-- *Théorie de la collection.***

On pourrait aussi dire "métaphoriquement".

phrase 1 : Ce haricot/ces haricots proviennent de ce sac.

phrase 2 : Eh bien, ce haricot / ces haricots / sont blancs.

concl.: Donc tous les haricots dans ce sac sont blancs.

De la blancheur d'un ou de quelques-uns à celle de tous (possible).

**2.B. -- *Doctrine du système.***

On pourrait aussi dire "métonymique".

phrase 1. C'est une partie d'un haricot.

phrase 2 : Eh bien, cette partie est blanche.

concl.: Donc le haricot entier est blanc.

De la blancheur d'une partie à la blancheur de toutes les parties ou de l'ensemble. Cette distinction repose, dans le cas de la pensée platonicienne, sur la dualité que l'on retrouve chez Platon, à savoir le tout et l'entier. Ce que les scolastiques du milieu du siècle dernier traduisent par "totum logicum" (collection) et "totum physicum" (système).

***Un paradigme.***

L'instituteur emmène les enfants en promenade dans la forêt : "éducation visuelle". Soudain, une fille arrive en courant avec une belle plume rayée.

***Raisonnement inductif et généralisé.***

1.-- Immédiatement clair : ce panache est une partie de l'oiseau entier (le système).

De cette seule plume, on raisonne maintenant à l'oiseau total : un enfant, qui connaît quelques oiseaux, dit que la plume "avec les belles rayures" est une plume de pie.

C'est l'induction d'amplification ou d'expansion des connaissances. -- Il s'agit, bien entendu, d'une conjecture ou d'une hypothèse. Une enquête plus approfondie peut confirmer ou infirmer, "écarter". Ce qui signifie que l'induction amplificatrice est un raisonnement restrictif, réserviste. L'induction n'est pas absolument nécessaire (ED 37 : possible).

### **3A. -- L'induction baconienne ou causale (causal). (100).**

Francis Bacon de Verulam (1561/1626), connu pour son "*Novum organum scientiarum*" (1620), a préconisé une approche plus expérimentale dans les sciences et la philosophie. Il considérait la "science" comme la maîtrise - libre de toute "valeur" éthique ou religieuse - de la nature par l'homme (moderne). Par l'expérience et la raison - les deux comme chez Anaxagore de Klazomenai (EO 93) en un seul - on "torture la nature" pour qu'elle révèle ses secrets. -- C'est le fondement de son type d'induction amplificatrice.

#### ***Causalité***

Le lien de causalité entre deux phénomènes en est une application. En particulier : le présage est la cause ; la suite est l'effet ou la conséquence.

Raisonnement de Bacon : si cause, alors effet (PHRASE 1) ; bien, effet (PHRASE 2) ; donc cause (PHRASE ).

#### ***Induction causale.***

L'induction causale raisonne à partir d'une ou plusieurs instances du même type de causalité vers toutes les instances possibles (l'ensemble).

Si toute l'eau bout à 100°C, alors cette eau et cette eau (échantillon). Eh bien, cette eau et cette eau bouillent à 100°C. (expérimenter deux fois). Donc toute l'eau bout à 100° C..

C'est le noyau inductif. Maintenant, l'induction causale.

Si le chauffage est suffisant, alors le point d'ébullition de l'eau. -- Le point d'ébullition de cette eau et de cette autre... Donc, un chauffage suffisant de cette eau et de cette autre comme spécimens de toute l'eau.

À partir de deux cas de causalité ("unité englobante de deux unités ponctuelles, c'est-à-dire la cause (le chauffage) et l'effet (l'ébullition)), on raisonne pour tous les cas".

Il s'agit simplement de l'application de l'induction anaxagoricienne ou socratique aux processus causaux.

"Pour toute eau, si elle est suffisamment chauffée, elle va alors bouillir à 100° C. Eh bien, cette eau et cette eau, lorsqu'elles sont suffisamment chauffées, atteignent un point d'ébullition de 100° C. Ainsi, toute eau, si elle est suffisamment chauffée, bout à 100°. Il s'agit alors d'une deuxième formule.

#### ***Le droit naturel.***

Lorsqu'un phénomène est toujours et partout valide, il est légal... Il est évident qu'une induction correcte conduit à la légalité. De certains cas, une seule raison à tous.

### **3B. L'induction opératoire (opérationnelle) ou d'usage, (101/102).**

On peut distinguer plus d'un type ici.

#### **(A) L'initiation à l'enseignement.**

On commence par montrer, par exemple, un stylo. A laquelle un terme - ici le mot "stylo" - est associé. Elle se poursuit par (l'apprentissage de) l'utilisation - le maniement - de ce dont une compréhension correcte, une compréhension pratique, doit être imprimée en premier lieu. Quand un enfant a écrit plusieurs fois - au moins une fois - avec un stylo, il en conclut - de l'utilisation, de la manipulation - que - désormais - le stylo sera toujours utile. Et, en même temps, il a une compréhension pratique ou sociale.

#### **Le raisonnement.**

À partir d'au moins une manipulation d'un objet dont il doit acquérir une connaissance (pratique), l'enfant décide de toutes les manipulations ultérieures (possibles).

Induction sommative : le nombre de fois où l'enfant l'a manipulé.

Induction amplificative : le nombre de fois qu'elle sera traitée - en ligne avec l'induction sommative.

#### **Par exemple, la règle.**

Nous sommes dans l'éducation "programmée" -- A partir d'un ou plusieurs exemples - modèles applicatifs - un apprenant décide d'une règle générale - modèle régulateur.

À *propos*, "eg" vient du moyen-âge "exempli gratia" (= par exemple), raccourci en "eg" ; "rule" est le terme anglo-saxon pour "règle".

**Note** : Ce qu'on appelle "méthode déductive", dans le même enseignement programmé, c'est : d'abord la règle générale ; ensuite les exemples. Ce qui est alors appelé "rul.eg".

#### **(B) L'induction opérationnelle.**

Operatio", lat., est "opération". -- de l'application effective -- au moins une fois -- d'un concept scientifique à son "caractère opérationnel ou utile", -- dans tous les autres cas (possibles).

Pour les sciences naturelles, un certain P.W. Bridgman (*The Logic of Modern Physics* (1927-1 ; 1960-2) ; fondateur de l'opérationnalisme physicaliste) a fait œuvre de pionnier. Dans la tradition pragmatiste, il a constaté que les concepts théoriques coïncident avec leur(s) utilisation(s) : de l'utilisation pratique répétable d'un concept on conclut à son caractère paradigmatique : on a un paradigme (Th. Kuhn). Et ceci est de nature opérationnelle ou utilitaire.

Dans les sciences humaines, cette induction a été introduite - pour la psychologie - par un Stevens (1935), un Tolman (1936) ; -- pour la sociologie - par un Lundberg (1953), et Zette (1954).

Cette méthode a été critiquée sous d'autres angles (la phénoménologie, par exemple). Car elle suppose un nombre minimal de "facteurs" ou de "paramètres" ! Comment l'opérationnaliste trouve-t-il ces paramètres ? Apparemment, comme tout autre être humain : d'abord, par une saisie intuitive ; ensuite, l'application opérationnelle devient possible.

**Mod. aAppl.,--** Vous souhaitez sonder les parents de vos enfants sur leur volonté de coopérer avec vous en tant qu'enseignant.

Comment allez-vous définir la "volonté de coopérer" ? D'abord par une vague intuition. Comme tout le monde. Comment peut-on dire que quelqu'un est "prêt à coopérer" ? Par les déclarations ? Oui, dans la mesure où ils sont sincères : tous ceux qui "disent" qu'ils veulent collaborer ne "sont" donc pas déjà volontaires !

Comment reconnaître la sincérité ? Les critères - les moyens de caractérisation - doivent être définis. Par exemple, "je reconnais la volonté dans le fait que les parents ont fait preuve de volonté au moins une fois dans un acte". Un tel "acte" est un paramètre. Sans cet "acte", votre concept de "volonté" reste en suspens.

L'avoir fait remarquer est le grand mérite des opération(al)istes. Les "intuitions" sont au mieux des "hypothèses" ou - platoniques - des "lemmata", des concepts provisoirement assumés. Jusqu'à ce qu'ils soient définis de manière opérationnelle !

**Note** : On lit maintenant EO 76/80 (théories platoniciennes) : l'analyse des fondements et l'analyse des inférences contiennent quelque chose d'opérationnel. Ceci est également évident dans l'OT 79 (La maxime pragmatique), où l'importance d'une action, d'une expérience, impliquant l'objet d'investigation, est très claire. "C'est à ses fruits qu'on connaît l'arbre" a dit Jésus.

Au passage : A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 111, souligne le raisonnement de Platon à partir des conséquences : en soi, la vie consciencieuse est "d'une valeur intuitive supérieure" ; mais les conséquences extérieures du comportement consciencieux, individuelles et sociales, confirment de façon tangible et palpable "opérationnellement" "cette valeur intuitive supérieure". Aussi purement théorique que soit Platon, les paramètres tangibles font partie intégrante de sa pensée.

### ***L'induction structurelle. (103/107).***

Le structuralisme - qui prend d'ailleurs de nombreuses formes - se caractérise, entre autres, par la primauté des concepts définis le plus mathématiquement possible, qui éclairent la recherche empirique comme une lumière. En raison de sa grande valeur inductive, nous nous attarderons sur un modèle applicatif.

***Bibliographie :*** Cl. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd' hui*, Paris, 1969.

Le terme "totémisme". -- On sait que le terme "totémisme" a été introduit - par des scientifiques religieux -ethnologues d'après un terme de la langue ojibwa, une langue située au nord des Grands Lacs nord-américains.

L'expression "ototeman" signifie approximativement : "Il appartient à ma parenté (de sang)". Il peut être disséqué en : " o " (troisième personne), -- " t " (consonne intercalée pour séparer les voyelles), -- " ote " (parenté) entre moi et un cousin, -- " m " (possessif), -- " an " avec " o " (initiale) troisième personne).

C'est ainsi que s'exprimait l'appartenance à un clan. "Makwa nindotem" signifie "L'ours est mon clan". Les ojibwa disent, par exemple, "Pindiken-nindotem" ("Entre, frère de clan"). Ils portent de nombreux noms d'animaux.

***Conclusion :*** Le centre est une relation, à savoir entre a. un ojibwa et b. un animal, qui est son animal totem.

### ***L'induction structurelle.***

Tout d'abord, il est définitivement opérationnel. A partir d'au moins une confirmation (cas testé), on conclut à la valeur scientifiquement opérationnelle pour tous les autres cas (possibles) d'un terme ou d'un concept proposé.

### ***Mais il y a ceci.***

La recherche empirique est aveugle, dans une certaine mesure, si l'on ne possède pas un schéma de recherche de paires de concepts (relations) qui sont informatives... Lévi-Strauss fait cela comme suit pour tout ce que l'on pourrait appeler le "totémisme".

nature	catégorie	catégorie	personne	personne
Culture	groupe	personne	personne	groupe

Dans la "nature" il situe l'objet, la plante, l'animal qui est "totem", dans la "culture" les personnes qui adhèrent au totémisme (individu ou groupe).

Comme vous pouvez le constater, il dispose ainsi d'une "grille" de paires de concepts aprioriques. Sur la base de celles-ci, il examinera et classera les faits empiriques, en confirmations ou en infirmations. En d'autres termes, la combinaison - à l'avance - d'éléments est typique.

On constate que la théorie des ensembles régit les combinaisons : groupe de nature (= catégorie) / personne de nature et groupe de culture / personne.

Selon Lévi-Strauss, le totémisme australien (social, sexuel) relève de la “catégorie/groupe” ; le totémisme individuel des Indiens d’Amérique du Nord, dans lequel la personne honore un ensemble de plantes ou d’animaux comme totem, relève de la “catégorie/personne” ; sur Mota (Banks Islands) par exemple, l’enfant qui naît est une “incarnation” d’une plante ou d’un animal, - mangé ou trouvé lorsque la mère prend conscience de sa grossesse. A Mota (îles Banks), l’enfant qui naît est une “incarnation” d’une plante ou d’un animal, - mangé ou trouvé au moment où la mère prend conscience de sa grossesse “célibataire/ personne” ; en Polynésie et en Afrique, certains animaux - crocodiles, lions, panthères... - sont vénérés et protégés par le groupe : “célibataire/ groupe”.

**Note** - Certains structuralistes sont très attachés à cette classification. Mais, franchement, que savent-ils de l’ensemble du phénomène du “totémisme” ?

Pour commencer, seules les deux premières relations - catégorie/groupe et catégorie/personne - sont habituellement appelées “totémisme”. La relation trois - personne seule - est appelée “préparation au totémisme” et la relation quatre - personne seule/groupe - est appelée “témoignage au totémisme”.

C’est pourquoi nous nous référons, brièvement, à un compte rendu du “nahualisme”. Ce qui nous fournit un matériau empirique - concret, vivant. Expérimenté. Plus que la carcasse de la relation “individu (nahual) / personne” !

**Bibliographie** : I. Bertrand, *La sorcellerie*, Paris, Bloud, 1905-5, 16ss. (Nagualisme).

A l’époque, oui, il y a des siècles, car la coutume est pré-chrétienne, le nahualisme existait. La structure sociale de ces “totémismes” étant parfois très “ésotérique” (inaccessible au grand public), il faut parfois tâtonner pour trouver les bonnes informations.

Pourtant, le “récit” suivant (o.c. 17s. ; tiré d’un ouvrage antérieur : M. Gougenot-des-Mousseaux, *Les hauts faits de la magie*).

Padre Diego - nous sommes au Mexique - était un homme de caractère. Un jour, pour un crime grave, il a dû punir un Indien.

Conséquence : l’Indien a voulu se venger, -- à la manière d’une secte de Nahual... Il prend position au bord d’une rivière que le missionnaire a dû traverser à gué, à cheval, pour visiter un mourant. L’animal à cheval venait d’entrer dans la rivière : il s’est soudainement arrêté. P. Diego, voyant ce qui se passait, a baissé les yeux et a découvert un caïman qui essayait de tirer l’animal à cheval dans l’eau.



Puis, invoquant l'aide de Dieu, il bougea vigoureusement les rênes : le cheval se précipita en avant, entraînant avec lui le caïman hors de la rivière. Les coups de pied en arrière du cheval et une grêle de coups portés à la tête du caïman - avec un bâton lié au fer - ont forcé la créature aquatique à lâcher prise.

Le caïman gisait sur la rive, assommé. Il a continué son chemin. Il a fini de visiter le malade. Et voilà qu'un messager arrive avec la nouvelle que l'Indien - qu'il avait puni quelques jours auparavant - est mort. Le malheureux avait succombé aux coups de reins de la bête de somme de Diego.

Padre Diego s'est empressé de vérifier une telle histoire : le caïman gisait sans vie sur la berge et l'Indien montrait les mêmes marques de coups de sabots dont le caïman, son nahual, était mort. Voilà, réduite à l'essentiel, l'histoire.

La portée inductive ne réside pas tant dans le reportage - car il ne s'agit pas d'une histoire imaginaire - que dans le fait que de telles histoires peuvent être entendues partout sur la planète. Du moins pour ceux qui ne fonctionnent pas avec des préjugés rationalistes.

Nous allons voir cela plus en détail : quand des faits, indépendants les uns des autres, se répètent - aussi bizarres soient-ils - quand, en plus, ils " convergent " (c'est-à-dire qu'ils vont exactement dans la même direction), alors nous sommes face à ce qu'on appelle " l'induction de la convergence ".

### *Une structure.*

La structure - qui englobe l'unité - est la suivante :

**a.** Une personne - enfant, -- homme/femme - s'imagine ne faire qu'un avec un totem - un mâle, une plante, un animal ; -- un groupe d'objets, un groupe de plantes, un groupe d'animaux (rappelez-vous la liste très complète de permutations de Lévi-Strauss) - .

**b.** L'animal, - quelque chose dans l'animal (son âme, son esprit ?), répond par une unification en marche. Résultat : deux êtres, avec leurs destins, deviennent un seul être "occulte" (= invisible). Une telle structure est le cœur du nahualisme.

Autre résultat : "affinité avec la vie". C'est le fait que certains événements favorables à la vie deviennent courants à partir du rite d'unification - la "répercussion" de l'animal frappé (mortellement frappé) vers l'auteur du nanar en est l'un des symptômes les plus remarquables.

### ***Nahualisme et croyance biblique.***

I. Bertrand, o.c., 16.-- Le nagual est - entre autres - l'entité ('génie', (gr. : daimon ; lat. : genius, qui contient aussi la racine 'gign-ere', concevoir) qui contrôle la naissance d'un enfant. Il se manifeste sous la forme d'un objet, d'une plante, -- ici : d'un animal (= totem).

Que font les adeptes de la société secrète lorsque, sous la pression des occupants chrétiens, les parents font baptiser leurs enfants ?

**a.** Les parents sont invités à maudire la Sainte Trinité, le Christ et Marie, ainsi que les saints.

**bl.** Un rite précède le baptême : le magicien prélève du sang sur la langue ou l'oreille du bébé et l'offre au nahual en guise d'unification. De plus, une fois adulte, l'enfant doit accomplir, par un autre rite, ce qui a été pris à sa place. Dans un lieu solitaire, un sacrifice est fait au nahual, au cours duquel il se montre ("théophanie" ou "hiérophanie") à l'initié comme objet totem, comme plante totem, surtout comme animal totem (lion, tigre, caïman, crocodile, serpent).

**b2.** Mais dès que possible après le baptême, le magicien lave les parties du corps (surtout la tête) du nouveau baptisé, là où l'eau du baptême et les saintes huiles l'ont touché.

Il ne faut pas oublier que les personnes concernées sont soumises à une "catéchèse" par le prêtre ou la prêtresse. Le contenu principal est : "Le Nahual vous a donné la vie. Il vous protégera à partir de maintenant. Condition : à partir de maintenant, vous portez son nom et vous vous comportez comme un véritable adorateur de votre nahual".

**Note :** Dans nos régions d'Europe occidentale, il était de coutume que les parents se rendent dans une auberge immédiatement après le baptême et versent aussi vite que possible du gin au bébé et, bien sûr, en boivent eux-mêmes un bon verre. Cette coutume n'est pas aussi innocente qu'on pourrait le croire : elle avait pour but, comme au Mexique, de "laver" (l'influence indésirable du) christianisme -- de rester un bon païen !

On pourrait, avec certains penseurs rationalistes, qualifier cette utilisation du gin après le baptême à l'église (nous disons "à l'église", car l'effet purement trinitaire du sacrement est hors de portée de la magie païenne) de "folklore". Dans lequel alors l'ombre de "innocent - sans signification" est posée. Une telle chose est possible en principe. Mais ceux qui examinent attentivement certaines coutumes folkloriques découvrent qu'il existe souvent une connaissance claire et immédiate - parfois ancienne - de processus cachés - "occultes". Il s'agit alors d'un savoir "occulte" qui survit en se cachant comme "simple tradition".

**Conclusion...** Un Lévi-Strauss induit comme tous les autres scientifiques, bien sûr. Mais en introduisant un tableau de permutation - formalisant - il ordonne, par méthode comparative, les données empiriques, - souvent à l'avance, en quelque sorte. Pourtant, ce sont les rapports directs, non traités, qui constituent le terreau de l'intuition réelle - par exemple dans la praxis totémique - et la "formalisation" est une sorte de carcasse dans laquelle les données sont logées.

### **5.- L'induction de similitude ou d'analogie.**

**Bibliographie :** Ch. Lahr, S.J, *Logique*, Paris, 1933-27, 608/611 (L' analogie).--  
Note : "analogie" n'est pas simplement "similitude" (comme le suppose parfois une langue non précise) mais "similitude-et-différence".

#### **A. Le raisonnement analogique inductif pur. (107/109).**

Une multitude de données, examinées par la méthode comparative, révèle à un moment donné une ou plusieurs propriétés communes. L'induction analogique les résume sous un ou plusieurs termes pour ces propriétés. -- En ce sens, l'induction analogique est très proche de l'induction sommative.

Une série d'exemples.

#### **1.-- Relation de finalité moyenne (e.a. : relation organe-fonction).**

Quelqu'un creuse dans les membres fossiles d'une espèce biologique disparue. C'est l'original. Soudain, quelque chose lui apparaît clairement : la nageoire de nos poissons connus ou l'aile de nos oiseaux, à l'aise dans l'eau ou dans l'air, sont similaires. Ce sont les modèles.

Organe/environnement - la relation avec les modèles et l'original semble être similaire.

**Hypothèse :** les espèces disparues, comme nos poissons ou nos oiseaux, vivaient dans l'eau ou dans l'air. La caractéristique commune apparaît-elle ?

**Note** -- Geoffroy Saint-Hilaire (1772/1844 ; e.a. fondateur de l'embryologie) a été le premier à souligner la similitude (= caractéristique commune) dans la fonction ou le rôle du bras humain, de la patte du quadrupède, de l'aile de l'oiseau, de la nageoire du poisson.

C'est le postulat de Georges Cuvier (1769/1832) : il a fondé l'anatomie comparative.-- Note : bras/rouleau = jambe/rouleau = aile/rouleau = nageoire/rouleau.

### ***Relation de cause à effet.***

J.Priestley (1733/1804 ; chimiste) a vu la similitude (caractéristique commune) entre ce que fait la rouille (décomposition) et ce que font d'autres formes de "combustion" : combustion/décomposition = rouille/décomposition. Généralisation : tout ce qui est oxydation n'est qu'une forme lente de combustion.

B. Franklin (1706/1790) a constaté une similitude (= propriété commune) entre les effets d'une étincelle électrique (modèle) et ceux de la foudre. Il a généralisé : étincelle/effet = foudre/effet. Si l'éclair, comme l'étincelle ci-dessous, est aussi un phénomène électrique, alors la similitude devient compréhensible.

### ***3.-- Essence/loi.***

La lumière, la chaleur et le son ont une caractéristique ou une ressemblance commune : la vibration. On peut les résumer - de manière indubitable - à trois types de vibrations, ce qui implique immédiatement qu'elles sont régies par une seule et même loi, caractéristique de toutes les vibrations.

Conclusion. - De la ou des ressemblances établies, on conclut, en résumé, à un seul et même concept général qui établit cette ressemblance comme une propriété commune. Ce qui est purement socratique : par le biais de l'induction, il visait à élaborer des notions générales (qui sont invariablement des propriétés communes). Ils résument une multiplicité.

### ***4. - L'induction a-fortiori socratique.***

**Bibliographie** : E. De Strycker, *Concise gesch.*, 74v. (Argumentum a minore ad maius).

Socrate utilisait souvent le type d'induction "si déjà, alors d'autant plus". -

### ***Modèle appliqué.***

**a.** L'argumentum minus.

Dans l'agriculture, la navigation et la santé, nous faisons déjà appel à des experts.

**b.** L'argumentum maius.

Combien plus confierons-nous l'éducation de nos enfants et le gouvernement de l'État à des experts !

### **Introductions :**

- a. Parole : “Ce qui est important, on le confie à des experts”.
- b. différence (gradation) au sein de la similitude : “Ce qui est plus important, on le confie d’autant plus aux experts”. Le comparatif renforce la similitude, en quelque sorte. On voit la généralisation ou la généralité : “si important, alors experts”.

### **B. Le raisonnement analogique hypothétique.**

Lahr : “Ce genre d’induction analogique conclut

- a. d’au moins une similitude établie (caractéristique commune) entre le dessin ou modèle et l’original
- b. à la similitude supplémentaire éventuellement vérifiable.

### **Modèle appliqué.**

Mercure, Vénus, Terre Mars etc. sont des planètes autour du soleil : orbite autour du soleil,-- forme circulaire, axe de rotation, atmosphère sont des caractéristiques communes qui ont été identifiées.

Sur la base des similitudes identifiées, et en supposant que la Terre a une atmosphère et est donc habitée, peut-on conclure que d’autres planètes peuvent également être habitées ?

Voici une hypothèse à l’œuvre, bien que basée sur une induction analogique (sommaire), allant au-delà de ce qui est certain. Il s’agit d’une induction amplificatrice et elle est donc vraie sous réserve de recherches ultérieures (restrictives), qui soit confirment (“vérifient” dit K. Popper), soit nient, réfutent (“falsifient” dit K. Popper).

Toujours la méthode comparative ! Mais la question qui se pose maintenant est la suivante : “Jusqu’où va la similitude et où commence la différence ?”. Voici donc l’amplification ou l’expansion des connaissances à l’œuvre. Plus qu’un simple résumé.

### **6.-- L’induction cumulative ou de convergence. (109/113).**

Les nombreuses formes d’induction sont le fruit de la découverte de la généralisation par Socrate.

**Bibliographie :** H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L’ étude comparée des religions, II (Les méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d’ indices probables*).

Nous constatons que l’auteur applique la méthode cumulative à des phénomènes singuliers : un vol d’oies venant du nord en 1929 ; une éruption volcanique dans l’Antiquité tardive ; -- un crime qui n’a toujours pas été élucidé ; -- l’auteur inconnu d’un livre. Les phénomènes généraux ou privés sont fréquents. Les phénomènes singuliers sont uniques et uniques en leur genre. L’induction concernant de tels phénomènes a une structure qui lui est propre. Nous considérons donc l’induction cumulative ou accumulative qui s’appuie sur des données incertaines mais minimalement probables (EO 38).

**A.-- Idiographie ou individuologie. (110/112).**

La réalité - l'être(s) - n'est pas seulement une collection ou un système : elle est aussi - et même avant tout - un individu. L'ontologie (et surtout la logique dans ses applications) de l'unique (unique, individuel, singulier) prend ici tout son sens, entre autres comme objet d'induction cumulative.

**Bibliographie :**

-- I.M., Bochenski O.P., *Méthodes philosophiques de la pensée*, 162/171 (Méthode historique) ;

-- C.G. Hempel, *The Function of General Laws in History*, in : *Journal of Philosophy* 39 (1942) : 35/48 ;

-- G. Nuchelmans, *Aperçu de la philosophie analytique*, Utr./Antw., 241.

**Note.--** Habituellement, lorsqu'on parle du singulier - qu'il soit purement individuel ou collectif (par exemple un seul peuple) - on s'arrête aux sciences historiques.

Mais il ne faut pas oublier que les sciences géographiques, par exemple, sont avant tout des réalités singulières : il n'y a qu'un seul Anvers, par exemple. Tout comme il n'y a qu'un seul Staline et qu'un seul Hitler.

Les concepts généraux ou même les concepts privés ne suffisent pas à représenter la réalité totale - la seule qui existe vraiment - de l'histoire ou du paysage naturel ou culturel : seuls les concepts singuliers, individuels (EO 08 ; 45) suffisent.

**Théorie du modèle :** pour un original unique (en tant que sujet), un concept général ou privé (en tant que modèle) n'est pas suffisant.

L'exceptionnel ou le rare.

Tout ce qui est exceptionnel ou rare n'est pas unique, car il peut y en avoir plus d'un... Gardez cela à l'esprit.

**Il y a singulier et singulier.**

Prenez sur le jouet une paire d'ours. Chacun d'eux n'est qu'une seule copie de "bear". Mais, surtout s'ils sont fabriqués mécaniquement, ils sont généralement si similaires qu'ils sont indiscernables et donc interchangeable ou "identiques". Si vous les changez sans les remarquer, un enfant ne le remarquera même pas. Napoléon et Hitler, -- Anvers, -- ils sont singuliers mais pas identiques, car ils sont séparables. Ils sont radicalement individuels et non pas uniquement individuels.

Les "singletons" dans la théorie ordinaire et purement mathématique des ensembles ou des systèmes sont généralement purement singuliers. Les réalités singulières de l'histoire ou de la géographie sont radicalement singulières.

### ***Le système du singulier-concret.***

**a.** Tout ce qui est singulier est distinct (discriminable) du reste de tout ce qui est (la totalité des êtres), - oui, il en est en quelque sorte (notez la restriction ou la réserve) séparé. Une ville comme Anvers ou un personnage historique comme Hitler sont radicalement singuliers.

**b.** Tout ce qui est unique est “concret”, c’est-à-dire “con.cretum”, fusionné avec. Avec quoi ? Avec le même reste de l’univers - avec le reste de tout ce qui est - dont il est distinct et, dans une certaine mesure, séparé. Ce paradoxe inclut le fait qu’il est fusionné - concret - avec ce même reste.

**Conclusion** - Ainsi, pour représenter le singulier, le radicalement singulier parmi d’autres, il faut d’abord mettre quoi ? Le complément ou la dichotomie qui comprend

**a.** le singulier et le reste,

**b.** de manière à ce qu’ils soient distincts, oui, séparés, mais aussi “concrets” ; ils existent ensemble.

### ***Nomenclature appropriée.***

Il y a le nom générique - Homme - et le nom générique - Femme noire - . Mais il y a aussi le nom propre - Whoopy Goldberg - On peut donc traduire idiographie ou individuologie par “nomenclature propre”.

### ***Définition du singulier.***

Une bonne définition comprend tous les spécimens ou le système avec toutes ses parties et rien que cela. L’ancien proverbe dit : “individuum ineffabile”, Tout ce qui est singulier est ineffable. Signification : avec des notions purement générales ou privées.

La grande tradition tend à écarter toute véritable science du singulier comme irréalisable. Lahr, Logique, 537 : “Non datur de individuo scientia” (Il n’y a pas de science sur l’individu).

### ***Définition du singulier.***

Le romantisme (1790+) a mis fin à cette situation : il a clairement distingué les concepts “ponctuels” des concepts généraux ou privés.

Mais déjà Aristote préférait le singulier lorsqu’il s’agissait du degré de réalité... Mais l’école de Coimbra, entre autres, a donné une formule précise.

**Bibliographie** : O. Willmann *Gesch. d. Idealismus III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 112/115.

Les conimbricenses sont connues pour un travail : *In universam dialecticam aristotelis* (1605),-- dans lequel nous trouvons une méthode très curieuse pour définir tout ce qui est singulier.

### ***Qu'est-ce qui est "unique" ?***

"Id cuius omnes simul proprietates alteri convenire non possunt". Littéralement : Tout ce qui est tel que ses propriétés et toutes ses propriétés ensemble - omnes simul - ne peuvent être dites de rien d'autre. En d'autres termes : la distinction !

### ***Système.***

Note : tous les ken-traws mais tels qu'ils sont pris "simul", en une seule fois, comme un seul paquet, c'est-à-dire comme un ensemble ou un système cohérent. Tous : collection. Articulation : système.

### ***Le vers de deux lignes.***

"Forma" (forme de la créature),-- "figura" (configuration, "Gestalt", apparence matérielle), "locus" (lieu), "stirps" (origine), "nomen" (nom de préférence : nom propre), "patria" (patrie, habitation, région natale), "tempus" (temps(point)) unum (l'unique) perpetua reddere lege solent (représente invariablement l'unique).

### ***Enumération ou accumulation.***

En fait, il s'agit d'une énumération accumulative ou cumulative, sur une base inductive, c'est-à-dire d'échantillonnage. Mis à part le nom propre, qui en lui-même ne signifie rien pour les personnes qui ne connaissent pas le nom propre et son usage quotidien, tous les traits - notae, les traits qui constituent le contenu d'un concept - sont en eux-mêmes, c'est-à-dire individuellement, insuffisants. Seule leur accumulation à un système parvient à définir réellement, c'est-à-dire à décrire ce qui est à définir et seulement ce qui est à définir.

Il doit y avoir une telle formule pour les choses géographiques aussi, unique alors.

### ***Appl. mod.***

**A.** Forma, forme générale de l'être : femme.

**B.1.** Figure : vue très agréable.

**B.2.** Nom propre : Roxana.

**B.3.** Afkom : fille d'Oxartes, satrape (gouverneur) de Basileus, prince de Perse.

**B.4.** Pays : Baktrianè (une région de l'ancienne Perse (= +/- Turkestan/ Iran/ Afghanistan).

**B.5.** Lieu : Asie centrale.

**B.6.** Temps(s) : -327 (mariage de Roxapa avec Alexandre III le Grand (-356/-323 ; fondateur d'un empire macédonien d'Orient) ; 319 (départ pour Epeiros (lat. : Epire) chez la mère d'Alexandre, Olumpias) ; 310 (assassiné par les mêmes après avoir été capturé par le roi Kassandros de Macédoine).

Voici le schéma abstrait et général, -- rempli. C'est ainsi que l'on "définit" la princesse orientale Roxana, l'une des nombreuses épouses d'Alexandre qui, à travers ces nombreux mariages, voulait ouvrir la voie à une multiculture - grecque et orientale à la fois.

On voit donc clairement : il s'agit d'une induction, c'est-à-dire d'un échantillonnage, mais par accumulation définissant le singulier.



### ***B.-- L'induction par convergence.***

Convergence" ou "concurrence".

On dit que quelqu'un voyage dans une zone déserte. La seule chose qu'il a, c'est une bonne carte. Soutenu par les signes de la carte, il s'aventure de signe en signe. Pourtant, il a l'impression de "trouver la bonne voie".

On le voit : signe après signe s'accumulent. Chacun n'est pas décisif, mais ensemble quelque part, décisif ("quelque part" signifie "légèrement, en tâtonnant dans la bonne direction").

### ***Indications vagues.***

La rhétorique grecque antique, dans sa théorie de l'argumentation, parle de "sêmeion", signe incertain (à distinguer du "tekmèion", signe certain).

Toute personne qui cherche le bon chemin avec une carte dans une zone déserte doit se fier à des "signes incertains".

### ***La règle est la suivante :***

- a. plus d'un signe incertain (indication vague) ;
  - b. Chacun de la multitude de signes est indépendant des autres.
  - c. surtout : ils pointent - de plus en plus - dans la même direction, (= convergence).
- Ils "convergent" ! Accumulation. Cumulatif...

### ***Théories.***

Dans de très nombreux cas, dans la vie quotidienne comme dans les travaux scientifiques, nous procédons de cette manière : par induction de convergence.

1. Certains y voient une simple accumulation (une sorte d'induction sommative). Si déjà un signe incertain est crédible, combien plus qu'une tâche incertaine, du moins si elle pointe dans (une et) la même direction.

À *propos*, comparez avec l'argumentum a minore ad maius (EO 108).

**2.a.** D'autres y voient une application inductive de la théorie des probabilités. C'est possible, mais l'aspect purement calculatoire ne joue pas de rôle dans la recherche pratique !

**2.b.** La théorie de la valeur limite est défendue par d'autres encore : de même qu'en mathématiques une valeur qui augmente progressivement s'approche d'une limite (valeur limite) mais ne l'atteint jamais, de même la personne qui fait l'expérience de l'induction cumulative : elle acquiert progressivement une certitude, mais jamais une certitude absolue. Nous pensons que l'appel à la théorie des valeurs limites nous offre une métaphore, un modèle, mais pas une véritable explication.

### ***Chasse au trésor.***

Un exemple classique d'induction cumulative est la recherche d'un trésor caché par des enfants joueurs. Chaque indice - indicium (lat.) - les rapproche du but.

## **7.-- Inductions statistiques (114)**

**Bibliographie :** W. Salmon, *Logique*, 55 et suivants. (*Induction par énumération. statistiques*).-- En bref = 100 % ou 0 %, c'est l'induction universelle ; ni 100 % ni 0 %, c'est l'induction statistique.

### **Premier type.**

phrase 1.-- Ces haricots proviennent de ce sac (privé).

phrase 2.-- Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.

concl. -- Donc les autres haricots (reste, complément) sont blancs à 63%.

On généralise un échantillon...

### **Deuxième type.**

phrase 1.-- Ces haricots proviennent de ce sac (privé).

phrase 2.-- Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.

concl. -- Donc le prochain haricot (singulier) a 63 chances sur 100 (63%) d'être blanc. La phrase suivante se réfère soit au reste total, examinable, soit à un seul membre de ce reste... C'est l'induction statistique. Il n'a ni 100 ni 0 % comme le dit le proverbe.

### **Statistiques.**

**Bibliographie :** I. Adler : *Calcul des probabilités et statistiques*, Utr / Antw. 1966.

Le terme "statistiques" vient de l'état, "état" (lat.), qui prend en compte une population entière. Remplacez "population" par "collection" et vous obtenez des statistiques.

Une multitude opaque (objet matériel), vue par induction statistique (objet formel) qui se résume à des chiffres (compter) et à une classification (classer).

### **Induction sommative et amplificative.**

EO 98 ; 99.-- Les échantillons prélevés sont résumés en un pourcentage (induction sommative). De là, on en arrive aux cas non examinés (induction amplificatrice). De certains on conclut à tous... ce qui est un raisonnement restrictif, sous réserve de vérifications ultérieures.

**La prémisse.** Toutes les lois qui maîtrisent l'induction solide maîtrisent également les statistiques solides. La base, la partie sommative, peut être insuffisante pour deux types de raisons : **a.** quantitative (on prend trop peu d'échantillons) ;

**b.** qualitative (on ne procède pas au hasard mais de manière sélective (il n'y a pas de "randomisation" suffisante).

**Sondages d'opinion.** -- L'application que le public expérimente le plus est le sondage. Combien de fois les prétendues "prévisions" (lors d'élections, par exemple) se sont-elles révélées fausses ! La base ! Trop peu d'échantillons ! Échantillons non fragiles.

**Conséquence :** les prédictions des lecteurs de cartes ne diffèrent pas tellement des prédictions basées sur les sondages d'opinion !

## ***B.-- L'induction d'autorité (argument d'autorité). (115)***

***Bibliographie*** : W. Salomn, *Logique*, 1963, 63/67 (Argument d'autorité).

“Argumentum ex auctoritate” disaient les scolastiques du milieu du siècle.

Syllogistique : X est une autorité digne de confiance lorsqu'il prononce le jugement p. Eh bien, X affirme p. Donc p est fiable.-- C'est en fait un syllogisme déductif.-- Maintenant où est l'induction ?

Si a. la grande majorité, b. une majorité, c. un certain nombre de jugements p de X (concernant sa spécialité ou son domaine d'expertise) sont vrais, alors X a a. une très grande autorité, b. une grande autorité, c. une certaine autorité. Eh bien, dans la mesure où p appartient à a. la grande majorité, b. la majorité, c. un certain nombre de jugements vrais de X, p est fiable. Ainsi, p est donc, en fait, fiable. Et X a “l'autorité”.

Vous voyez : formellement, le raisonnement est déductif, mais la restriction réside dans la base inductive de la première préposition : seul un pourcentage (induction statistique) des énoncés p de X est vrai ! Pas toutes, seules certaines affirmations sont vraies. D'autres sont faux... Surtout en dehors du domaine d'expertise qui est la restriction ou la mise en garde.

### ***Modèle appliqué.***

Certains penseurs invoquent Albert Einstein (1879/1955 ; mathématicien et physicien ; prix Nobel de physique 1921), qui, en 1905, a formulé la loi d'Einstein (relation entre les photons et les électrons) et, en 1905/1911, a introduit une cosmologie (théorie de l'univers) appelée “théorie de la relativité”.

Dans le domaine microphysique et macrophysique, il existe (selon cette théorie) des énoncés partiellement non absolus.

Certains en ont déduit que, outre les phénomènes mathématiques et physiques, nos jugements de valeur traditionnels, qui constituent la base de notre culture occidentale, ne sont pas non plus absolus mais “relatifs”.

### ***Critique.***

**a.** Einstein n'a jamais donné de preuves de la nature purement relative de nos valeurs culturelles (il n'a peut-être jamais voulu en donner).

**b.** On oublie que son autorité épistémologique n'est que mathématico-naturaliste et non axiologique.

En d'autres termes, on oublie son domaine d'expertise. En d'autres termes, les termes “relatif” et “relativité” sont les mêmes en mathématiques, en physique et en théorie culturelle, mais ils ne sont pas les mêmes en termes de contenu.

### **Exemple 15.-- Ontologie holistique. (116/119).**

Les mots “holistique” et “entier” sont “in” en néerlandais.

Ainsi, dans le composé “ holo.klèros “ (Platon : Faidros 250c, Timaios 44c), cela signifie “ entier “, “ complet “ (d’où “ holoklèria “, intégrité).

Panta.

En relisant EO 30,-- 45, 52, 65, 94.-- “Tout” est l’objet de l’ontologie.

Relire EO 32,-- 45, 65.-- “Tout ce qui était, est et sera” est objet, diachroniquement, de l’ontologie.

EO 98/115 (Types de méthode inductive) nous a appris que nous ne pouvons saisir le “tout” (l’univers) que par échantillonnage, même si l’idée du “tout” (éventuellement sous la forme de “Tout ce qui était, est, sera”) est devant nous. Décomposés, mais avec un regard sur les totalités (collections/systèmes), nous explorons la totalité de Tout ce qui est.

Plus d’une façon.

Ce que nous saisissons immédiatement - les phénomènes ou les manifestations - est la base ferme

1. Nous relisons EO 94 : Hérodote, Anaxagore. Ils partent de ce qui est donné. Ne pas s’attarder sur ce qui est donné immédiatement. Pour aller au-delà. A ce que nous appelons “le donné indirect”, parce qu’il peut être atteint par le donné immédiat.

Ainsi l’inductiviste : il atteint, au moyen d’échantillons immédiatement donnés, le donné indirect (la totalité), c’est-à-dire la collection et/ou le système, par l’expansion de la connaissance - de manière amplificatrice.

2. Relisez l’EO 73/80 : la méthode hypothétique commence par le phénomène. Mais elle l’examine - la sonde - à rebours, par “analysis”, méthode réductrice (les présupposés, -- les signes) ou en avant, par “synthesis”, méthode déductive (les inférences).

Ainsi, nous obtenons une vue de la totalité du vol, par exemple, dans la mesure où il est donné immédiatement et où il est donné en tant que cadavre.

3. Relisons EO 81/92 : une chose immédiatement donnée, c’est-à-dire un “phénomène”, présente des données indirectes, c’est-à-dire lorsqu’elle est classée dans un schéma qui résume un ensemble de données. Les catégories (données universelles/privées et singulières), les catégories (un certain système), situent les données immédiates dans une totalité qui comprend également les données indirectes inexistantes qui ont un certain rapport avec le phénomène.

### ***La méthode ontologique.***

L'ontologie, comme toute science, a sa propre méthode... Quelle pourrait être cette méthode qui signifie "réalité totale" ? Platon l'appelait - dans le sillage de Pythagore - "theoria".

#### ***1.-- Théories.***

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten / Munich, 1909, 20, dit ce qui suit.

Theorein" a été traduit par "speculari" par les anciens Romains. Ce verbe signifie : examiner de très près, garder minutieusement, -- de sorte que ce que l'on examine, ce que l'on garde, soit révélé et amené à la vérité - a. letheia, apokalupsis.

Par exemple, un observateur (espion) est un "spéculateur". Ainsi, "specula" est le lieu d'où l'on espionne, où l'on "garde un œil", où l'on observe de près pour savoir de quoi il s'agit... Ainsi, "speculatio" est la traduction correcte de "theoria".

**Note.**-- Isaïe 21:6/10.-- Les voyants - 'prophètes' - de l'Ancien Testament connaissaient parfaitement cette signification en hébreu.-- "Ainsi me parla le Seigneur.- - Eh bien ! Mettez l'observateur à l'affût. Ce qu'il "voit", qu'il rapporte.-- Il "verra" une migration : des cavaliers par deux, des hommes assis sur des ânes, des hommes sur le dos de chameaux.-- Que l'observateur regarde attentivement, avec une grande attention.

Et l'observateur s'est exclamé : "Ecoutez, Seigneur, je suis à l'affût toute la journée. Je suis debout toute la nuit sur ma montre. (...)"

Alfred Bertholet, *Die Religion des alten Testaments*, Tübingen, 1932, 110, n. b, dit : l'observateur est "des zweite Ich des Visionärs", le deuxième I du voyant.

Ici, "percevoir" et "percevoir" ont encore le sens très archaïque que nous trouvons, par exemple, chez Homéros et Hésiodos (EO 32 : Mnèmosune, mémoire ; 52 : Anamnesis, conscience globale et ordonnée). En particulier : la capacité paranormale - et donc "divine" dans la vision archaïque-primitive du monde - de voir à distance si nécessaire -- mantique.

#### ***Spéculation***".

Les gens "spéculent" sur les marchés boursiers ! C'est, sur des bases rationnelles, un jeu d'argent ! Le mystique Ruusbroec (Jan - (1293/1381)) est appelé "quelqu'un qui vit et pense de manière spéculative" : à partir de données immédiatement données, il pénètre dans des données indirectement données (ici : l'action de Dieu dans les profondeurs de l'âme située dans l'univers). Il s'agit d'une autre "amplificatio", d'une expansion de la connaissance. Un paranormal, -- comparable à celui des prophètes de l'Ancien Testament.

## 2. - *He theorike tou ontos.*

L'ontologie est "les théories qui se concentrent sur tout ce qui est ('panta'),-- diachroniquement : sur tout ce qui était, est, sera". O. Willmann : "Nous appelons 'spéculation' la manière réellement philosophique d'aborder quelque chose. Un "intérêt spéculatif" revient, dans ce cas, à :

**A.** L'observation - c'est l'intérêt empirique,

**B.** de telle sorte que - à la suite de cette observation - des cohérences sont révélées".

En d'autres termes : philosopher, c'est

**a. une** perception aiguë

**b.** du donné immédiat - les phénomènes - et à travers le donné immédiat ce qui est montré indirectement.

Homèros et Hèsiodos (en tant que poètes mantes), -- Thalès de Miletos et ses contemporains, sur les traces desquels un Hérodote ('historia', lat. inquisitio, enquête), -- Pythagore et les paléopythagoriciens ('theoria', par exemple aux jeux olympiques : voir plus que le spectateur superficiel), -- Parménide ('alètheia'), -- tous étaient des 'philosophes', c'est-à-dire des 'speculatores', des observateurs qui pénétraient jusqu'à - ce que Willmann appelle - les cohérences ou les connexions (unités globales, -- objet de la stoicheiosis) : encore et toujours deux aspects (immédiatement donnés).i. "speculatores", observateurs qui ont pénétré jusqu'à - ce que Willmann appelle - les cohérences ou connexions (les unités englobantes, objet de la stoichiose) : en visant chaque fois deux aspects (le donné immédiat/le donné indirect).

O. Willmann, o.c., 20.-- Platon appelle "science" "theorètikè tou ontos", la considération approfondie de tout ce qui est. Ce qui est en fait la définition ontologique de la "science".

**Note** : Ch. S. Peirce (1839/1914), le pragmatiste, a distingué les types suivants.

**a1.** L'obstiné regarde tout ce qui est, à partir des points de vue individuels,

**a2.** Les justes regardent tout ce qui est, avec les yeux (prédictions) des autres (figures d'autorité,-- par exemple les dictateurs, les traditions de toutes sortes).

**lc.** La personne privilégiée voit tout ce qui est, à partir de ses perspectives personnelles ou sociales, qu'elle préfère.

**b.** L'homme de science, lui, regarde tout ce qui est, à partir du donné lui-même. Il s'approche ainsi de la définition platonique.

**Note** : Aristote appelle l'ontologie "sagesse", au sens ancien de "connaissance des choses humaines et divines".

Nous savons que le concept de “sagesse” coïncide plus ou moins avec notre concept de “formation générale”. La philosophie, chez Aristote, était donc une forme (plus élevée, plus élaborée) d’“éducation générale”.

Aristote a également appelé l’ontologie “philo.sophia”. Au sens paléopythagoricien, ce terme implique qu’il est “sur le chemin de la sagesse”, car pour Pythagore, seules les divinités - comme pour de très nombreux penseurs de l’Antiquité hellénique - étaient détentrices de la sagesse. Ainsi, la recherche de la sagesse était le lot des mortels. Un phallibilisme sain ou un sens de la faillibilité, c’est ce que les palaepythagoriciens ont définitivement placé dans le terme “filo.sophia” ou, comme nos ancêtres l’ont traduit, “sagesse.désir” ou - mieux - “sagesse.disposition”. Pour apprendre ! Se rapprocher de l’idéal des divinités (et donc se “ déifier “).

L’ontologie, pour Aristote, est “la doctrine de l’être en tant qu’être”. Il s’agit de pénétrer plus profondément dans tout ce qui est, dans la mesure où il est, dans l’être en tant qu’être ou dans l’être en tant que tel. Les petits termes “comme” et “en tant que tel” expriment le point de vue ou, comme disaient les scolastiques, “l’objet formel”.

Comparer avec “étudier l’enfant en tant qu’enfant” ou “étudier l’enfant en tant que tel” : prendre l’enfant dans la mesure où il l’est. En regardant tout ça, ça en fait un enfant. Effacer l’ousia ou l’essence de l’enfant.

L’ontologie, pour Aristote, est aussi la “première philosophie”. -- De quoi ? Parce qu’il examine “les propositions de tout ce qui est” et “leurs inférences”.

C’est ce que nous appelons aujourd’hui “ontologie transcendantale”. -- ce qu’il appelait des “secondes philosophies”, nous l’appelons des “ontologies catégoriques”. Ainsi, selon lui, les mathématiques (en tant que science du sujet et aussi en tant qu’ontologie catégorielle) n’étaient qu’une “philosophie seconde, dérivée”. Il en va de même pour la “physique” (“hè fusikè”), c’est-à-dire la science spécialisée et l’ontologie catégorique concernant la nature (“fuis”, lat. : natura, nature), qui, selon lui, inclut ce que nous appelons aujourd’hui la “psychologie”, seulement la “philosophie seconde”.

C’est : comme les mathématiques, en ce qui concerne les propositions et les déductions les plus générales, dépendant de l’ontologie générale... Cela a empêché ce que nous appelons aujourd’hui - avec MacLuhan - “l’idiotie professionnelle”. En situant son propre spécialisme limité dans la “première philosophie” comme cadre de pensée, le scientifique se met en perspective.

## **Exemple 16.-- Ontologie holistique : phénoménologie (120/125)**

Le terme “phénoménologie” est utilisé dans plus d’un sens, le Père Teilhard de Chardin (1881/1955 ; scientifique et aussi ... avocat du diable ; penseur en termes d’évolution) parle de sa “phénoménologie” comme d’une représentation des phénomènes de l’évolution, qu’ils soient scientifiques, philosophiques ou même théologiques.

G. Fr. W. Hegel (1770/1831 ; penseur idéaliste allemand) a parlé de sa “*Phänomenologie des Geistes*” (1806) : toutes les manifestations de ce qu’il appelle “Geist”, l’esprit, sont l’objet de sa phénoménologie (qui englobe en fait toute l’histoire de la culture).

Edmund Husserl (1859/1938) a utilisé le terme dans sa signification. Il voulait un fondement inattaquable pour toutes les sciences (possibles), la philosophie en premier lieu.

### ***Quatre objectifs principaux.***

***Bibliographie*** : R. Kuhn, *Intentionale und materiale Phänomenologie*, in : Tijdschr. v. Filos. 54 (1992) : 4 (déc.), 693/714.-- L’auteur tente de résumer.

### ***A.-- Phénoménologie.***

**1.1.** - “Zu den Sachen selbst”. -- Aux données elles-mêmes ! A la matière dont nous parlons, elle-même. C’est le grand motif global qui sous-tend Husserl et le husserlien.

L’adversaire pose alors la question suivante : “Ce qui est là, est là par lui-même”. Le petit terme “zu” (à) est de trop ! Nous sommes confrontés aux données elles-mêmes dès le début. Une chose est donnée d’elle-même : notre pas dans sa direction est superflu. Observation ! “Das Prinzip aller Prinzipien” ! En d’autres termes : dans la mesure où une chose est directement perçue (1.1.), elle est “ donnée “. C’est : “ être !

### **2.1.** - “Wieviel Schein jedoch soviel Sein”.

C’est ainsi que Heidegger exprime le point de vue de Husserl. C’est-à-dire que, dans la mesure où quelque chose se montre (car tel est le sens correct de “Schein” : se montrer), il y a quelque chose, c’est-à-dire l’être. La réalité.

Opposants : “Cependant, il y a aussi le semblant et l’être réel. Les deux se montrent. Mais comment les distinguer sans dépasser le point de vue purement observationnel et donc phénoménologique ?”. Nous y reviendrons plus tard.

### **2.2.** - “Plus la ‘Reduktion’...

(réduction, réduction à ce qui est réellement voulu, élimination de ce qui n’est pas voulu), plus on donne quelque chose”. La réduction se réfère à plus d’un point dans ce qui est directement perçu - sur lequel nous reviendrons plus tard.



**Explication. -- “Reduktion”.**

Ou “Einklammerung” (mise entre parenthèses) -- Qu’est-ce que Husserl met méthodiquement (pas vraiment sans poser de questions) entre parenthèses ?

**a. La réduction eidétique.**

C’est-à-dire : tout ce qui n’est pas l’“eidos” ou “être(s)” ! du donné, est mis entre parenthèses (Husserl prétend qu’il n’est pas là). Il limite l’attention, lors de la perception (perception directe), au pur “eidos” ou essence(heid) du donné.

**Modèle d’application** : Je vois une fille qui joue sur la plage. L’essence de la fille qui joue sur la plage (pour autant que je la voie, c’est-à-dire que je la perçoive directement) : c’est ce qui est visé.

En attendant, je n’y prête pas la moindre attention :

1. les actes des miens (le fait que je me voie comme un acte de perception, par exemple),
2. mon propre moi comme le siège de ces actes,
3. le fait que cette fille jouant sur la plage est quelque chose qui existe indépendamment de moi, de ma vision...

Ce dernier point nécessite une brève explication : Husserl considère les objets “comme des objets” (de sa conscience ou de la conscience générale (humaine), c’est-à-dire précisément dans la mesure où ils sont des objets de sa) vision consciente (dans ce cas). Dans la mesure où je suis conscient de voir (de percevoir directement) cette fille qui joue sur la plage, c’est dans cette mesure, en tant que phénoménologue, que je suis concerné : le reste ne m’intéresse pas. C’est ce qu’on appelle en termes savants la “Gegenstandstheorie” (théorie de l’objet), où “Gegenstand” (objet) est tout ce qui est directement observé.

**b. La réduction phénoménologique.**

Ceci est déjà présent dans le point 3 ci-dessus : je suis ‘phenomenoloog’ et je ne m’intéresse donc qu’au phénomène (ici : la fille jouant sur la plage) en tant que phénomène, -- dans la mesure où il se manifeste (à ma conscience), -- au phénomène en tant que tel. Il s’agit d’une philosophie de la conscience (“conscientisme”).

**Explication... Apparence/ réalité.**

Déjà Joh. H. Lambert (1728/1777 ; *Neues Organon* (1764)) parlait de la distinction entre “le vrai” et “l’erreur ou la prétention”.

**Modèle appliqué...** Tina Turner (en réalité : Anna Mae Bullock (1940)) est, 1993 : 53, toujours “ la Tina sauvage “ (comme elle se définit elle-même) et toujours d’actualité. En 1990, elle fait une tournée en Europe : trois millions et demi de fans de pop se réjouissent!-- Mais Tina elle-même, en privé, est bouddhiste, ou plutôt baptiste.

Les dix commandements, noyau de l'éthique de l'Ancien et du Nouveau Testament, constituent sa base de vie. C'est ce qu'elle dit. Mais la religion bouddhiste lui a appris à percevoir des "régions de l'âme", ce qu'elle ne soupçonnait pas auparavant. Elle a immédiatement développé "une conscience spirituelle".

En ce sens, elle chante - chaque matin et chaque soir - un mantra (chant magico-religieux, entre autres, typique de la tradition de la Soka-Gakkai). Son sens élevé du prochain, exprimé dans ses spectacles, elle le doit au bouddhisme. C'est ce qu'elle dit elle-même. Mais regardez : celui qui l'observe directement - lors de ses représentations -, ne risque jamais de faire l'expérience de son intime conviction !

"Beaucoup pensent que je suis un sauvage déchaîné. Ou un cavalier libre fou de sexe. C'est n'importe quoi ! Je suis un vrai "Mon image de scène n'a aucun lien avec ma vie privée. En réalité, je suis plutôt "vieux jeu". Aussi dans ma morale. Je reflète les vraies nobles dames : Selon Tina elle-même.

**Conclusion** - La simple description des phénomènes, telle qu'elle a été brièvement esquissée ci-dessus, est en effet "une base réelle", également de la science, mais alors dans le cadre des méthodes esquissées ci-dessus, en particulier la méthode inductive. Celui qui ne voit Tina Turner que dans ses performances publiques ne voit qu'un seul échantillon de la totalité de ce qu'elle est vraiment - et pas seulement en apparence.

L'ontologie est "holistique", c'est-à-dire le développement du sens de l'ensemble... Celui qui considère Tina Turner comme une pop star peut donc en tirer une impression correcte mais restrictive, c'est-à-dire soumise à un examen plus approfondi de l'ensemble de Tina Turner.

Dans le langage de la phénoménologie : il y a plus d'une perspective sur elle. Dans le vieux langage de l'induction : il y a plus d'un échantillon dans sa réalité.

**Bibliographie** : Christiane Rebmann, *Interview (Einfach die Beste)*, in : *Cosmopolitan (Für die Frau)* 1993 : 8 (août), 36/42.

Ces démasquages sont nombreux.

G. Steiner, *In de burcht van blauwbaard (Quelques notes pour une redéfinition du concept de 'culture')*, Amsterdam, Bakker, 1991-2. C'est ainsi que l'on pourrait formuler l'une des idées principales de Steiner. Dans cet ouvrage, il tente de trouver une explication à cette barbarie.

Les fondements (123/125) Nous l'avons vu : déjà les plus anciens penseurs de l'Hellas avaient l'esprit "phénomène". Hérodote (Hist. 2:33) : "Du connu, je conclus à l'inconnu C'est-à-dire : du donné immédiat au donné intermédiaire.

Anaxagore de Klazomenai : "La vision des choses invisibles (est de se situer dans) les choses visibles". Cf. EO 94.

### ***Les rhéteurs grecs***

Ceux qui étudient l'éloquence en tant que procédé permettant de faire passer un message - connaissent une distinction analogue... Lorsque quelqu'un essaie de convaincre son prochain avec des "preuves ou des indications", sa première source est "atechnos", c'est-à-dire des preuves qui convainquent immédiatement sans ('a-') raisonnement ('-technos'). Pensez à une fille enceinte : ceux qui connaissent un peu la vie voient immédiatement qu'elle a eu un rapport sexuel ou qu'elle s'est laissée féconder. Le résultat est un symptôme, et un symptôme clair.

Mais il y a un pas de plus : la deuxième source est "entechnos", c'est-à-dire des preuves qui ne sont convaincantes qu'au travers d'un processus d'épreuve parfois compliqué.

**Conclusion** - L'esprit humain "fonde" ses propositions tout d'abord par un contact direct avec la réalité. Pas seulement en enchaînant les jugements, les uns après les autres, comme le font les mathématiques, la logique et la logistique. Aussi difficile que soit la perception directe, dans sa pureté (pourvue des réductions ou des éliminations), elle n'en est pas moins la base... En cela, Husserl a radicalement raison.

### ***Logiquement.***

Il existe des phrases prépositionnelles qui expriment le contact direct avec les réalités, non seulement de manière passive mais aussi de manière active, testée ou du moins testable. De là, on peut logiquement déduire des post-phrases strictes.

### ***Les fondements de l'action logique.***

**Bibliographie** : H.J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 17/19 (*Die klassische Logik als engeres Untersuchungsfeld*).

L'auteur résume les principales prémisses ou axiomes de la logique traditionnelle.

**A.--** Les lois de l'identité, de la contradiction et du tiers exclu (EO 23/28).

**B.--** La prémisse de la raison ou du motif nécessaire et suffisant (EO 63 ; 68).

Nous les avons placés plus haut.

Mais Hampel s'attarde sur la justification de ces axiomes.

Car - dit Hempel - les axiomes en question ne sont “pas des lois descriptives” mais des lois normatives. C’est-à-dire qu’ils imposent des règles à notre comportement, si celui-ci doit être logiquement rigoureux ! Comment les penseurs classiques prouvent-ils ces lois ou ces axiomes ?

***Il cite.***

H. Dingler, *Das Prinzip der logischen Unabhängigkeit in der Mathematik, zugleich als Einführung in die Axiomatik*, Munich, 1915.

M. Dingier déclare : “En effet, je ne peux pas moi-même prouver logiquement ces fondements. En d’autres termes, celui qui veut prouver, est obligé d’avancer les prémisses les plus élevées d’une preuve logiquement stricte sans preuve.

D’où, alors, les classiques tirent-ils la certitude que ces axiomes sont corrects ? Pas à partir des “conceptions innées” (comme le préconisent certains modernes, -- car, si l’on veut le prouver, il faut d’abord prouver que les conceptions innées existent et qu’elles sont correctes (circulus vitiosus)).

Mais à partir de sa propre expérience, qui, aussi pré-scientifique et prélogique soit-elle, occulte une lumière qui nous éclaire (même si nous ne pouvons pas déduire cette lumière et son illumination d’idées préconçues). C’est la métaphysique légère, au moins depuis Platon.

Des penseurs comme Wilhelm Dilthey (1833/1911 ; *Einleitung in die Geisteswissenschaft* (1883)) ou Wilhelm Wundt (1832/1920 ; psychologue (*Logik* (1880/1883)) tentent de dériver la validité de “l’expérience immédiate”. De plus d’une manière, d’ailleurs.

Dans cette direction E. May, *Am Abgründ des Relativismus*, Berlin, 1941. -- Lorsque, par exemple, je perçois (‘erlebe’) le ‘rouge’ dans une expérience et que je comprends en même temps la signification du ‘rouge’, tout en vivant le ‘rouge’, je comprends aussi de manière vécue que le ‘rouge’ est simplement (en tant que signification connue par l’expérience) le ‘rouge’ et que ce ‘rouge’ est juste cela.

Ainsi, je saisis intuitivement le principe d’identité (la loi d’identité) dans sa validité impérative, même lorsque mon vécu empirique instantané à travers le “rouge” doit son origine à une tromperie de sens. Car la loi de l’identité ne signifie rien d’autre que “quelque chose coïncide avec elle-même” (Driesch), que cette chose soit vécue au sein d’une tromperie ou au sein de la réalité vécue.--

Ce qui importe, en d'autres termes, c'est que la coïncidence avec soi-même - dans sa validité impérative, totalement arbitraire - à la suite et à l'unisson du fait originel, à savoir "je vis quelque chose", soit également vécue.

En termes plus simples, l'élément décisif est le fait que lorsque quelqu'un vit "quelque chose", une chose donnée, cela s'accompagne toujours de "ce qu'est cette chose, cette réalité" (la loi de l'identité).

Ce à quoi l'auteur conclut : "La première proposition ou axiome de la logique n'est donc ni posée "avec conscience" ni "pensée" constructivement quelque part, mais purement et simplement "contemplée" (note : intuitivement saisie). Ce dernier signifie qu'il en est ainsi et même qu'il doit en être ainsi, est saisi par le vivant (...)"

L'auteur exclut ainsi tout conscientisme (la conscience humaine ou non humaine crée la loi d'identité) et tout constructivisme (l'esprit humain ou non humain construit la loi d'identité à partir de matériaux préexistants). Pour n'en rester qu'à ceci : chacun de nous, dès qu'il saisit quelque chose, saisit cette chose comme une application de la loi globale ou transcendantale de l'identité.

**Note** - May ajoute à juste titre : que l'on fasse intervenir la loi de l'identité ou l'axiome du tiers exclu ou le principe de contradiction (le dilemme primitif), ces trois principes de logique ne sont que trois expressions d'une seule et même expérience primitive, à savoir que nous saisissons l'identité de quelque chose. Cette saisie se situe avant toute logique (théoriquement développée). Elle est donc "prélogique". La logique place cette perception primitive et cette intuition primitive en premier, afin de pouvoir commencer.

**Note** - On peut dire la même chose du principe de la raison ou du motif nécessaire et suffisant.

Si A, alors B (dans le schéma de Jevons-Lukasiewicz). Si A, c'est-à-dire la raison suffisante, alors B, c'est-à-dire ce qui trouve sa raison suffisante en A et devient intelligible, significatif, non absurde, "rimé" (non édité) précisément grâce à elle.

Ce n'est pas notre conscience créatrice qui crée ce principe. Ce n'est pas notre esprit constructif qui crée ce principe. Notre esprit, notre conscience établit ce principe dès que nous percevons consciemment quelque chose.

C'est la base logique de toute phénoménologie ou représentation de données immédiatement compréhensibles.

### **Exemple 17.-- Ontologie holistique : phénoménal/ transphénoménal. (126/131).**

Il est donc certain que le premier “fondement” ou “prémisse” ou “raison” ou “terrain” de notre discours et de notre vie est l’immédiatement donné.

Comme le disaient les anciens, le visible (où “voir” désigne toutes les formes de perception). La phénoménologie ou la représentation des phénomènes est tributaire de ce principe.

#### ***Mais il y a le transphénoménal.***

Ce qui ne peut être atteint qu’indirectement. Ou, du moins, pas immédiatement. Considérons ceci.

#### ***Bibliographie :***

-- I.M. Bochenski, O.P., *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr./Antw., 77v. (Que signifie “vérifiable” ?);

-- K. Oehler, Uebers., Ch. S. Peirce, *Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf.a.M., 1968, surtout105ff ;

-- E. Walther, Hrsg., Ch. S. Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung und andere Schriften*, Baden - Baden, s.d., surtout49ff.

#### ***Une position sur la question.***

Tournons-nous vers quelqu’un qui, il y a plus d’un siècle, avait déjà bien compris notre problème. Augustin Cournot (1801/1377, dans son *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (Etudes sur l’emploi des données de la science en philosophie), 1875.

Cournot est un penseur typique du XIXe siècle, pour qui la raison est centrale, comme elle l’est depuis le début des temps modernes avec le rationalisme occidental. Pourtant, son “rationalisme” est restrictif. La réserve se situe, d’une part, dans le vital, qui est à situer avant la raison (en d’autres termes, la raison ne tombe pas du ciel, il y a une saisie pré- ou prérationnelle en l’homme grâce à sa vitalité), et d’autre part, dans le trans-rationnel, qui dépasse la raison (ce trans-rationnel se situe dans le domaine des religions, -- dans tout ce qui est dit “saint” ou “divin”).

La saisie vitale des choses et la saisie transrationnelle des choses est, par un Cournot, située “rationnellement”. Dans le pays de Descartes, le rationaliste par excellence, cela n’a rien d’étonnant : la saisie purement intellectuelle par la raison est centrale dans cette forme de rationalisme (EO 13). Une forte hiérarchisation des priorités.

#### ***Une deuxième position. (126/129)***

***Bibliographie*** . Chr. Roche, *Hans Reichenbach*, in : D. Huisman, dir., *Dictionnaire des philosophes*, Paris, 1984, 2206/2208.

H. Reichenbach est l'une des figures les plus connues du néo-positivisme (= positivisme linguistique, positivisme logique) ou de l'empirisme logique.

Ce dernier titre le situe dans le rationalisme empiriste qui, contrairement aux rationalistes "intellectualistes" ou "a-priori" (Descartes), met l'accent sur l'"empirie" ou la perception des sens. En d'autres termes, la raison, qui est au cœur de tout rationalisme, n'est fiable que dans la mesure où elle s'appuie sur les impressions sensorielles.

Reichenbach pense donc que "les philosophes" - Descartes, Spinoza, Kant (trois rationalistes plutôt a-prioritaires ou intellectualistes) - sont trop éloignés de la méthode expérimentale. Comparez avec EO 13, où déjà le P. Bacon comprend "le lien étroit entre l'expérience et la raison" pour être expérimentaliste.

La vie de Reichenbach explique en partie son expérimentalisme.

1910/1911 Il étudie à la Technische Hochschule de Stuttgart. 1917/1920 Il dirige un laboratoire de technologie radio. 1920/1926 Il était Privatdozent dans une école technique supérieure. En 1933, il a quitté les nazis et est parti à Istanbul. Plus tard, il s'est rendu à Los Angeles (où il est devenu professeur d'université).

### ***Les méthodes d'essai de Reichenbach.***

La liste des méthodes reflète son empirisme.

#### ***A1.-- Revue technique.***

En tant qu'expérimentateur, Reichenbach est difficile à convaincre. Cependant, lorsqu'une méthode technique émerge pour révéler la réalité - l'alètheia, la vérité -, il se laisse convaincre... Mais dans de nombreux cas, cette méthode est irréalisable. Par exemple, à son époque, la température solaire : comme pour toute étoile du type de celle que représente le soleil, la température solaire est très élevée (surtout dans son noyau). La mesurer directement avec un instrument - méthode technique - est pour l'instant irréalisable.

#### ***A2.-- Test physique.***

En véritable positiviste qui ne jure que par les sciences professionnelles, la physique en tête, Reichenbach se laisse convaincre lorsqu'il est possible de prouver que quelque chose est vrai grâce aux "lois inébranlables de la physique".

Toute personne qui prend un bain de soleil aura (en termes physiques, certainement) chaud. La théorie physique de la chaleur, construite de manière inductive (il était un inductiviste : les échantillons fournissent la probabilité), enseigne que, si l'on se trouve à proximité d'une source de chaleur, la chaleur se développe autour et dans le corps. Un bain de soleil en est un exemple.

Selon Reichenbach, l'échantillonnage - l'induction - ne donne que des probabilités.

Sa chaire à l'université de Berlin (1926/1933) en est le reflet dans la "philosophie scientifique". La philosophie est dite "scientifique" dans la mesure où elle prend comme point de départ les données et les prémisses des sciences naturelles mathématiques. Ce type de science date principalement de G. Galilei (1564/1642) avec son concept de "science exacte, c'est-à-dire reliant l'expérience et les mathématiques".

### **A3.-- Examen logique.**

Malgré son approche très empirique, voire expérimentale-mathématique, Reichenbach ne méprise pas le raisonnement strict et sans contradiction. À côté des preuves "matérielles-tangibles", le logicien-positiviste accepte aussi la logique, surtout dans sa logique logistique (qui signifie : qui suit un modèle mathématique) ou calculatoire.

Cela reflète également sa vie : en 1928, il fonde la *Gesellschaft für empirische Philosophie* (Berlin), un groupe qui fusionne en 1929 avec le Ernst Mach Verein (depuis 1923 à Vienne). Immédiatement, *Erkenntnis*, une célèbre revue philosophique, voit le jour, dirigée par Reichenbach et Rudolf Carnap (1891/1970 ; *Der logische Aufbau der Welt* (1928)).

Cette revue travaille à l'échelle internationale sur une "philosophie scientifique" et inclut dans ses publications l'école polonaise de logique (Varsovie/Lwow), avec entre autres le logicien Alfred Tarski (1902/...).

### **B.-- Examen transempirique.**

Le père Bochenski dit que Reichenbach donne l'exemple suivant, à savoir la déclaration d'un adepte d'une secte religieuse qui prétend que "les chats sont des créatures divines".

*D'ailleurs*, cette croyance se retrouve, entre autres, dans l'Égypte ancienne. Plus encore : les animaux "saints" ou "divins" apparaissent à plusieurs reprises dans l'imaginaire des religions. Cfr. H. Bouma, *L'animal dans les religions du monde*, Kampen, Kok, s.d.. Cf. EO 104 (Nahualisme).

Pour un Reichenbach, c'est évident : pour rendre une telle chose vraie, il faut une preuve sui generis, une preuve de sa propre nature. Le phénomène, s'il existe en dehors de l'esprit de ceux qui y croient, est transempirique, c'est-à-dire qu'il transcende les preuves ordinaires, terrestres, très matérielles (cf. transrationnel de Cournot).



**Note** : (129/130). Les personnes qui croient en des êtres divins - les animaux par exemple - a. vivent quelque chose et b. raisonnent aussi. Mais à leur manière.

**a. Expérimenté.**

Relisez ce que nous avons écrit sur le nahuhalisme : on ne peut pas y échapper ! Il y a des faits ! Plus que cela : il y a une induction de convergence. Indépendamment les uns des autres, répartis sur toute la planète, les gens font l'expérience d'une structure qui est plus ou moins la même partout.

**b. Raisonnement.**

Citons une proposition : Stephen Toulmin, *The Uses of Arguments*, Cambridge University Press, 1958.

Outre les raisonnements scientifiques, logiques et/ou expérimentaux rigoureux, il y a les raisonnements quotidiens. La majorité de nos raisonnements n'atteignent jamais la rigueur de la pensée exacte (mathématiques/expérience).

Pourtant, nous, y compris les scientifiques dans leur vie quotidienne, croyons en sa validité. On attend quelque chose (le bon mariage d'un mathématicien avec un biologiste, par exemple) ; on conclut quelque chose parce que le même phénomène s'est déjà produit plus d'une fois (le biologiste s'est déjà fâché plusieurs fois;-- une induction) ; on fait la morale sur les abus du capitalisme (notre patron nous abuse,-- dit le mathématicien, de retour de l'école où il enseigne).

Dans tous ces cas, la certitude absolue est inatteignable (une limite approchée mais jamais atteinte). Il y a un "saut" entre la pré-sentence et la post-sentence - est-ce "rationnel" ? Non, pas au sens strict de la science professionnelle ! Est-ce irrationnel ? Non, pas dans le sens absolu. Le médecin qui devine la cause de la maladie ; le critique d'art qui rejette une œuvre, -- avec des arguments ; les juges qui condamnent quelqu'un, -- avec des arguments. Ils sont tous dans la sphère de l'argumentation ordinaire.

Eh bien, c'est le cas de ceux qui croient en des choses sacrées comme les animaux sacrés, a. l'expérience et b. la raison.

C'est ce qu'a dû ressentir Reichenbach lorsqu'il a touché le test transempirique. De son point de vue extrêmement strict.

On lit maintenant EO 101, qui parle d'induction opérationnelle. Reichenbach n'est pas si éloigné d'un P.W. Bridgman (*The Logic of Modern Physics*). On peut trouver la position unilatérale-exacte trop stricte. Mais une chose est certaine : Reichenbach, Bridgman exigent des sciences dures, et à juste titre.

Certains scientifiques et penseurs - extrêmement "critiques" - ont très bien compris ce que Reichenbach gardait ouvert, pour ainsi dire, sur les "phénomènes inexplicables".

G. Le Rouge, *La mandragore magique*, Paris, Magerie, 1991, 10, cite (Pierre Simon, marquis de) Laplace (1749/1827 ; mathématicien/astronome). Laplace était peut-être le matérialiste le plus froid de son époque. Mais écoutez ce qu'il dit.

"Nous sommes si loin de connaître les facteurs de la nature et leurs divers modes d'action qu'il serait peu philosophique de nier de tels phénomènes simplement parce que nous ne pouvons pas, dans l'état actuel de notre compréhension, les expliquer. Mais ce qu'il convient de faire, c'est de les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il est difficile d'accepter ces phénomènes comme réels".

En d'autres termes, Laplace est bien conscient des limites de la science exacte.

Exprimé dans notre langage : tant les prémisses - par exemple, seul ce qui est exactement vérifiable est réel - que les observations et les raisonnements dans le sillage de ces prémisses sont de simples échantillons inductifs. Ce qui montre leur caractère restrictif : ils sont valables sous réserve. À savoir : d'autres propositions, tout aussi valables, sont probablement possibles. Celui qui n'accepte pas ces propositions alternatives, en raison de l'absolutisation de ses propres propositions, est carrément dogmatique et verse dans l'idéologie au lieu de la science.

Par exemple : si les hypothèses matérialistes ne parviennent pas à expliquer correctement les phénomènes paranormaux et sacrés, pourquoi, au nom de ces hypothèses (absolutistes), nions-nous ou passons-nous sous silence ces phénomènes - qui se produisent régulièrement - au lieu de remettre en question nos propres hypothèses ?

François Arago (1786/1853), astronome et physicien, collaborateur d'A.M. Ampère (1775/1836 ; physicien), a prononcé une phrase : "Celui qui, hors du domaine des mathématiques, prononce le mot "impossible" manque de prudence".

C'est-à-dire qu'à l'intérieur d'un système mathématique axiomatique-déductif, on peut considérer quelque chose - une phrase, par exemple - comme "impossible" (ED 41). Mais, une fois en dehors de cela, dans le système global de "tout ce qui - de quelque manière que ce soit - est réel", juger quelque chose d'impossible - aussi bizarre soit-il - est très risqué.

### ***Conclusion générale.***

Même les adeptes de la “science dure”

**a.** admettre que leur praxis a des limites et

**b.** qu’il existe des phénomènes qui, sinon temporairement, du moins définitivement, dépassent la capacité explicative de cette science limitée.

Pour l’objet exprimé : a. il y a des phénomènes ; b.1. on dépasse ces phénomènes dans une certaine mesure, en expérimentant et en calculant ; b.2. on dépasse ces phénomènes, cependant, aussi par des expériences et des raisonnements propres, que l’on appelle “magie” (“occultisme”), “mysticisme” et même généralement “sacré” (“religion”).

En expérimentant et en calculant, on reste “rationnel” ; avec la magie, la mystique et le sacré, on entre dans le territoire de ce que beaucoup appellent “l’irrationnel”. Un Cournot a dit “transrationnel” et un Reichenbach a dit “transempirique”.

En tout cas : transphénoménal. Dans la mesure où le terme “phénomène” signifie : tout ce qu’un très grand nombre de personnes, avec ou sans formation scientifique, peuvent percevoir et traiter en expérimentant et en calculant.

Dès que la perception moyenne et le traitement exact (ou aussi exact que possible) de cette expérience sont insuffisants, elle devient “transphénoménale” au second degré. Disons : paranormal-transphénoménal.

### ***La réalité en tant que compréhensibilité et testabilité.***

Les trois domaines présentent l’“alètheia”, la vérité, c’est-à-dire la révélation ou l’effacement de ce qui est.

**a.** Le phénoménal en ce qu’il suffit de percevoir directement, du moins dans les cas normaux (car un aliéné ou même un névrosé peut déjà avoir des difficultés avec les données phénoménales).

**b.1** Le transphénoménal, dans la mesure où il est encore accessible à tous ceux qui travaillent expérimentalement - en calculant (‘exactement’), se montre - ce qui est alètheia - à la grande communauté scientifique. Même si elle pose des exigences très strictes (Bridgman), elle “voit” le transphénomène à travers les phénomènes.

**b.2** Le transphénoménal, dans la mesure où il n’est accessible qu’à un nombre très limité d’observateurs et de raisonneurs - appelons-les “doués” (psychiques alors) - se manifeste également. Mais à une échelle beaucoup plus limitée. D’où les pensées initiatiques et autres.

Dans les trois cas, c’est le cas :

**A.** La possibilité de trouver : les phénomènes et ce qu’ils recèlent sont “trouvés” ;

**B.** Testabilité : les mêmes réalités sont “testées”.

Peu importe la différence !